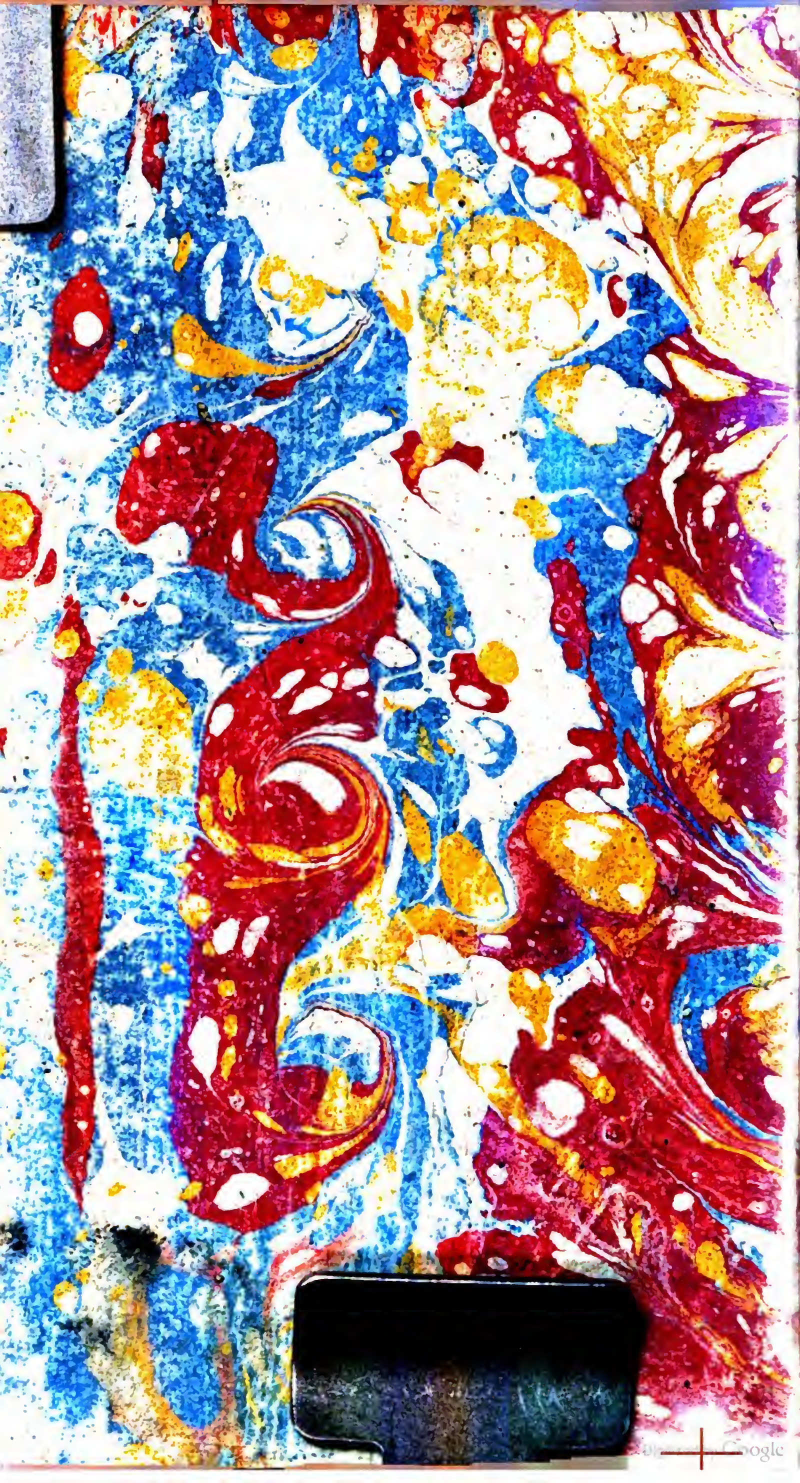
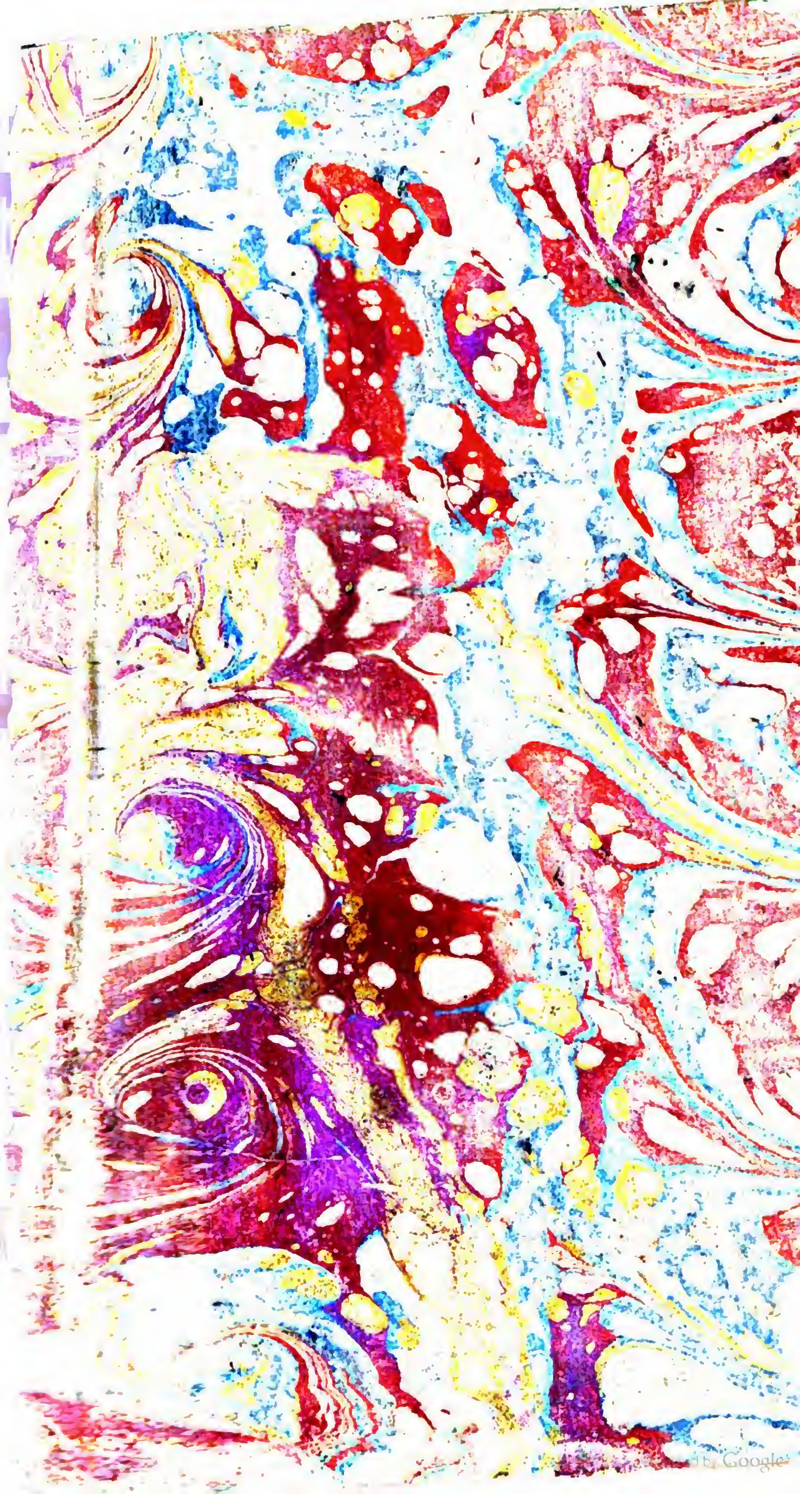
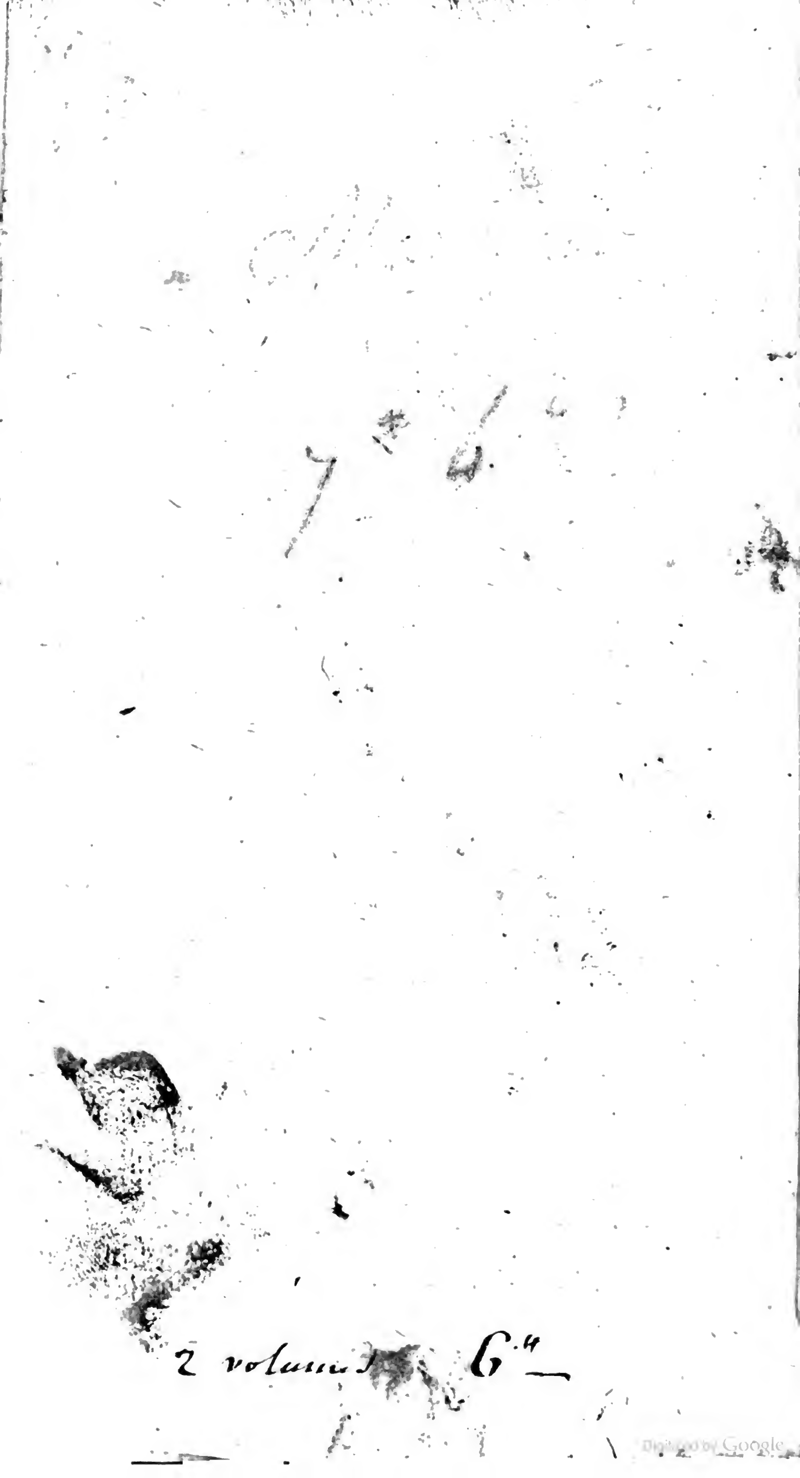

BIBLIOTHÈQUE DU PALAIS DES ARTS






2 volumes 6.d

326074

2 volumes

Jean Hérault
sieur de
Gourville

MEMOIRES
DE MONSIEUR
DE GOURVILLE,

Concernant les Affaires ausquelles il a été employé par la Cour, depuis 1642, jusqu'en 1698.

TOME I.



A PARIS,

Chez ESTIENNE GANEAU, rue S. Jacques vis-à-vis la Fontaine S. Severin, aux Armes de Dombes.

M. DCCXXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



MEMOIRES
DE
M. DE GOURVILLE,

Concernant les affaires aufquelles il a été employé par la Cour, depuis 1642. jufqu'en 1698.

J'AI composé ces Mémoires dans loisiveté où je me suis trouvé réduit par un accident qui m'est survenu, pour m'être froté du talon gauche au dessus de la cheville du pied droit, dont je fus si incommodé, que la cangrene se mit à ma jambe ; ce qui obligea les Chirurgiens à me faire plusieurs inci-

ſions. Ils m'ordonnerent de boire des Eaux Vulneraires qui m'avoient tellement échauffé qu'on ne croyoit pas que j'en puſſe guérir, & je fus reduit en ſi mauvais état vers la fin de l'année 1696, que je me ſouviens d'avoir entendu dire quelques mots pendant ma maladie, qui me faiſoient croire que chacun ſongeoit déja à ce qu'il feroit après ma mort; mais les forces & le courage ne m'ayant pas manqué, je me trouvai en fort peu de tems en état d'eſperer que ma vie ſeroit en ſûreté pour cette fois.

Comme je fus long-tems privé de tout commerce, le bruit ſe repandit que mon eſprit n'étoit plus comme auparavant; & peut-être ſur quelque fondement: mes amis, dont le nombre étoit grand, me vinrent voir une fois ou deux chacun; mais jugeant que je ne pouvois plus être bon à rien, ils ſe

contenterent d'envoyer pendant quelques jours ſçavoir de mes nouvelles ; cependant mes amis particuliers continuerent de me voir. Enfin après être gueri, mes jambes ſe trouverent ſi foibles que je n'ai pû marcher depuis ; outre que de tems en tems ma playe, qui avoit été fort grande, ſe rouvroit, & qu'avant cela il y avoit près d'un an que j'avois beaucoup de peine à marcher ; ſur la fin même il me falloit abſolument quelqu'un pour me ſoutenir. Cela n'empêcha pas, que je n'euſſe toujours envie de me preſenter devant le Roy. M'étant trouvé à ſon paſſage à Verſailles, & ſa Majeſté s'étant apperçûe que j'étois ſoutenu par un homme, s'arrêta, & eût la bonté de me demander de mes nouvelles & par quel accident j'étois en l'état où Elle me voyoit, je repondis que c'étoit par une foibleſſe qui m'étoit ve-

nue au genouïl, qui m'empêchoit de marcher. Je pris la liberté de lui dire par un eſpece de preſſentiment, que comme je n'aurois peutêtre plus l'honneur de la voir, je la ſupplìois de trouver bon, que je la remerciaſſe non-ſeulement de toutes les bontez & de la bienveillance dont Elle m'avoit honoré, mais encore de ce qu'en terminant en dernier lieu toutes les affaires que je pouvois avoir, Elle m'avoit mis en état, (quoiqu'il m'arrivât), de finir ma vie avec douceur & commodité. Elle eût la charité de m'entendre & de me dire, qu'Elle l'avoit fait avec plaiſir, que ſi j'avois encore quelque choſe à deſirer, Elle étoit diſpoſée à le faire. Ce diſcours me toûcha ſenſiblement & j'en fus ſi attendri, que je ne pûs lui repondre que par une profonde inclination de tête. Je ferois connoître ce qui a donné occaſion à la bonne

volonté de ſa Majeſté pour moi, ſi j'avois le tems d'achever les memoires de tout ce qui s'eſt paſſé pendant le cours de ma vie ; ce que je n'oſe eſperer ; & on verroit que le Roy a eû des bontez pour moi au delà de ce qu'on peut s'imaginer.

Je commence donc ces Memoires aujourd'hui 15 Juin 1702, après l'avoir ſouvent refuſé à la ſollicitation de pluſieurs perſonnes d'eſprit, qui s'offroient de les rectifier, ſans avoir eû la penſée de les ſatisfaire. Mais en refléchiſſant aujourd'hui ſur des queſtions qui m'ont été faites par un de mes amis, au ſujet des affaires du tems paſſé ; & ayant trouvé que ma memoire me fourniſſoit les choſes auſſi recentes, que ſi elles ne venoient que d'arriver, le plaiſir que j'ai ſenti en cela a peut-être contribué à me les faire entreprendre, eſtimant que je

m'amuserois fort, si j'y employois le tems que je passois à me faire lire.

Je commencerai à dire que je vais entrer dans ma 78e. année & que je suis né à la Rochefoucault le 11e. Juillet 1625.

Après la mort de mon pere, ma mere me fit apprendre à écrire. On me mit en pension à l'âge de 17 ans, chez un Procureur à Angoulême, où je demeurai au plus six mois, d'où étant revenu à la Rochefoucault, M. l'Abbé de la Rochefoucault, depuis Evêque de Leyctoure, me prit pour son valet de chambre; mon Frere aîné étant pour lors son Me. d'Hôtel, & j'y fus installé au mois de Juin 1642.

Vers le commencement de cette même année le Cardinal de Richelieu étant mort, les amis de Mrs. de la Rochefoucault leur manderent qu'ils feroient bien de

venir à Paris, & ils prirent le parti de s'y rendre incontinent; j'y vins avec eux, & y demeurai jusqu'au mois d'Avril 1646. Je puis dire que M. l'Abbé de la Rochefoucault étoit fort content de moi & qu'il m'accordoit sa confiance; mais M. le Prince de Marsillac, qui depuis a été M. le Duc de la Rochefoucault, voulant faire la Campagne de 1646, pria M. son frere de lui accorder que je le suivisse pour le servir en qualité de Me. d'Hôtel. Mon frere parut y avoir quelque repugnance, parce qu'il craignoit que je ne fusse attaqué du poulmon, (en effet de 8 freres ou sœurs que nous étions, il en est mort sept, les uns plus âgez que les autres, cela n'a pas empêché que je ne me sois trouvé l'année passée 90 neveux ou niéces, arrieres-neveux & niéces, d'un frere & de cinq sœurs, dont quatre étoient plus âgez que moi.

Cette diſgreſſion me donne lieu de dire que la Lotterie de l'Hôpital General qui ſe faiſoit alors, me fit venir la curioſité d'écrire de tous côté qu'on m'envoyât la liſte de leurs enfans, & de mettre un Louis d'or pour chacun à cette Lotterie). Je reviens donc à la Campagne de 1646; malgré les repugnances de mon frere à me la laiſſer faire, l'envie de parvenir prévalut. Après la priſe de Courtray, l'armée marcha au Canal de Bruges, pour faire paſſer avec le Marechal de Grammont 6000 hommes, qui devoient joindre M. le Prince d'Orange, pere du dernier mort. Dans cette marche les ennemis, qui avoient avancé leurs lignes à la portée du piſtolet des notres, ayant ſçû qu'on capituloit, & peut-être dans le deſſein d'aller voir ce Canal de Bruges, prirent leur marche de ce côté-là. Comme perſonne ne

doutoit que ce ne fût pour nous combattre à l'entrée de cette plaine : à mesure que notre avantgarde y entroit, on se rangeoit en Bataille. M. le Duc de Retz & M. le Prince de Marsillac, qui étoient volontaires, se mirent dans le premier rang des Escadrons du Regiment du Roy, que commandoit M. le Comte de Montbas. Je fus mis avec leurs Gentilshommes au second rang derriére eux, mais les ennemis ne pensoient pas à nous attaquer ; ainsi sur le soir chacun commença à se poster & chercher à se loger pour la nuit ; (tout le monde convient que ce jour fut le plus chaud qu'on eût jamais vû) ; comme il n'y avoit presque point de tentes, parce qu'on avoit laissé les gros bagages, j'allai couper du bois pour faire une Baraque à M. le Prince de Marsillac, & sçachant qu'il y avoit un petit

ruiſſeau, je me ſervis d'un Baril pour lui apporter de l'eau, à mon retour je fis faire cette Baraque, où M. le Prince de Marſillac coucha ſur un Matelas; mais comme homme peu experimenté, je me couchai ſur l'herbe auprés de lui, & me fis rafraîchir les bras & les jambes par la roſée. On fit marcher de grand matin les troupes qui devoient paſſer le Canal avec M. le Marechal de Grammont; Je voyois tout le monde monter à cheval ſans qu'il me fut poſſible de remuer bras ni jambes. Le Soleil commençant a avoir de la force, j'eſperois que cela me procureroit beaucoup de ſoulagement; mais après être demeuré juſqu'à ce que l'on m'avertit que les troupes de l'arriere garde marchoient, je montai à Cheval, & ayant trouvé un morceau d'une pique, je m'en fis un bâton, & allai joindre les chevaux

de bagage de M. de Marſillac. Quelque tems après j'entendis crier derriere moi gare gare & me ſentis donner un coup de canne ſur la tête, je me retournai bruſquement & déchargeai un coup de bâton ſur le col de celui qui m'avoit frappé, ſans ſçavoir qui il étoit. Auſſi-tôt je me vis environné, & le Capitaine des Suiſſes de M. le Duc d'Orleans m'ayant pris par les épaules pour me jetter à bas, je lui donnai un ſi grand coup de coude dans l'eſtomach, qu'il quitta priſe, M. le Marquis de Meſny Capitaine des Gardes de Monſieur, qui étoit preſent m'ayant reconnu dans ce triſte état, ſe mit en devoir de me ſecourir ; il me fit faire paſſage & me dit de fuir, ce que je fis avec toute la diligence poſſible ; on parla fort de cela le ſoir, & on trouva extraordinaire d'avoir frappé un Ayde de

Camp de Monſieur, qui lui faiſoit faire place. Je contai mes raiſons & dis, que m'étant ſenti frappé (d'ailleurs j'ignorois que Monſieur fût preſent,) ayant un bâton à la main, j'avois rendu le coup à celui qui m'avoit frappé; Après quoi il fut arrêté qu'en preſence du Capitaine des Gardes de M. de Marſillac je demanderois pardon à genoux à M. le Comte de Chaumont qui étoit au lit, ce que je fis & lui dis que j'étois au déſeſpoir de l'avoir frapé ne l'ayant pas connu, il me pardonna & me montra ſon col & ſa tête fort enveloppez & dit à M. Bercenay qu'il alloit être ſaigné pour la troiſiéme fois, je l'ai rencontrai depuis, & j'ay feint de ne le pas reconnoître.

L'on revint faire le ſiége de Mardik, je pris mon tems pour aller ſeul à la tranchée & voir à

quel point j'aurois peur, ne m'en étant pas beaucoup ſenti, je me fis un plaïſir d'être toujours auprès de M. le Prince de Marſillac, quand il y alloit la nuit, avec beaucoup d'autres, pour ſoutenir les travailleurs; une nuit que je m'étois offert à porter les armes, étant debout & appuyé contre un terrain qui avoit été relevé, pour couvrir ceux qui étoient dans la tranchée, un coup de Canon donnant ſur cet ouvrage me couvrit de terre; comme la nuit étoit aſſez claire on crût que j'étois tué, mais j'en fus quitte pour la peur.

Quelques jours après les ennemis firent une grande ſortie environ à l'heure de midy, M. le Prince de Marſillac y courût en toute diligence & fut ſuivi de la plûpart des gens de qualité, qui repouſſerent les ennemis; on y perdit beaucoup de monde,

ent'autres M. le Comte de la Rocheguyon, qui ne laissa pour heritier de la maison de Liancourt, qu'une petite fille âgée d'un an & demi, qui épousa ensuite M. le Prince de Marsillac; M. de la Feüillade & quelques autres personnes de remarque y furent aussi blessez à mort, M. le Prince de Marsillac y reçût un coup de mousquet au haut de l'épaule. Quelques jours après il se fit porter à Paris dans un brancard, M. de la Rochefoucault étant venu au devant de lui, M. le Prince de Marsillac lui dit qu'il étoit content de moi & des soins que je lui rendois, qu'il lui feroit plaisir de me laisser à son service. Je fus bien-tôt dans sa confidence & tout-à-fait dans ses bonnes graces. Il acheta le Gouvernement de Poitou, l'y ayant suivi, il me fit son Secretaire, & après avoir reçû quelque instru-

ction de M. Cerizé qui avoit beaucoup d'eſprit & qui étoit Secretaire de M. de la Rochefoucault le Pere, je m'acquittai aſſez bien de ma commiſſion.

M. le Prince de Marſillac étant revenu à Paris avec peu d'argent, parce qu'outre que la famille n'en avoit gueres, on auroit fort ſouhaité qu'il n'y fût pas retourné, m'ordonna d'aller parler de quelques affaires à M. d'Emery, pour lors Controlleur General, (j'avois ce jour-là un habit rouge avec quelques galons deſſus ;) peu de jours après M. le Prince de Marſillac ayant envoyé ſon Intendant lui parler, M. d'Emery à la premiere rencontre de M. le Prince de Marſillac, lui dit, quand vous aurez quelque choſe à me faire dire, envoyez-moi la caſaque rouge, qui m'a déja parlé une fois de votre part, cela m'en fit connoître, & me donna

lieu de faire quelques affaires auprès de lui pour M. le Prince de Marsillac, qui auroit été obligé de quitter Paris, si je ne m'étois avisé de demander à M. d'Emery un passeport pour faire sortir du Poitou 800. tonneaux de bled, je lui demandai en même tems, s'il ne trouveroit pas mauvais d'en ajoûter 200 pour moi, afin que je pusse en avoir le profit, en souriant il me dit qu'il le vouloit bien. Aussi-tôt que j'eus retiré mon passeport, je pris la poste pour aller à Nyort, où je trouvai moyen de le trafiquer & d'en tirer une Lettre de Change de 10 mille livres; je ne sçaurois exprimer la joye qu'eût M. le Prince de Marsillac de se voir en état de continuer son séjour à Paris; mais toute la famille en conçût beaucoup de chagrin contre moi. M. le Prince de Marsillac me dit de prendre mes

2000

2000 livres & d'employer les huit autres pour ſon ſervice, mais avec le tems les dix y furent à peu près employez.

Le Roy étant ſorti de Paris la nuit de la veille des Rois M. le Prince de Marſillac le ſuivit, il me laiſſa à Paris & me donna un billet pour M. l'Abbé de Maiſons frere du Preſident, qui étoit inſigne frondeur & du nombre des ſix, qui avoient été arrêtez par le Parlement pour des affaires ſecrettes. Après la convention que M. le Prince de Conty ſeroit élû Generaliſſime s'il vouloit rentrer à Paris, je trouvai moyen d'en ſortir; m'étant fait Lieutenant d'une Compagnie de Bourgeois du fauxbourg St. Honnoré, commandée par un Charretier, qui demeuroit devant la Porte du logement de M. le Prince de Marſillac, & ayant monté la garde avec la Compagnie, je fis tenir

un cheval prêt, & m'en allai à St. Germain auſſi-tôt. Ce jour-là, il fut reſolu que M. le Prince de Conty partiroit le ſoir ſur les 11 heures avec M. le Prince de Marſillac & M. de Noirmoutiers & qu'on feroit tenir des chevaux prêts à l'abreuvoir ; cette reſolution étant priſe, M. le Prince de Marſillac m'entretint long-tems & m'inſtruiſit de ce que je devois dire à Paris en cas qu'il fût fait priſonnier, ne doutant pas qu'on ne lui coupât le col, je lui dis que s'il vouloit faire ſçavoir ſeurement les choſes dont il me parloit à la perſonne qu'il m'indiquoit, il devoit lui écrire, étant bien reſolu de ne le point abandonner ſi nous étions pris. L'heure du départ de ces Seigneurs approchant, M. de Marſillac s'imaginant que M. le Prince de Conty auroit quelque peine d'aller à pied juſqu'à l'abreuvoir,

chargeant de Berquigny son premier Ecuyer d'aller prendre un Cheval, de lui donner en main celui que M. le Prince de Conty devoit monter & de le venir joindre dans l'avant Cour au dessus de la grande Porte qui entre dans le Château, étant donc revenu, M. le Prince de Marsillac mit pied à terre, & s'approchant de cette Porte pour voir quand M. le Prince de Conty passeroit, le hazard fit que quelqu'un sortit avec un flambeau. Dans le tems qu'il voulut se mettre à l'écart, pour n'être pas reconnu, M. le Prince de Conty sortit accompagné de M. de Noirmoutiers, qui lui donna la main pour aller jusqu'à l'abreuvoir, parce qu'il avoit beaucoup de peine à marcher; enfin la Porte du Château étant fermée M. le Prince de Marsillac nous le vint dire à M. de Berquigny & à moi, croyant

que M. le Prince de Conty avoit été arrêté ; M. le Prince de Marſillac dit qu'il avoit été obligé de quitter cette porte à cauſe du flambeau, & qu'il étoit peut-être ſorti dans ce moment ; Nous reſolûmes d'aller à l'abreuvoir pour nous en aſſurer, mais n'y ayant trouvé perſonne, que l'Ecuyer de M. de Noirmoutiers, duquel M. le Prince de Conty, avoit pris le Cheval & qui avoit eû ordre d'attendre M. le Prince de Marſillac, pour lui dire que S. A. étoit partie avec M. de Noirmoutiers, Nous prîmes le parti de marcher ; mais ayant repréſenté qu'il falloit paſſer trois Ponts, & que ces M[rs.] pourroient avoir donné l'allarme en s'en allant. On convint que le plus ſûr étoit d'aller par derriere Meudon prendre un chemin qui nous meneroit du côté du fauxbourg S. Germain, nous l'avions prati-

qué ſouvent dans des parties de Chaſſe. Nous allâmes tomber auprès d'une barriere, où nous avions apperçû du feu. A meſure que nous en approchions, nous entendions ſouvent des qui va là, & crier que ſi nous voulions avancer on tireroit ſur nous. Je mis pied à terre & m'approchai de la barriere, je dis que nous venions pour le ſecours de la Ville de Paris. On me répondit que l'on ne pouvoit laiſſer entrer perſonne, ſans l'ordre de M. le Preſident Bocquemart, je l'allai trouver, il vint avec moi pour faire entrer M. le Prince de Marſillac. M. le Prince fut fort en colere contre Mrs. les Princes de Conty & de Marſillac.

On commença à lever des troupes & de la part du Roy à bloquer Paris. Après qu'on eût fait quelque Cavalerie, on ſongea à faire venir des convois; en ayant

été diſpoſé un conſiderable à Brie Comte Robert, M. de Noirmoutiers fut chargé de l'amener une nuit. M. le Prince de Marſillac ſortit le ſoir avec quelques Eſcadrons de Cavalerie pour le favoriſer, & s'avança vers Grosbois. La terre étant toute couverte de neige, les nouvelles troupes ſouffrirent beaucoup; le matin on eût l'allarme, tout le monde monta à cheval, M. le Prince de Marſillac ſe mit à la tête de l'Eſcadron de M. le Marquis de Rohan, frere de M. de Duras. Nos Eſcadrons firent aſſez bonne mine en ſe mettant en ordre de bataille, mais auſſi-tôt qu'on eût commencé à tirer le premier coup, tout ſe ſauva en grand déſordre, à la reſerve de l'Eſcadron de Rohan, qui fit ferme pour quelque temps, M. le Comte de Silleri Beau-frere de M. le Prince de Marſillac, M. de Ber-

cenay son Capitaine des Gardes & moi étions auprés de lui, le cheval sur lequel j'étois, fut blessé de trois coups, dont il mourut. Ces Messieurs furent pris & moi aussi, & mené au Château de Ling, M. le Prince de Marsillac, y fut extrêmement blessé & son cheval tué; il ne laissa pas de monter sur un autre, qui se rencontra par hazard & se rendit à Paris: Quelque tems après, on parla de Paix, elle se fit.

M. le Prince s'étant fort signalé pour favoriser M. le Cardinal Mazarin, tout le monde disoit, que c'étoit lui qui l'avoit maintenu, cela lui fit croire, qu'il pouvoit lui demander tout ce qu'il jugeroit à propos & qu'il n'oseroit lui refuser, en sorte qu'il avoit de grandes prétentions. M. le Cardinal étant fort embarrassé résolut de le faire arrêter au Palais Royal avec M. le Prince

de Conty & M. de Longueville ; l'ayant appris à la Ville, je courus chez M. le Prince de Marſillac, & j'appris que Madame de Longueville devoit ſe retirer à Roüen, où M. le Prince de Marſillac l'accompagneroit. Elle fit tant de diligence qu'elle y arriva le lendemain ; ſur ce qu'on lui repreſenta qu'elle n'y pouvoit avoir aucune ſeureté, nous allâmes le jour ſuivant à Dieppe, d'où Madame de Longueville partit pour la Hollande & ſe rendit de-là à Stenay. M. le Prince de Marſillac étant en Angoumois & M. le Duc de Boüillon à Turenne, ils comploterent enſemble de mener Madame la Princeſſe & M. le Duc d'Enguyen à Bordeaux, où ils ſçavoient que regnoit un eſprit de revolte. Je fus envoyé à Madame la Princeſſe Doüairiere à Chantilly, pour la diſpoſer à envoyer Madame la Princeſſe
&

& M. le Duc d'Enguyen à Mouzon, ce qu'elle fit. (Ceux qui n'ont pas vû la foiblesse du Gouvernement d'alors ne s'imagineront jamais comment tout se passoit, sans qu'on l'empêchât.) M. le Prince de Marsillac, pour lors devenu M. de la Rochefoucault, par la mort de son Pere, decedé au Château de la Rochefoucault, sous pretexte de faire conduire son Corps à Verseüil, où ils sont inhumez, assembla deux ou trois cent Gentilshommes, avec les valets & autres gens de ses terres. Ayant fait jusqu'à six ou sept cent hommes de pied, ils accompagnerent le Corps à Verseüil. Alors M. de la Rochefoucault proposa à ses amis d'aller avec lui à Saumur, où le Gouverneur, qui étoit mis par M. le Maréchal de Brezé, promettoit de le recevoir. Il marcha jusqu'à

Luſignan, & m'ayant envoyé devant, pour avertir le Gouverneur de ſa marche, j'appris en approchant ſon Traité avec le Roy, & qu'il y avoit reçû ſes troupes; je revins auſſi-tôt en porter la nouvelle à M. de la Rochefoucault qui arrivoit de Luſignan, ce qui l'obligea à s'en retourner & à congedier ſes amis.

Meſſieurs de Boüillon & de la Rochefoucault conduiſirent Madame la Princeſſe & M. le Duc à Bordeaux, où on les reçût, & bien-tôt après M. le Maréchal de la Meilleraye y mena des troupes, pour tâcher de les reduire; mais la vendange approchant, Bordeaux ſongeoit à faire la Paix. Je fus envoyé à M. le Cardinal, & menageai une entrevûe de M. de la Rochefoucault & de M. de Boüillon avec lui, laquelle ſe fit en

ſortant de Bordeaux après l'amniſtie.

L'averſion generale qu'on avoit pour M. le Cardinal Mazarin, & les grandes actions de M. le Prince, faiſoient, que tout le monde ſe plaignoit & demandoit la liberté de ce Prince. Je ne ſçais par quel hazard quelques-uns des Sergens & Caporaux des Compagnies des Gardes qui le gardoient à Vincennes, raiſonnerent entr'eux, qu'ils feroient leur fortune, s'ils pouvoient donner la liberté à M. le Prince.

Un Caporal qui avoit été de la conference, nommé Francœur, de qui j'avois tenu un enfant, m'étant venu voir, & m'ayant rapporté ce qui s'étoit dit à Vincennes, il n'en fallut pas d'avantage, pour me donner envie de ſuivre cette affaire, & de me ſignaler à quelque prix

que ce fût. Je chargeai donc mon compere de mettre ſur le tapis le Diſcours qu'on avoit tenu pour la liberté de M. le Prince, & de faire enviſager à ſes Camarades, que ſi on pouvoit la lui procurer, ce ſeroit le moyen de faire leur fortune & à tous ceux qui entreroient dans ce deſſein. Je lui dis de leur propoſer de faire un Regiment, ſous le nom de M. le Duc d'Enguyen, dont les Sergens ſeroient les Capitaines & diſtribueroient les autres Offices à ceux qui auroient le plus ſervi à la liberté de M. le Prince, & une ſomme d'argent pour chaque Soldat qui y ſeroit entré, mais ſur tout de ne me pas compromettre en la moindre choſe. Quelque tems après, il vint me dire qu'il ne doutoit pas que le projet ne pût réuſſir. Il eut une ſeconde conference ſans me nommer & m'aſ-

ſigna un rendez-vous dans le Mail de l'Arſenal avec deux Sergens, qui avoient pouvoir de traiter; je lui dis, qu'avant de m'engager, je voulois en faire part à Madame la Princeſſe Doüaïriere, pour m'aſſurer de l'execution des promeſſes que je pouvois faire, & qu'enſuite nous conviendrions du jour que je pourrois me trouver au rendez-vous. Auſſi-tôt je me rendis chez cette Princeſſe, pour lui raconter tout ce qui ſe paſſoit, comme j'avois l'honneur d'être connu d'elle, je ne fus point embarraſſé de lui dire, que je n'attendois que ſes ordres pour l'execution du projet & pour ſçavoir juſqu'à qu'elle ſomme je pourrois m'engager. J'oſerai dire qu'elle m'embraſſa, du moins elle mit les deux mains ſur mes bras, en me diſant, que je pouvois promettre tout ce que

je voudrois, m'aſſurant qu'elle me le feroit délivrer, je penſai que je ferois mieux d'être certain d'une ſomme fixe. Je lui demandai ſi je pouvois promettre juſqu'à 100 mille écus, elle me répondit, oui ; même juſqu'à 500 mille livres s'il étoit néceſſaire, je lui parlai du Regiment que j'avois propoſé, elle me dit, que cela étoit fort bien imaginé, qu'elle me conjuroit de ſuivre cette affaire avec grand ſoin, & qu'elle m'alloit faire donner une Ordonnance de 6000 livres ſur ſon Treſorier, pour quelques avances à ceux avec qui j'avois fait l'entrepriſe. Elle fit appeller M. de la Tour ſon Secretaire & ſigna l'Ordonnance; je m'en revins auſſi-tôt & envoyai chercher mon compere Francœur, pour lui dire, que j'étois prêt à me trouver au rendez-vous qu'il m'avoit propoſé

à l'Arſenal, qui fut aſſigné au lendemain trois heures après-midi. Auſſi-tôt que je fus ſorti de ma Chambre, pluſieurs reflexions me vinrent en penſée, d'un côté j'examinois ſi l'entrepriſe n'étoit pas un cas pendable à mon égard, & l'impoſſibilité qu'il y avoit preſque à la réuſſite; de l'autre côté je regardois la gloire & l'avantage qui pouvoient m'en revenir. Enfin j'allai le lendemain à notre rendez-vous, où je trouvai Francœur & les deux Sergens aux gardes avec lui, je commençai par leur demander comment ils prétendoient faire pour mettre M. le Prince hors des portes de Vincennes, ils me dirent, qu'il n'y avoit preſque point de Sergens, ni ſoldats, qui ne parlaſſent ſouvent du chagrin qu'ils avoient de garder ce Prince, qui avoit ſi ſouvent hazardé ſa vie pour

le ſervice du Roy (comme quelques-uns diſoient l'avoir vû en pluſieurs occaſions,) pour maintenir un Etranger, qui l'avoit ſi injuſtement fait arrêter. Francœur auquel j'avois toute confiance m'aſſura que de huit Sergens ou Caporaux, qui avoient entendu la propoſition, il n'y en avoit pas un qui n'eût dit être tout prêt de perdre ſa vie, ou du moins de la riſquer, pour procurer la liberté à ce grand Prince. Je leur parlai des grandes recompenſes qu'ils pourroient avoir en faiſant une ſi belle action, Francœur me répondit, que ces Mrs voudroient bien ſçavoir à qu'elle ſomme cela pourroit aller, afin de s'en ſervir à engager d'autres dans l'entrepriſe; Je ne balançai pas à leur promettre 200 mille livres, qu'ils toucheroient à Chantilly, à partager entre tous ceux qui

voudroient l'y conduire, laiſſant à la générosité de M. le Prince de gratifier ceux qui auroient le plus contribué à ſa liberté. Je leur dis enſuite, que Francœur devoit leur avoir communiqué la penſée que j'avois eû, qu'on fit un Regiment ſous le nom de M. le Duc d'Enguyen, & que ſi M. le Cardinal apprenoit la liberté de M. le Prince, il n'avoit point d'autre parti à prendre que de ſortir du Royaume. Les deux Sergens & Francœur ſe ſeparerent de moi pour un moment & me rejoignirent, pour me dire, qu'ils eſperoient pouvoir faire réuſſir la choſe propoſée, je leur preſentai 20 piſtolles pour boire avec ceux qu'ils auroient deſſein d'engager. Après avoir fait bien des façons pour recevoir cet argent, nous convinmes de nous aſſembler & que Francœur porteroit

les paroles de part & d'autre. Peu de jours après il me vint trouver pour me dire la résolution qui avoit été prise de faire ledit coup un jour de Dimanche, parcequ'alors M. de Bar Gouverneur de la Bastille avoit coutume d'aller à Vêpres & que les Officiers qui étoient à la garnison, à son exemple, y alloient aussi, qu'ils prétendoient faire faire des tire-fonds, dont l'anneau seroit assez large, pour passer dedans des morceaux de bois, qui iroient d'un jambage à l'autre, qu'ils mettroient aux portes par où l'on entroit à l'Eglise, & qu'aussi-tôt après ils criroient: *Liberté des Princes, & 200 mille livres à ceux qui la leur voudroient procurer*, que ceux qui avoient fait l'entreprise étoient persuadez, qu'il n'y avoit pas un seul homme qui ne se tournât de leur côté, & qu'ils me

répondoient du ſuccez ; je leur donnai dix piſtoles pour faire les petits frais, enſuite je retournai pour voir Madame la Princeſſe, qui étoit pour lors à Marlou, elle m'embraſſa tout de bon, après que je lui eû compté ce que je viens de dire, elle m'avertit qu'elle avoit jetté les yeux ſur quatre perſonnes, qui devoient venir me trouver à Paris, pour être preſens à l'entrepriſe & que M. Dalmas ſon Ecuyer ſe rendroit le Mercredi à Paris avec les autres, & un certain nombre de Chevaux pour monter les Princes, ce qui fut executé. Mais le vendredi un des quatre ayant été ſaiſi de peur, fit ſemblant le même jour d'aller à Confeſſe à l'Egliſe Notre Dame au Penitencier, & s'étant accuſé d'un vol dont il vouloit faire la reſtitution, il lui donna un paquet où il avoit mis quelqu'argent,

& lui dit qu'il trouveroit le nom de la perſonne écrit dans ce papier ; le Penitencier étant rentré chez lui & voulant voir à qui il falloit faire cette reſtitution trouva ces mots écrits : *Dimanche à trois heures on doit mettre les Princes en liberté, il y a une intelligence dans Vincennes pour cela.* Le Penitencier alla auſſi-tôt porter le Billet à M. le Coadjuteur, & le Samedi M. de Beaufort monta à Cheval ſuivi d'un nombre de Cavalerie & alla dans les Villages aux environs de Vincennes, pour voir s'il ne trouveroit point quelques perſonnes prépoſées pour ſoûtenir l'entrepriſe. Cela s'étant répandu le même jour, je vis bien qu'il n'y avoit plus rien à faire, M. de Bar devant être informé de toutes choſes, je m'en allai paſſer chez Francœur pour lui donner avis de ce que j'avois ap-

pris, il me dit qu'il en avoit déja entendu parler & qu'il alloit à Vincennes pour avertir ſes Camarades. Sur le champ je montai à Cheval & m'en allai prendre la poſte à long jumeau, je fis beaucoup de diligence pour arriver à la Rochefoucault, où je me trouvai fort fatigué à mon arrivée. Je contai mon avanture à M. de Ceriſé (dont j'ai déja parlé) qui étoit homme d'eſprit, mais fort brouillant, il ſe mit dans une grande colere & me traitta non ſeulement de temeraire, mais de fol achevé, me diſant que du tems du Cardinal de Richelieu je n'aurois pas été huit jours en vie, je lui répondis que peut-être auſſi dans ce tems-là, je ne l'aurois pas entrepris, & qu'à bon compte je m'en allois chez mes amis en attendant que j'eûſſe des nouvelles de la ſuite qu'auroit eu

cette affaire. Et ſoit que l'avis qui avoit été donné fut regardé comme une choſe faite exprès & ſans fondement, ou de quelque façon que cela eut tourné, j'appris que cette découverte, n'avoit produit que le changement des Compagnies des gardes, pour en mettre d'autres.

Il fit enſuite deux Voyages en poſte à Stenay, le premier Janvier ...... Les derniers Chevaux que je pouvois prendre c'étoit à Sainte Manchould, les Frontieres étant preſque deſertes & les chemins extrémement mauvais. Il y avoit beaucoup de bois à paſſer & les Païſans y étoient répandus par troupes, & tuoient indifferemment tous les paſſagers. Je me trouvai vers le ſoir proche d'un endroit où mon poſtillon me dit, qu'il y avoit ordinairement grand dan-

ger : pour l'éviter il prit à côté du chemin, quatre hommes ſortirent de derriere une mazure pour nous couper, quoiqu'il nous fut impoſſible de galoper, voyant néanmoins qu'ils ne pouvoient pas nous joindre, ils tirerent trois coups de fuſil, j'en fus quitte pour la peur. Il faiſoit un tems diabolique. La nuit étant venue je ſouffris des peines qui ne peuvent s'exprimer, le poſtillon ayant voulu quitter le grand chemin prit ſur la droite dans la Campagne, croyant qu'il y faiſoit meilleur, mais mon Cheval qui étoit extrémement las enfonçoit, de ſorte qu'il ne pouvoit plus marcher; j'avois mis mon manteau ſur mes épaules à cauſe de la pluye & de la neige fondue, qui le rendoient fort peſans, je voulus mettre pied à terre pour ſoulager le Cheval, mais nous

avions tant de peine tous deux, que nous faisions fort peu de chemin. Le vent qui me donnoit dans le nez me faisoit extrémement souffrir, ce postillon qui avoit aussi mit pied à terre par la même raison, ayant trouvé la souche d'un arbre je m'assis dessus, tournant le visage du côté d'où je venois, là je fis reflexion que j'avois un frere & quatre sœurs qui étoient couchez bien differemment de moi, & qu'avec le tems ils pourroient me faire du bien, ou moi à eux, si la fortune m'étoit favorable, sans regarder les peines qu'elle me coutoit. Je m'entretenois avec mon postillon de ce qu'il croyoit que nous pourrions faire, il me dit, que nous ne pouvions arriver au lieu qu'il s'étoit proposé pour être en sûreté, mais à un demi quart de lieue il y avoit une espece de cabaret dont

dont il connoiſſoit l'Hôte pour être honête homme, que cependant il avoit ſouvent des camarades chez lui, qu'il étoit à craindre, que ſi nous reſtions, ils ne ſortiſſent avant nous, pour tâcher de nous aſſommer, ce qui me fit peur. Je ne voyois cependant d'autre parti à prendre, que celui d'en courir les riſques & pour pouvoir m'y rendre, je donnai mon manteau qui m'accabloit au poſtillon, qui le mit ſur ſon cheval, & nous fimes plus d'une groſſe demie lieue pour y arriver, encore on nous tint aſſez long-tems à la porte, n'oſant pas nous ouvrir, parceque l'on ne ſçavoit pas qui nous étions. Après nous avoir ouvert, il parut que nous faiſions pitié à ce pauvre Cabaretier en l'état où il nous voyoit; après avoir fait un mauvais ſouper, je dormis ſur de la paille, nos chevaux

ayant mangé, nous partîmes & j'arrivai à midi à Stenay. (Il s'est presenté bien des rencontres qui m'ont fait faire des reflexions sur le triste état où je m'étois trouvé.) Peu de jours aprés je retournai à Paris sans avoir eû aucune avanture.

Au second voyage que je fus obligé de faire à Stenay, je fus arrêté par de-là Grand-Pré, par des Cavaliers de la Compagnie de M. le Maréchal de l'Hôpital, qui me menerent à M. le Comte d'Aspremont, qui en étoit le Lieutenant, lequel m'envoya à Sedan comme prison empruntée. En y arrivant, le Geolier qui étoit un homme de tres-méchante mine prit plaisir à me faire voir comment on donnoit la question, en me disant, que je l'aurois bien-tôt, il me mit au cachot avec mon homme sur de la paille; le len-

demain au soir sa femme par pitié, ou par curiosité me vint voir; le jour suivant elle en fit de même, & m'apprit que M. Fabert ne vouloit point prendre connoissance de mon affaire, ce qui me fit bien augurer de ma destinée. Elle me dit que son mari devoit me donner des draps & un Matelas pour coucher & que l'on me laisseroit sortir l'après-dinée dans la Cour, ce qui me fit un très grand plaisir. Après quelques entretiens avec elle, la voyant disposée à me secourir, je la priai de me donner du papier & de l'encre, ce qu'elle fit, & porta ensuite ma Lettre à la Poste, sans que personne en sçût rien. J'écrivis à Paris qu'il falloit faire une autre démarche vers M. le Maréchal de l'Hôpital, de qui ma liberté dépendoit. Madame de Puisieux s'étant trouvée de ses

amis, elle fit si bien qu'elle obtint une Lettre de lui à M. d'Asſpremont pour me faire mettre en liberté, mais comme celui-ci avoit écrit à M. le Maréchal de l'Hôpital, que s'il avoit envie de me faire ſortir, il ſeroit bien aiſe de profiter de quelque choſe ſur les contributions que ſes terres payoient à Stenay, ayant envoyé propoſer, que ſi on vouloit lui donner 6000. livres à déduire ſur les contributions il me feroit ſortir, cela fut accordé. On m'envoya deux Chevaux & un Tambour pour me mener à Stenay, où je fus reçûs avec grande joye. Après quelque ſejour dans cette Ville, je m'en retournai à Paris, & M. de la Rochefoucault y étant revenu quelque tems avant la liberté de M. le Prince, alla au-devant de lui juſqu'à ſept ou huit lieue du Havre. En reve-

nant avec S. A. nous passâmes en deux endroits, où on faisoit des feux de joye dans les Villages pour le retour de M. le Prince, il y en avoit un entr'autres, sur lequel étoit une figure de paille couverte d'une vieille juppe rouge dessus, répresentant le Cardinal que l'on brûloit. La Ville de Paris témoigna aussi beaucoup de joye du retour de M. le Prince. Je commençai à me faire connoître dans cette occasion à S. A. Et quelque tems après ayant eû l'honneur de lui parler deux ou trois fois, il me donna des marques de sa bienveillance, entr'autres un soir que j'étois allé pour le voir souper à l'Hôtel de Condé, il me commanda deux fois de me mettre à sa table, ce qui me fit grand honneur & regarder avec un peu plus de distinction qu'on ne fai-

ſoit auparavant. Enfin étant entré de plus en plus dans ſa confidence, il me parloit de toutes les affaires ſecrettes & de ce qui ſe negocioit à Bordeaux & à Madrid, étant dans la réſolution de faire la guerre. Je tombai fort malade d'une fievre double-tierce, dont je crus mourir, mais huit ou dix jours après étant un peu mieux & même en convaleſcence, M. le Prince qui étoit prêt à partir pour Bordeaux monta chez M. de la Rochefoucault au troiſiéme étage, où j'étois logé, & m'ayant raconté l'état de ſes affaires, m'ordonna de l'aller trouver le plûtôt que je pourrois & de voir M. de Chavigny, pour pouvoir lui rendre compte de tout ce qui ſe paſſoit ſur les affaires preſentes. Si-tôt que je me crus en état de faire le voyage en caroſſe, j'allai recevoir les ordres de M.

de Chavigny, à qui M. le Prince avoit dit de prendre une entiere confiance en moi : Après un assez long entretien sur toutes choses, je me chargeai de dire à M. le Prince, que M. le Coadjuteur de Paris, & depuis Cardinal de Retz, étoit si fort le maître de l'esprit de M. le Duc d'Orleans, qui étoit la grande affaire, qu'à moins qu'on ne le fît enlever & conduire en lieu de sûreté, il n'y avoit aucune esperance de faire rien de bon avec Monsieur ; & qu'on pourroit le mener à Danvilliers. Je partis donc par le Carrosse d'Orleans, n'osant pas m'hazarder d'aller à Cheval : à Orleans je pris un bateau pour me conduire jusqu'à Amboise, où je pris la poste. Etant arrivé à Bordeaux, M. le Prince passa une grande partie de la nuit à me faire rendre compte

de tout ce que m'avoit dit M. de Chavigny & du contenu en ſa propoſition ; Enſuite il me dit de m'aller coucher & qu'il ſongeroit à ce qu'il auroit à me dire le lendemain ſur ce ſujet.

Dans la ſeconde converſation il me nomma trois ou quatre perſonnes, paroiſſant chercher quelqu'un qui fut capable d'executer ſon deſſein, mais auſſitôt qu'il m'en avoit nommé un, il trouvoit des raiſons qui devoient l'en empêcher ; enfin ayant jetté les yeux ſur M. le Marquis de Clairambault, qui étoit pour lors Capitaine de Cavalerie dans ſon Regiment, & qu'il eſtimoit fort, il me fit croire qu'il en demeuroit là, cependant après un peu de reflexion il me dit, que c'étoit un homme amoureux, & qu'il voudroit voir ſa maîtreſſe à Paris, ce qui étoit une raiſon inſurmontable.

M'ayant

M'ayant remis à une autre conversation, il me dit enfin qu'il ne voyoit que moi capable de l'exécuter, & que je lui ferois un extrême plaisir de le vouloir bien entreprendre, que lui & M. de la Rochefoucault me donneroient des ordres pour tirer le nombre d'hommes que je voudrois de la Compagnie de Cavalerie de Danvilliers, que l'Officier qui meneroit ceux que je voudrois faire venir à Paris, auroit ordre de les payer. Nous convinsmes que je ferois avancer le reste du côté de Reims quand je jugerois à propos, pour favoriser la conduite de tout. M. de la Rochefoucault me dit que je pouvois passer en Angoumois, que j'y avois des amis & des parens à qui je pourrois me fier & que j'en pouvois faire aller quelques-uns à Paris. M. le Prince m'ayant donné 500 Pi-

ſtoles & deux Chevaux, me dit qu'il ne doutoit pas que je ne vinſſe bien à bout du reſte, mais en chemin faiſant voyant qu'il me falloit au moins prendre 15 hommes pour les faire venir à Paris, tant à pied, qu'à Cheval, je conſiderai la mediocrité de mes Finances, je ne laiſſai pas de marcher avec confiance, eſperant que la fortune m'aſſiſteroit, comme elle avoit fait en pluſieurs autres occaſions, où je voyois peu d'eſperance de faire réuſſir mes deſſeins. Etant donc arrivé en Angoumois, je fis quelques tours aux environs de la Rochefoucault où j'avois des Parens, je convins d'en faire venir quelques-uns à Paris & d'y joindre leurs amis avec d'autres qui étoient auſſi des miens, je m'aſſurai encore de trois jeunes hommes qui avoient été Laquais dans la

maiſon de la Rochefoucault, qui ſçavoient bien les ruës de Paris. A mon arrivée à la Rochefoucault le ſieur Machiere frere de Monſieur Tabouret qui recevoit la taille de ces côtez-là, me vint voir, je lui demandai des nouvelles de la recette, & quand il portoit ſon argent à Angoulême, il me dit, que lorſqu'il avoit ſept ou huit mille livres il y faiſoit un tour; je conſiderai que la fortune me preſentoit cette occaſion pour favoriſer mes deſſeins, par le ſecours que je pourrois trouver, en prenant bien mes meſures. L'ayant fait queſtionner ſur l'argent qu'il pouvoit avoir, j'appris que cela pouvoit aller au plus à 4000 livres, ſans compter 4 ou 500 livres qu'il avoit reçû à la Rochefoucault. Je me propoſai de profiter de l'occaſion que ma bonne fortune m'envoyoit

& laissant passer quelques jours, pour donner le tems à la recette d'augmenter, je fis observer sa marche; ayant appris qu'il étoit dans une Bourgade & qu'il avoit envoyé dans les Villages des environs, pour faire venir en ce lieu-là, les Collecteurs du voisinage, qui avoient de l'argent à lui remettre, je pris quatre hommes à Cheval, de ceux dont je m'étois déja assuré, deux autres à pied avec chacun un fusil, & m'en allai dans la Bourgade où il étoit, m'ayant été facile en arrivant d'apprendre le Cabaret où il faisoit sa recette. Je mis pied à terre avec deux de mes Cavaliers, j'entrai dans la Chambre le Pistolet à la main, & lui demandai qui vive? m'ayant répondu : Vive les Princes, je lui dis, vive le Roi : Il s'écria hé, Monsieur, vous sçavez bien que je ramasse de l'argent pour

lui, je lui dis alors, M. de Machiere, j'ai besoin de celui que vous avez pour le service de M^rs les Princes, & m'approchant d'une table où il comptoit de l'argent qu'un Collecteur lui avoit apporté; je me saisis d'une grosse Bourse, qui étoit dessus, à laquelle il y en avoit trois ou quatre autres attachées, servant à mettre les differentes especes d'Or, qui avoient cours dans ce tems-là; ayant apperçu un sac plein d'argent dans un coffre qui étoit ouvert, je m'en emparai & lui demandai quelle somme il pouvoit y avoir en tout, il me répondit qu'il y avoit plus de 5000 livres, je lui dis que j'avois besoin de ses Chevaux, & que je lui donnerois une Quittance de 8000 livres. En effet je l'écrivis & la signai, ayant expliqué, qu'il lui feroit tenu compte de cette somme,

comme l'ayant reçûe de lui pour le ſervice de Mrs les Princes. Un de mes gens m'étant venu dire que l'on s'étoit ſaiſi de trois Chevaux, je voulus faire des honnêtetez à M. de Machiere, mais comme il me parut qu'il ne recevoit pas trop bien mon compliment, je lui donnai le bon ſoir avec mes deux hommes montez & un Cheval en main. Après avoir marché un quart de lieue, j'attendis deux hommes que j'avois laiſſé derriere, pour obſerver ſi on ne me ſuivoit pas, ayant ſçû d'eux qu'ils n'avoient vû perſonne, je pris au travers des Champs pour quitter le chemin, je m'en allai chez un de mes parens avec les Cavaliers qui étoient avec moi, je dis aux deux autres d'aller au Village, ou à quelque diſtance de là, attendre de mes nouvelles, & là je convins avec le ſieur

de la Plante, (ce Parent s'appelloit ainsi,) qu'il feroit marcher les gens que nous avions, partagez en differentes Troupes, je lui laissai de l'argent pour donner grassement à ceux qui devoient faire le voyage de Paris, pour s'y rendre & pour s'en retourner chez eux, comme aussi le lieu où il auroit de mes nouvelles en arrivant à Paris, je donnai la même adresse à ceux qui conduisoient les autres petites Troupes, & pour lors je me fis appeller M. de la Motte, disant qu'il faudroit s'informer sous ce nom-là où j'étois, à l'adresse que j'avois donné pour Paris. J'allai joindre mes autres Gens au Village que je leur avois marqué, je laissai l'argent necessaire à l'un d'eux pour les conduire à Paris à la même adresse, & leur dit de s'en aller par le grand chemin, mais dou-

cement, afin de me donner le tems d'y arriver avant eux, je m'y rendis sans être entré dans le chemin d'Orleans.

Ayant vû à Paris des personnes à qui je pouvois me confier, j'appris que M. le Coadjuteur alloit tous les soirs à l'Hôtel de Chevreuse dans la rue S. Thomas du Louvre, d'où il ne sortoit point avant minuit. L'ayant fait observer on me rapporta qu'il s'en retournoit toujours par le guichet & le long du Quay; à mesure que mes Gens arrivoient d'Angoumois, je les logeois par petites Troupes dans des Cabarets, & peu de jours après le Courrier que j'avois envoyé à Danvilliers étant revenu, il me dit que j'aurois incessamment les Cavaliers que j'avois demandé, dont deux sçavoient parfaitement bien les chemins qu'il falloit prendre,

ainſi que j'avois paru le déſirer, & que le reſte de la Compagnie, qui étoit entretenue à Danvilliers, viendroit au voiſinage de Reims, & y ſeroit poſitivement le jour que j'avois marqué, il me nomma auſſi les Villages par où devoient paſſer les Cavaliers qui venoient à Paris, pour envoyer au devant d'eux, en cas que je ne les trouvaſſe pas en cette Ville. Mais peu de tems après leſdits Cavaliers avec l'Officier que j'avois demandé étant arrivez, je les fis loger dans les Cabarets du côté du Roule. Je commençai pour lors à eſperer du ſuccès de mon entrepriſe, & croyant qu'il falloit de la diligence, je diſpoſai toutes mes affaires pour l'execution, je donnai par écrit à mes gens ce que chacun devoit faire, & le ſoir de l'entrepriſe étant venu, j'en fis poſter quinze ou ſeize,

(pour n'être pas découvert par les Paſſans) dans un endroit où l'on deſcend ſur le bord de la Riviere & où quelques fois on décharge des foins & autres choſes. Ceux-là étoient deſtinez, deux pour ſe ſaiſir des Laquais qui portoient les flambeaux & les éteindre, deux pour arrêter les Chevaux du Carroſſe, deux pour monter ſur le ſiege du Cocher pour le tenir, & les autres pour empêcher les Laquais de deſcendre de derriere le Carroſſe & me donner avis de ce qui ſe paſſoit, moi je devois me préſenter à la Portiere avec un bâton d'Exempt, deux hommes à mes côtez, deux de l'autre portiere avec des armes, & j'aurois dit que j'arrêtois M. le Coadjuteur de la part du Roi, je l'aurois monté derriere un Cavalier, ayant-là un Cheval prêt que mon Valet tenoit &

des Chevaux à l'autre guichet pour monter quatre Cavaliers que j'avois amené de la Rochefoucault, un Cheval en main avec des bottes, pour faire monter M. le Coadjuteur, quand je l'aurois jugé à propos. Le Cavalier que j'avois destiné pour conduire d'abord M. le Coadjuteur avec un bon coussinet que j'avois fait faire exprès & une sangle fort large, & assez grande pour les embrasser tous deux, étoit posté auprès des Galeries du Louvre avec un autre Cavalier, qui m'avoit dit que les autres étoient au bout du Cours. Le tout étant disposé à onze heures & ayant été averti par l'un des deux hommes que j'avois mis à la suite du Coadjuteur, qu'il étoit entré dans l'Hôtel de Chevreuse, & qu'il y étoit encore très-certainement. Je ne doutai plus du suc-

cès & je comptois déja mon Coadjuteur à Danvilliers. Environ à minuit un de mes hommes vint me dire qu'il étoit sorti quatre ou cinq Carrosses de l'Hôtel de Chevreuse, mais qu'il n'avoit point vû celui de M. le Coadjuteur, ce qui m'embarrassa un peu. Je pris le parti d'aller heurter à la porte de cet Hôtel, quelque tems après le Suisse à moitié deshabillé m'ouvrit, & lui ayant demandé si M. le Coadjuteur n'étoit pas encore là, il me dit qu'il étoit sorti dans le Carrosse de Madame de Rhodes, ce qui me surprit & me fâcha beaucoup, je jugeai que ce qui avoit fait que mes Gens ne l'avoient pas remarqué, c'est qu'il n'étoit pas dans son Carrosse & qu'on n'avoit point allumé de flambeaux devant. Je renvoyai tout mon monde & me retirai fort déconcerté. Le len-

demain ayant vû ceux qui étoient de la confidence & leur ayant dit ce qui s'étoit passé, ils furent d'avis que je devois renvoyer mes Gens & m'en retourner, de crainte que quelqu'un ne se fut apperçû de quelque chose, qui auroit donné l'allarme; mais l'extrême desir que j'avois de venir à bout de l'entreprise me fit souhaiter de faire encore une tentative le soir, soit qu'on eut quelque connoissance de mon dessein, ou que le hazard le fit, M. le Coadjuteur alla passer la soirée chez Madame la Présidente Pommereüil. Je fis aussi-tôt partir les Cavaliers pour retourner à Danvilliers, & les autres en Angoumois, à la reserve de trois, que je gardai avec moi pour m'en retourner à Bordeaux, où j'arrivai un peu confus; mais après que j'eus rendu compte à M. le

Prince de toute la conduite que j'avois tenu dans cette affaire, il me donna beaucoup de louanges ſur l'Ordre de Bataille que j'avois formé, ſur l'Execution & ſur l'entrepriſe que j'avois faite contre le Receveur des Tailles en Angoumois. On ne peut pas mieux traiter une perſonne qu'il me traita pour lors & dans la ſuite, il me faiſoit ſouvent l'honneur de me parler de toutes les affaires qui ſe paſſoient.

Bien-tôt après, je ſçûs que deux Gentilshommes, l'un de M. le Prince de Conty, & l'autre de M. de la Rochefoucault, étant à Danvilliers, & voulant s'en aller à Bordeaux, prirent l'occaſion de ſe mettre avec des Cavaliers qui venoient dans le voiſinage de Reims, où ayant attendu pour voir par quelle raiſon on avoit fait marcher ces Gens-là, ceux qui étoient venus

à Paris les ayant joint pour leur dire de s'en retourner, ils ſçûrent d'eux tout ce qui étoit venu à leur connoiſſance; ces M[rs] étant arrivez à Paris ne purent s'empêcher de parler de ce qu'ils avoient oui dire, ils y mêlerent mal à propos le nom de M. le Coadjuteur, ils furent arrêtez & menez à la Baſtille: Etant interrogez, ils dirent ce qu'ils ſçavoient & peut-être plus, M. le Coadjuteur ſur ces ouis-dire me fit faire mon procès. Je conçoi aiſement que ſi quelqu'un voyoit les Mémoires que je fais pour m'amuſer, il ne pourroit jamais les croire veritables; les vieux qui ont vû l'état ou les choſes étoient dans le Royaume ne ſont plus, & les jeunes n'en ayant eu connoiſſance, que dans le tems que le Roy à rétabli ſon autorité, prendroient ceci pour des reveries, quoique

ce ſoit aſſurement des veritez très-conſtantes. Je puis même avancer que M. de Machiere, avec lequel j'ai fait quelques affaires depuis mon retour en France, m'a aſſuré en parlant de mon avanture, qu'on lui avoit tenu compte du Billet que je lui avois donné.

M. le Prince croyoit que M. le Duc de Boüillon lui avoit promis de demeurer dans ſes interêts, peut-être ce dernier lui avoit-il parlé un peu ambiguement, pour voir s'il pourroit faire un traité avantageux avec la Cour. M. le Prince reçût des Lettres, par leſquelles on lui mandoit que M. de Boüillon, ſurtout M. de Turenne, ne paroiſſoient point diſpoſez à ſe déclarer comme il le ſouhaitoit. On diſoit ſeulement que ſi S. A. vouloit bien envoyer un pouvoir au Gouverneur de Stenay, pour

remettre

remettre la place entre les mains de M. de Turenne purement & ſimplement, cela les détermineroit tout-à-fait. M. le Prince me propoſa d'être porteur de cet Ordre, pour qu'il ſçût une fois à quoi s'en tenir, me demandant ſi je croyois que ce dont on m'avoit averti au ſujet de M. le Coadjuteur pût m'empecher de l'entreprendre; je voyois bien quelque peril à le faire, mais l'envie que j'avois dans le fond du cœur de retourner à Paris l'emporta, j'eſperois prendre ſi bien mes meſures quand j'y ſerois arrivé que M. le Coadjuteur n'en ſçauroit rien. J'allai rendre compte à M. de la Rochefoucault de ce qui venoit de ſe paſſer avec M. le Prince, il blâma fort ma temerité, & me dit cependant, que puiſque je m'étois engagé à faire ce voyage, il ne vouloit point s'y op-

poſer. Le lendemain M. le Prince m'ayant donné un ordre pour le Gouverneur de Stenay, tel qu'on le ſouhaitoit & de l'argent pour mon voyage, je ne ſongeai qu'à mettre mon Billet en lieu, où il ne fut pas trouvé, en cas que je fuſſe arrêté par les chemins, je l'envelopai dans un parchemin & le fourrai dans un panneau de ma ſelle. Etant parti en poſte, j'apris par un Gentilhomme de ma connoiſſance que je trouvai en mettant pied à terre à la Porte de Villefagnan, & qui venoit d'Angoulême, que M. de Montauſier étoit fort en colere contre moi, de ce qu'on l'avoit aſſuré, que j'avois voulus prendre des meſures pour le faire arrêter & mener à Bordeaux, lorſqu'il venoit dans ſon Carroſſe à Angoulême. Je continuai mon chemin, comptant d'arriver à Poitiers un peu

de nuit, & après que j'y serois entré de prendre sur la gauche le long de la muraille, ou le chemin qui va rendre proche la Porte de Chatelleraut, où il n'y a que quelques petites maisonnetes; mais voulant sortir de la Poste de Chaunay où j'avois pris des Chevaux, je trouvai M. le Comte de Sainte Maure, cousin germain de M. de Montausier qui étoit entré & qui avoit mis pied à terre avec six ou sept autres Messieurs qui l'accompagnoient, dont je connoissois la plûpart; un d'entr'eux nommé M. de Guipe, croyant aussi bien que les autres faire sa cour à mes dépens, m'engagea à manger un morceau & à les attendre, dans le dessein de me mener à M. de Montausier, en me disant qu'il auroit une grande joye de me voir, je répondis que je sçavois bien

qu'on m'avoit rendu de mauvais offices auprès de lui, mais que je connoiſſois ſon cœur & que je n'aurois pas de peines à le déſabuſer, que je ne craignois que le retardement que cela apporteroit à mon voyage, j'étois pourtant bien fâché d'y aller. Ces M^rs^ étant montez à Cheval & moi auſſi, prirent le chemin d'Angoulême, en marchant je ſongeois à me diſpenſer de faire le voyage avec eux. Il me vint en penſée d'hazarder de me faire mener chez M. de Châteauneuf, alors premier Miniſtre, & duquel j'étois un peu connu, je ſçavois qu'il craignoit autant le retour de M. le Cardinal Mazarin que M. le Prince. M'étant addreſſé au Lieutenant Colonel du Regiment de Montauſier à qui depuis j'ai eû occaſion de faire grand plaiſir, je lui dis dans la converſation que j'avois peur

que M. de Sainte Maure & eux aussi ne fissent mal leur cour, en me menant à Angoulême, parceque j'allois trouver M. de Châteauneuf pour des affaires d'une très grande importance, & que je craignois aussi d'être blâmé de ne l'avoir pas dit, celui-ci l'alla dire à M. de Sainte Maure. Cela s'étant répandu entr'eux, ils crurent qu'il valloit mieux faire leur cour à M. de Châteauneuf, qu'à M. de Montausier, M. de Sainte Maure, pour lui en porter plûtôt la nouvelle, prit mon Cheval de Poste & me donna le sien, mais en marchant je trouvai qu'après avoir perdu l'idée du premier abord que je craignois de la part de M. de Montausier, je commençois à douter si le parti que j'avois pris étoit le meilleur. Enfin nous arrivâmes à Poitiers, le lendemain M. de Sainte Mau-

re & les autres m'ayant mené chez M. de Châteauneuf dans le tems que l'on ſervoit ſur la table ; ce Miniſtre ſortant de ſon cabinet pour diner, M. de Sainte Maure lui dit, voilà Gourville que je vous avois dit que nous avions pris hier, M. de Châteauneuf leur répondit, Meſſieurs, le Roy vous remercie, & d'un air gratieux m'ordonna de diner avec lui. Ces M[rs] s'en retournerent peu ſatisfaits, & moi je me mis à table fort content. Après que M. de Châteauneuf eut donné quelques audiences fort courtes, il me fit appeller dans ſon cabinet & me garda une bonne heure & demie, la converſation roula principalement ſur les raiſons qui devoient obliger M. le Prince de s'accommoder avec la Cour, & que peut-être trouveroit-il plus grands les avantages qu'on lui feroit dans

ce tems-là, qu'il n'en pourroit obtenir dans la suite. Ayant repassé sur toutes les Propositions qui avoient été faites à Paris & entré dans le détail de ce qu'on pourroit faire presentement, je lui dis que je ne pouvois sçavoir ce que M. le Prince penseroit là-dessus, mais que quand je serois de retour auprès de lui, je ne manquerois pas de lui rendre compte de tout ce qu'il m'avoit fait l'honneur de me dire, il me fit connoître clairement ce que j'avois soupçonné, & s'ouvrit jusqu'à me dire, que si M. le Prince ne s'accommodoit pas, on presseroit la Reine pour le retour de M. le Cardinal, à quoi elle avoit beaucoup de penchant, qu'il ne pouvoit pas s'empêcher de considerer que ce seroit un nouveau bouleversement dans le Royaume, il entra même dans le détail qui le lui faisoit

craindre, je n'eus pas de peine à entrer dans ses sentimens. Comme on le vint avertir d'aller chez la Reine, il me fit beaucoup d'honnêtetez, & me dit que je pouvois continuer mon voyage, que quand je serois retourné auprès de M. le Prince, si je trouvois l'occasion de lui faire sçavoir quelque chose, je pouvois lui envoyer quelqu'un; il sortit & l'ayant suivi je trouvai dans l'Anti-Chambre M. de Guipe mon ami, qui étoit venu pour sçavoir ma destinée, je le priai de me mener où M. de Sainte Maure étoit logé, il m'y mena & me fit rendre ma selle; je la fis porter à la Poste, où il m'accompagna, je le priai de faire mes complimens à M. de Sainte Maure & à ces autres Messieurs, & de dire à M. de Montausier que la premiere fois que je passerois dans le voisinage d'Angoulême

d'Angoulême j'irois lui faire la reverence & le déſabuſer de ce qu'on lui avoit dit de moi. Je lui demandai en même tems de me faire ſçavoir à Bordeaux la réponſe qu'il lui feroit.

Je m'en allai le plus vite qu'il me fut poſſible juſqu'à Loches, où je me repoſai : L'on me dit qu'il y avoit deux Courriers qui marchoient devant moi, je craignis qu'il n'y en eut quelqu'un qui fut expedié pour donner avis à M. le Coadjuteur que j'allois à Paris. Je partis de grand matin, pour tâcher d'attraper mes Courriers & les paſſer, à deux heures après midi j'en paſſai un, pendant qu'il prenoit des Chevaux de poſte, & voyant que l'autre paroiſſoit auſſi preſſé que moi, je me fis une affaire aveclui pourle vouloir devancer. Mon valet ayant toutes lespeines du monde à me ſuivre, me dit

à Etampes, qu'il n'en pouvoit plus, je l'y fis rester & lui dit de me venir joindre le lendemain à Paris. Je passai mon second Courrier proche de Chastres. J'arrivai environ à dix heures & demi du soir, je payai mon Postillon grassement & fus descendre derriere le Cheval de bronze, je fis mettre ma selle à terre & la portai chez un Cordonnier auquel j'avois beaucoup de confiance. Ayant frappé à sa porte, il demanda qui c'étoit, je lui dis, *Lyonnois*, (qui étoit son nom) *c'est votre Compere*; ayant reconnu ma voix, il m'ouvrit, aussitôt que je fus entré, il referma promptement sa porte & me dit ha? Monsieur, je suis au desespoir de vous voir ici, M. le Coadjuteur prend toutes les mesures qu'il peut pour tâcher à découvrir quand vous viendrez à Paris, un de ses gens qui sçait

que je vous connois dit dernierement qu'il me donneroit 50 pistolles, si je voulois contribuer à vous faire arrêter. Je répondis au Compere que j'étois persuadé qu'il n'en feroit rien, je le priai de me débotter & de me donner des souliers, je lui recommandai d'avoir soin de mes bottes & de ma selle, jusqu'à-ce que je les envoyât chercher par mon Valet qu'il connoissoit. Je sortis en lui disant de n'être point en peine de moi, qu'en cas que l'on lui demandât de mes nouvelles, il répondit comme il avoit fait ci-devant; mais il ne parut pas encore rassuré sur mon chapître, il voulut venir me conduire, je l'en remerciai, je m'en fus en lieu de sûreté, fort fatigué, je me reposai une bonne partie du lendemain. Ayant envoyé sçavoir à quelle heure je pourrois

avoir l'honneur de voir M. le Duc de Boüillon, il me marqua à une heure & demie du ſoir. Après lui avoir fait des complimens de la part de M. de la Rochefoucault, je lui dis, que M. le Prince m'avoit envoyé auprès de lui pour le prier de conſiderer que le délai qu'il prenoit pour ſe declarer, auſſi bien que M. de Turenne, faiſoit grand tort à ſes affaires; à quoi il me répondit, qu'il n'avoit jamais donné de paroles poſitives à M. le Prince d'entrer dans ſon parti & que la maniere dont il avoit uſé avec lui & M. de Turenne, après ſa liberté, les mettoit en état de chercher leurs avantages, mais qu'il y avoit mieux à faire que cela,& qu'il étoit ravi d'apprendre que j'étois à Paris, parcequ'il ne ſçavoit comment faire dire à M. le Prince, qu'il étoit chargé de lui propoſer un

accommodement, qu'il croyoit lui être avantageux & à ses amis, c'étoit à peu prés la même chose qui avoit été proposée avant son départ. Il me dit de presser M. de la Rochefoucault de contribuer de toutes ses forces à porter M. le Prince à un accommodement, puisqu'il avoit parole qu'on lui donneroit le gouvernement de Blaye, & qu'on feroit M. de Marsin & du Dognon Maréchaux de France avec le gouvernement de Broüage pour le dernier, & encore quelques autres choses pour des particuliers attaché à M. le Prince. Je lui dis que je rendrois compte exactement à S. A. de tout ce qu'il venoit de me dire, qui sembloit être bon & avantageux pour tout le monde, que je ne doutois pas, que lui & M. de Turenne ne trouvassent leurs convenances, il l'avoua & me

dit, qu'il regardoit cela comme une nouvelle obligation qu'il auroit à M. le Prince, ſi la choſe pouvoit réuſſir. Il me chargea de m'en retourner le plûtôt qu'il me ſeroit poſſible, pour lui mander les intentions de M. le Prince, qu'il feroit ſçavoir à M. le Cardinal qu'il m'avoit chargé de la propoſition, je perſévérai toujours à lui dire, que M. le Prince m'avoit chargé de tirer une derniere réſolution de lui, & de M. de Turenne, afin que S. A. put ſçavoir à quoi s'en tenir, qu'on lui avoit mandé, que l'affaire dépendoit de ſçavoir, s'il vouloit remettre Stenay à M. de Turenne pour en être abſolument le maître, qu'il m'avoit donné un ordre pour M. de Chamilly Gouverneur de Stenay pour cela, lequel ordre je tirai de ma poche pour le lui faire voir, il me répliqua, qu'il

n'en étoit pas queſtion préſentement, étant perſuadé qu'après ce qu'il m'avoit dit l'affaire s'accommoderoit au contentement de tout le monde ; n'en pouvant tirer d'avantage je pris congé de lui. Le lendemain un petit nombre des amis de M. le Prince devoit s'aſſembler chez M. le Preſident de Maiſons, j'y fus invité, pour rendre compte à M. le Prince de l'état où les choſes pouvoient être dans ce tems-lâ, je m'y rendis après que l'aſſemblée fut faite. Penſant qu'on pouvoit bien m'avoir obſervé, je priai M. de Flammarin de prendre ma chaiſe à Porteur & de me donner ſa place dans la Calêche de M. de Croiſſy Fouquet, apparemment que quelqu'un, qui étoit pour m'épier, alla rendre compte que j'y etois venu, la réſolution fut priſe de m'arrêter en ſortant.

En effet M. de Flammarin n'eut pas fait la valeur de cent pas, que des gens d'armes, firent mettre les Porteurs à bas, ayant ouvert la porte pour me prendre prisonnier, ils furent bien surpris d'entendre dire à celui qui étoit dedans, Vous cherchez Gourville & je suis Flammarin, lequel en ayant reconnu quelques-uns fit des plaisanteries sur la méprise, & continua son chemin. Le lendemain au soir, M. Flammarin vint me dire que j'aurois bien de la peine à sortir de Paris, qu'on avoit cherché des gens qui connussent mon visage, que même M. le Coadjuteur avoit demandé dix à douze gardes de Monsieur, pour mettre sur toutes les routes par où l'on croiroit que je devrois passer, je lui demandai s'il pouvoit bien me conduire une nuit avec dix ou douze de ses amis à deux

ou trois lieues de Paris quand j'en voudrois partir ; il m'assura qu'il le feroit très-volontiers, il étoit fort ami de M. de la Rochefoucault & avoit beaucoup de bonté pour moi. Je crus que je devois laisser passer quelques jours pour amortir l'ardeur de ceux qu'on avoit mis pour me prendre. Après avoir bien examiné sur la Carte, par où je pouvois mieux m'en retourner à Bordeaux, & m'être assuré de trois Chevaux de louage, je fis prier M. de Flammarin de venir me prendre avec ses amis devant le grand Portail de S. Eustache à dix heures & demie du soir, y étant venu très-ponctuellement, il me trouva avec mon Valet, & celui que je menois pour retourner les Chevaux de louage, je le priai de me conduire jusques sur le Pont de Charenton, où j'arri-

vai à minuit & d'y demeurer une heure, afin d'empêcher que personne venant de Paris ne passa pendant ce tems, il me promit d'y demeurer d'avantage. Je pris mon chemin comme si je voulois aller à Melun. Le jour étant venu après que j'eus passé Lieursin, quoique je fusse persuadé qu'on ne seroit pas allé là pour m'observer, je pris un chemin sur la droite pour passer la Riviere ; ce que je fis au-dessous de Ponthiery & j'allai prendre des Chevaux de poste aux Samettes, continuant mon chemin du côté de Milly, je me rendis à Gien, où je m'étois proposé d'aller m'embarquer, j'y arrivai devant la nuit, ayant arrêté un petit bateau couvert de toille & deux Bateliers, après y avoir fait mettre quelques provisions, je m'embarquai, quoi que mes Bateliers me remon-

traſſent qu'ils n'avoient jamais vû les eaux ſi hautes. La Lune qui étoit fort claire, m'ayant manqué avant que je fuſſe au pont de Boiſgeney, mes Bateliers ne voulurent jamais hazarder de le paſſer, que le jour ne fut venu, je me levai ſur le bout du bateau pour me jetter à la nage en cas de neceſſité, je touchai le haut de l'Arche en paſſant, j'allois ſi vite que j'arrivai le lendemain à Saumur, où je pris des Chevaux & m'en allai à Luſignan, d'où je me rendis fort heureuſement à Bordeaux.

Après avoir rendu compte à M. le Prince de ce dont m'avoit chargé M. le Duc de Boüillon, il ſe mit dans une eſpece de colere contre lui, & à mon avis penſa plus à ne pas faire ce qu'il propoſoit, qu'à examiner ſi cela étoit avantageux à lui & à ſes amis. Il me dit qu'il vouloit

qu'il ſe declarât avant que d'écouter ſes propoſitions ; je pris la liberté de lui dire, que ſuivant les reflexions que j'avois faites en chemin, j'étois perſuadé que ſon Traité étoit fait avec M. le Cardinal, ou du moins bien avancé, tout cela ne le toucha point, non plus que ce que M. de la Rochefoucault lui put dire. Enfin M. le Prince ſe mit en campagne, il defit M. de St. Luc proche de Miradoux, le Regiment de Champagne s'étant jetté dedans tout entier, M. le Prince voulut le prendre, mais quelque diligence qu'il eut fait, il ne put avoir qu'un canon. Ayant ſçû que M. le Comte d'Harcourt pouvoit lui tombèr ſur le corps, il ſe retira & alla prendre quartier d'hiver pour ſes troupes proche la riviere, vis-à-vis d'Agen, il prit le lieu à Roquefort. Après avoir demeuré

quelques jours en cet endroit, j'ecrivis à Paris & voulant faire une mechante plaiſanterie, je priois qu'on me mandât où étoit M. le Comte d'Harcourt, parce qu'effectivement il y avoit quelques jours qu'on n'en parloit point, dans cet inſtant on me dit, que tout le monde montoit à cheval, parceque M. le Comte d'Harcourt avoit enlevé les Gardes de M. le Prince, j'ajoûtai à ma lettre, n'en prenez pas la peine, parcequ'il a déja enlevé quelques-unsde nos quartiers. M. le Prince qui étoit au Pergan ſe retira & marcha avec le peu de troupes qu'il avoit au port de Bouc, où il y avoit quelques bateaux, il y en arriva bien-tôt d'autres pour nous paſſer de l'autre côté; comme chacun étoit preſſé de s'y embarquer cela faiſoit quelque déſordre, je me mis au lieu ou ar-

rivoient ces bateaux avec une canne à la main, j'arrêtai cette précipitation, marquant ceux qui devoient entrer dans le bateau, & assurement je n'y fus pas inutile, heureusement M. le Comte d'Harcourt & ses troupes qui avoient poussé ceux des autres quartiers & qui cherchoient à se sauver vis-à-vis d'Agen, à un autre Port au-dessous, leur donnerent le tems de passer tous. M. le Prince ayant voulu entrer dans Agen par une porte, où il y avoit de nos troupes, les Habitans s'étant revoltez firent des Barricades, M. le Prince & M. de la Rochefoucault s'étant avancez coururent assurement grand risque, mais enfin ils en vinrent à bout par douceur, & firent ouvrir cette Barricade & encore une autre qu'ils trouverent; après cela nos troupes s'avancerent & entrerent toutes.

Quelques jours après M. le Prince ayant eu des nouvelles, que M. de Beaufort qui commandoit les troupes de Monſieur & M. de Nemours, qui commandoit les ſiennes, quoique Beaufrere, avoient de grands démêlez enſemble, juſques-là qu'on craignoit qu'ils n'en vinſſent aux mains, & que ſi M. le Prince pouvoit ſe rendre à cette armée, cela pourroit obliger la Cour à faire une paix qui lui ſeroit avantageuſe, M. le Prince prit le parti de s'y rendre avec un petit nombre de gens à ſa ſuite. Ayant concerté l'affaire avec M. de la Rochefoucault, qui ſouhaitta que M. le Prince de Marſillac, quoique fort jeune, en fut auſſi, M. le Marquis de Levy M. de Chavagnac, M. Guitaut, M. de Bercenay, Capitaine des Gardes de M. de la Rochefoucault, moi & Rochefort, Valet

de Chambre de S. A. S. Le jour qui fut choiſi pour partir étoit le Dimanche des Rameaux, ces Meſſieurs ayant pris des habits modeſtes, qui paroiſſoient plûtôt habits de Cavaliers, que de Seigneurs. Dès le matin M. le Prince fit partir ſes Domeſtiques par eau, diſant qu'il les iroit joindre à cheval à Marmande. Je fus chargé de m'en aller devant avec un guide à cheval que j'avois trouvé, qui avoit derriere lui un porte-manteau, dans lequel il y avoit quatre Mouſquetons avec leur Bandolieres, mêlées avec de la paille, l'un pour M. le Prince qui le donna à Rochefort pour porter, l'autre pour M. de la Rochefoucault, le troiſiéme pour ſon Capitaine des Gardes, & l'autre pour moi, eſtimant que M. le Prince de Marſillac auroit aſſez de peine à ſupporter la fatigue du voya-
ge,

ge, en effet il donna bien de l'embarras & à moi beaucoup de peine à cause de sa jeunesse. Ces Messieurs s'étant pourvûs d'armes chacun de leur côté, je m'en allai pour passer la Riviere du Drot, lieu où M. le Prince devoit congedier tous ceux qui l'avoient accompagné jusques-là, & passa seulement avec ceux que je viens de nommer. M'étant mis à couvert d'une mazure tout proche, j'en sortis d'abord que je vis ces Messieurs, & ayant le memoire des Lieux où nous devions passer, je pris le devant avec mon guide, en marchant on convint que chacun prendroit un nom de guerre, auquel on fut bien-tôt accoutumé, on arriva à la nuit fermée proche de * * * dont M. de * * * étoit Gouverneur pour M. le Prince, quoique nous eussions eû dessein de

l'éviter, la Sentinelle ayant pris l'allarme s'écria & la donna aux autres, je dis, que nous étions des gens de M. le Prince pour entrer dans la Ville, & en effet quand nous fûmes vis-à-vis la porte, ces Meſſieurs marchant deux à deux, je leur dis de faire alte, & j'entrai ſeul, ayant trouvé M. le Gouverneur à table, je lui dis, que M. le Prince m'envoyoit avec quelques cavaliers pour avoir des nouvelles de M. de Biron; après avoir bû un coup, je ſortis & me mis à la tête de ma petite troupe. Nous nous trouvâmes le Lundy matin ſur les huit heures proche de Cahenſa qui étoit à M. de la Rochefoucault, un homme qui en ſortoit m'ayant dit qu'il venoit d'y entrer une Compagnie de Cavalerie, je dis à ces Meſſieurs de prendre un chemin ſur la droite qui les meneroit à une petite métai-

ic, à cinq ou ſix cent pas de Caenſa ; ayant trouvé-là des Officiers de M. de la Rochefouault, je me fis connoître & priai :s Officiers de s'en aller. Ce u'ils firent, après avoir mangé n morceau. Je fis mettre beauoup d'uſtenciles de bouche dans es paniers que je fis porter à la ; range, où je trouvai la petite, 'oupe endormie, après avoir ıangé, ils ſe repoſerent encore ne heure. Les chevaux ayant ıangé leur avoine, nous marıâmes bien avant dans la nuit, : entrâmes dans un Village où y avoit un cabaret, l'on y deeura trois ou quatre heures, & y ayant trouvé que des œufs, [. le Prince ſe piqua de bien fai- une omelette, l'Hôteſſe lui 'ant dit qu'il falloit la tourner ›ur la mieux faire cuire, & ıſeigné à peu près comme il lloit faire, l'ayant voulu exe-

cuter, il la jetta dans le feu, je priai l'Hôteſſe d'en faire une autre & de ne la pas confier à ce Cuiſinier. Nous avions toujours un cheval pour les guides que nous prenions de tems en tems. Quoique nos gens euſſent beaucoup d'apetit, ils avoient encore plus d'envie de dormir ſur de la paille qu'ils avoient fait apporter, pour moi je pris le ſoin des chevaux & de compter avec l'Hôteſſe, auſſi j'avois très-peu de tems à me repoſer. Nous partîmes deux ou trois heures avant le jour, pour paſſer la Dordogne, & comme l'on nous avoit dit, qu'à ce port-là, on faiſoit difficulté de paſſer des gens qu'on ne connoiſſoit pas, ſurtout quand il y en avoit un certain nombre, je dis que j'allois avancer & qu'on me fis ſuivre par un ſeul de deux ou trois cent pas, & que les autres vinſſent

plus lentement. En m'avançant j'entendis des ſonnetes de Mulets qui étoient devant moi, je meſurai ma marche pour arriver à peu prés comme eux, le Batelier les ayant entendu d'un peu loin ſe trouva du côté ou nous devions entrer dans ſon bateau, j'avois un ſifflet d'argent dont je me faiſois entendre de fort loin, j'appellai celui qui étoit derriere moi qui s'avanca, après que le premier Mulet fut dans le Bateau, je m'aprochai pour entrer & priai d'attendre pour les autres que nous fuſſions paſſez, une partie qui étoit derriere s'étant avancée, nous paſſames la Riviere en deux voitures. Le Mercredi à 3 heures du matin marchant auprès de notre guide que je queſtionois de tems en tems, & voyant que nous approchions d'un lieu qui me parût aſſez gros, je lui demandai ſi nous devions paſſer

dedans, il me dit que non, mais que nous passerions près la porte que nous laissions à gauche, que la Riviere en étoit si près, qu'il n'y avoit que la largeur du chemin & qu'il y avoit quelques jours que l'on y faisoit une espece de garde, je me mis pour lors une Echarpe blanche, dont je m'étois nanti, voyant un homme dehors devant la porte, je le priai de ne laisser entrer personne de ceux qui me suivoient, je fus aussi-tôt obéi. Nous passâmes & allâmes faire repaître nos chevaux dans un gros Village, où un Païsan dit à M. le Prince qu'il le connoissoit bien, & en effet le nomma, l'ayant entendu je me mis à rire & quelques-autres s'approchant, je leur dis ce qui venoit d'arriver, tous plaisentant sur cela, le pauvre homme ne sçavoit plus qu'en croire. Quand nous vou-

lumes partir, M. le Prince de Marsillac, qui n'avoit presque pas mangé & qui s'étoit endormi, après qu'on l'eut éveillé pour monter à cheval, se trouva si assoupi qu'il sembloit avoir perdu toute connoissance, deux de ces Messieurs l'ayant levé, aussi-tôt qu'on ne le soûtenoit plus ses genoux fléchissoient, je lui jettai beaucoup d'eau sur le visage, qui le fit revenir: on le mit à cheval, ensuite on marcha, la plûpart de nos chevaux étoient fatiguez. Passant auprès d'une Gentilhomiere qui paroissoit considerable, ayant sçû le nom du Maître, Monsieur de Chavagnac dit, qu'il en étoit connu, & qu'il pourroit bien trouver chez lui des chevaux a acheter, effectivement il en acheta deux qu'il nous amena, dont nous en reconnûmes un qui avoit été de l'Ecurie de M.

de la Rochefoucault, il n'y avoit pas bien long-tems, & dans le lieu où nous fûmes diner nous trouvâmes un homme au cabaret qui en avoit deux, dont l'un paroissoit assez bon, que nous achetames encore, nous hazardâmes de mettre à ceux que nous quittions la bride attachée sur le haut de la tête, & quelqu'un demeuroit derriere pour les suivre; mais le lendemain celui qu'avoit M. le Prince de Marsillac étant accoutumé à suivre quand on le menoit au relais pour la Chaise, nous nous aperçûmes que les autres suivoient avec lui & que même quelquesfois s'étant jettez dans les bleds pour manger, ils venoient au grand trot nous joindre quand ils nous voyoient un peu éloignez. Nous allâmes coucher dans un Château qui appartenoit à M. le Marquis de Levy, où

où la plûpart de ces Messieurs pour la premiere fois, depuis le départ, se mirent entre deux draps. M. de la Rochefoucault ayant eû une premiere atteinte de goutte qui le prit assez rudement, je lui fis faire toute la nuit un gros bas qui se boutonnoit par les côtez, dont il se trouva fort soulagé pendant le reste du voyage; tous ces Messieurs étoient tellement fatiguez à la reserve de M. le Prince, qu'à peine pouvoient-ils se soutenir quand ils mettoient pied à terre. Le lendemain matin M. le Prince de Marsillac ayant laissé aller son cheval il passa dans l'eau, où il y avoit un terrein fort bourbeux, qu'on appelle terre bourbonnoise, & tomba dedans; comme l'on dit l'eau lui entra par le collet, peu de tems après nous passames devant une maison où je le fis changer de linge

& sécher ses habits auprès d'un grand feu. Nous eûmes bientôt rejoint ces Messieurs, qui n'alloient que le pas, pendant que nous allions toujours le trop. Le vendredi sur les quatre heures nous arrivames dans un village sur le bord de la Loire, un peu plus bas que l'endroit, où la riviere d'Ailliers tombe dans celle-ci, que l'on appelle le Bec d'Ailliers, n'y ayant point trouvé de bateau nous fûmes fort embarassez, M. le Marquis de Levy, qui étoit connu en ce pays, ayant appris qu'il y en avoit un au dessus, envoya pour le faire amener, tous nos gens se mirent à dormir, M. le Prince examinant avec moi ce que nous pourrions faire, je lui proposai qu'aussitôt que nous aurions un bateau nous fissions marché avec le Me. pour nous mener à Orleans & que quand nous aurions

passé Sully où étoit la Cour, nous nous informerions aux maisons que nous trouverions de l'autre côté de la riviere, où étoit l'armée que nous voulions joindre & si nous pouvions nous y rendre en toute sûreté. Que nous pourrions laisser tous nos chevaux à M. le Marquis de Levy, qui s'en retourneroit dans le Château qui lui appartenoit, M. le Prince approuva la pensée; mais son embarras étoit que nous ne sçavions pas à qu'elle distance de la riviere pourroit être l'armée. Ayant eû avis que le bateau étoit arrivé & que nous pouvions passer en deux fois avec nos chevaux, il préfera ce parti à l'autre. Nous nous embarquames & passames de l'autre côté de la Charité, mais s'étant trompé, nous nous trouvames tout contre la porte, la sentinelle ayant demandé qui va là?

Je m'aviſai de repondre, que c'étoit des Officiers du Roy qui alloient à la Cour & qui déſiroient d'entrer, M. le Prince cria que l'on fit dire à M. de Buſſy qui en étoit Gouverneur pour le Roy, qu'il le prioit de faire ouvrir, que c'étoit la Motheville, qui étoit le nom qu'il avoit pris, feignant d'y vouloir entrer, d'autres ſoldats ayant paru ſur la porte, il y en eut un qui dit, qu'il alloit avertir M. le Gouverneur, un peu après je dis tout haut à M. le Prince, vous avez du tems pour coucher ici, mais nous autres, dont le congé finit demain, ſommes obligez de continuer notre route, & quelques-uns m'ayant ſuivi, diſant à M. le Prince, demeuré ſi vous voulez, il ſe mit en marche, ſe plaignant que nous étions d'étranges gens, mais qu'il ne vouloit pas ſe ſépa-

rer, & prioit que l'on fit ſes complimens à M. le Gouverneur, nous fumes bien aiſe que cela ſe fut terminé de cette façon ; M. le Prince m'ayant dit avant de paſſer la riviere, qu'il falloit que je brulaſſe la poſte pour aller dire à M. de Chavigny, qu'il eſperoit joindre inceſſament l'Armée. Je pris ſur la droitte pour aller paſſer à Châtillon avec ces Meſſieurs : je fis tant de diligence, nonobſtant ma laſſitude, que j'arrivai à Paris à l'Hôtel de Chavigny à cinq heures du matin. M. de Chavigny en ayant été averti vint dans ſon cabinet en robbe de chambre, me fit appeller & me témoigna une grande joye d'apprendre ce que je lui diſois, n'ayant eû aucunnes nouvelles du départ de M. le Prince. Après m'avoir retenu long tems & m'avoir fait raconter comment nous avions pû faire tant

de chemin au travers de la France, ſans avoir trouvé aucun obſtacle; bientôt après il entra en maticre de ce qu'il falloit faire quand M. le Prince ſeroit arrivé, ne doutant pas, qu'en l'état où étoient les affaires de la Cour, il ne pût faire un Traitté très-avantageux pour lui & ſes amis. Et que pour y trouver de la ſûreté à l'avenir, il faudroit demander un conſeil de douze perſonnes, qu'on ne pouvoit choiſir, ſans que le plus grand nombre ſe trouvât dans les interêts de S. A. Je vis bien que M. de Chavigny ſouhaittoit cela, eſperant être le Maître du conſeil, je ne laiſſai pas d'approuver tout ce qu'il me diſoit, il m'ajoûta, que ſi M. le Prince pouvoit donner quelque Echec aux troupes du Roy avant de venir à Paris, il y ſeroit reçû avec une grande joye & que cela donneroit une gran-

de diſpoſition pour le bien de ſes affaires. Il me dit enſuite qu'il iroit rendre compte à Monſieur de mon arrivée & de ce que je lui avois raconté, & que je ferois bien de lui aller faire la reverence, après m'être repoſé, qu'apparemment il ſeroit bien aiſe de me queſtionner ſur ce voyage. Après-dinée j'allai au Luxembourg où je fus fort bien reçû de Monſieur, qui me fit pluſieurs queſtions ſur la route que nous avions tenue, & M. le Coadjuteur y étant entré, je le ſaluai d'une inclination de tête, ſongeant que je n'avois plus rien à craindre de ſa part. Quelque tems après je ſortis de la chambre de M. Je trouvai dans ſon antichambre quelques perſonnes de ma connoiſſance, qui s'atrouperent autour de moi pour m'entendre parler, mais je m'excuſai ſur ma laſſitude & ſur

ce que je n'avois presque pas dormi depuis le départ d'Agen. J'allai retrouver M. de Chavigny aussi-tôt que je sçus que M. le Prince avoit joint ses troupes & qu'il étoit à Châteaurenard, nous étant entretenus à peuprès des mêmes choses dont il avoit déja été question, je pris congé de lui, pour partir le lendemain au matin, & étant arrivé auprès de S. A. pendant que je lui rendois compte de tout ce que j'avois à lui dire de la part de M. de Chavigny, un Officier lui amena deux Païsans, qui lui donnoient avis que M. d'Hocquincourt étoit logé à Bleneau avec ses troupes, à deux lieux de Châteaurenard, M. le Prince ordonna qu'on fît avertir tout le monde de monter à cheval, & de faire marcher ses troupes, pour achever de donner ses ordres, il me remit à une autre fois & s'en al-

la bientôt après. Il fit marcher un escadron devant lui, beaucoup de tambours, timbales & trompettes, qui firent un si grand bruit, que tout ce qui étoit là ne songea qu'à s'enfuir, abandonnant tout ce qui leur restoit de bagage, mais M. le Prince apprit aussi-tôt que M. d'Hocquincourt, sur la premiere allarme, s'étoit sauvé avec le peu de troupes qu'il avoit, tout le bagage dont une partie étoit déja en chemin fut pillé. M. le Prince ayant été averti qu'on avoit trouvé un gué, passa le Canal : j'eû l'honneur de le suivre de bien près : ce qu'il y avoit de gens de consideration auprès de sa personne passerent avec lui. M. de Nemours fit mettre le feu à une maison pour servir de signal à ceux qui venoient pour joindre, quelques coureurs ayant rapporté qu'il y avoit trois

escadrons sous une futaye tout proche de M. le Prince, S. A. en forma un d'environ 60 ou 80 personnes & voulut charger ces gens là, qui ne voyant qu'un petit nombre firent ferme, mais une assez grande quantité de troupes ayant passé à la file & s'y joignant, ils s'enfuirent; on passa quasi toute la nuit à les poursuivre, & les autres troupes, qui se retiroient comme elles pouvoient. M. le Prince ayant sçu que M. de Turenne étoit dans une plaine à quelque distance de-là, marcha pour l'attaquer, avant que les troupes de M. d'Hocquincourt pussent l'avoir joint; M. de Turenne ayant laissé son canon tout braqué sur un defilé qu'il faloit passer, les canoniers couchez auprès firent semblant de se retirer, & ayant apperçu qu'il y avoit déja cinq ou six escadrons de passez, qui

ſe mettoient en bataille, à meſure qu'ils paſſoient ce defilé, M. de Turenne revint, & ſon canon tirant tout de ce côté-là fit aſſez de deſordre. Après s'être bien canoné de part & d'autre plusieurs gens de qualité & Officiers vinrent ſaluer M. le Prince.

S. A. étant venue à Paris avec tous ſes amis, tout le monde témoigna une grande joye de le revoir, & ſi je ne me trompe, Monſieur ſortit pour aller audevant de lui. Quelques jours après M. le Prince voulant prendre S. Denis, fit ſortir des Compagnies de Bourgeois qui faiſoient plus de 2 à 3000 hommes. Ayant poſté ſes troupes à côté du grand chemin qui va à S. Denis, & les Bourgeois de l'autre; la nuit étant venue, S. A. s'avança aſſez près du foſſé, ſuivie d'un grand nombre de perſonnes de qualité & d'Officiers.

Elle avoit envoyé M. de Gaucourt pour demander aux Suisses qui étoient dedans en petit nombre, s'ils vouloient se rendre prisonniers de guerre, sinon qu'on les alloit attaquer, & qu'ils ne pouvoient pas tenir; eux l'ayant refusé & la plûparts étant venus du côté qu'ils voyoient bien quon les vouloit forcer, tirerent environ 50 ou 60 coups de mousquet, sans tuer ni blesser personne, neanmoins l'épouvante fut si grande, (peut-être parcequ'on ne s'y attendoit pas) que tous les gens de M. le Prince qui étoient en grand nombre s'enfuirent; desorte qu'il ne resta que M. de Marillac, Guitaut, & si je l'ose dire, moi. Ce Prince dit que de sa vie il n'avoit rien vû de semblable, il courut pour rassembler les Bourgeois, qu'il ne douta pas de trouver ébranlez, entendant fuir tout le mon-

de. Ensuite il alla à ses troupes & leur commanda de passer le fossé & d'entrer dans la Ville ; je vis beaucoup de ceux que la terreur panique avoit fait fuir, qui commençoient à revenir : j'allai d'abord au Convent des Filles Ste Marie qui avoient été recommandées à M. de la Rochefoucault par Madame la Comtesse de Brienne ; après les avoir rassurées, je leur demandai du bois & fis faire un grand feu devant la Porte ; j'y vis venir plusieurs de nos gens pour se sêcher, qui avoient eu les jambes mouillées & qui contoient leurs prouesses ; mais ce qu'on auroit peine à croire, est que je vis revenir deux personnes de qualité qui avoient de la réputation, qui devoient avoir fui bien loin, puisqu'il y avoit du tems que l'on étoit entré, ils me demanderent où étoit M. le Prince.

Quelques jours après les troupes du Roy reprirent cette Ville, & la Cour étant revenue à S. Germain, M. de Chavigny ayant trouvé M. le Prince fort disposé à se confier à lui, commença à négocier avec M. le Cardinal; mais après qu'il se fut passé quelque tems sans rien terminer, S. A. ayant conçû quelque défiance de M. de Chavigny, me chargea d'aller trouver M. le Cardinal, pour lui dire une fois pour tout, que M. le Prince étoit bien aise de sçavoir, si S. E. vouloit faire la paix ou non, je lui proposai les conditions dont j'avois été chargé, mais comme c'étoit assez que l'on proposât quelque chose, pour que l'autre y apportât des difficultez, (ce que jose dire avoir mieux connu que personne,) toutes les negociations n'aboutirent à rien. M. de Turenne

marcha du côté de Vincennes pour venir attaquer le faubourg St. Antoine, & M. le Prince y ayant fait venir des troupes qui firent le tour par le fauxbourg, on commença de rudes combats; M. de la Rochefoucault l'ayant sçû, sur le point de monter à cheval, m'envoya au Luxembourg pour apprendre la verité de l'état des choses, & en attendant que je fusse revenû, il fit sortir ses chevaux, dont il y en avoit un destiné pour moi, quand je serois de retour. M. le Marquis de Flammarin étant venu à cet instant pour voir M. de la Rochefoucault, à qui on dit que l'on étoit tout à fait aux mains, cela le fit partir sur le champ. M. de Flammarin pour accompagner M. de la Rochefoucault prit mes bottes & le cheval qu'on avoit amené pour moi, & il eut le malheur d'être tué presqu'en

arrivant dans le fauxbourg, M. de la Rochefoucault y recut un coup, qui sans un miracle, auroit dû lui faire perdre les deux yeux. Les Parisiens étant incertains de ce qu'ils devoient faire, Mademoiselle fit tirer le canon de la Bastille sur les troupes du Roy, M. de la Rochefoucault se presentant à la porte, tout couvert de sang, dit aux Bourgeois le risque où se trouvoit M. le Prince & leur fit voir l'état dans lequel il étoit, tout cela leur disoit-il, pour empêcher que le Mazarin ne se rendit Me. de Paris, aussitôt les portes lui furent ouvertes & le furent depuis pour tous les gens de M. le Prince. Après que je fus revenus du Luxembourg je demandai mon cheval, mais on me dit que M. de Flammarin l'avoit pris avec les bottes: ayant envoyé chercher un autre cheval je montai dessus pour aller joindre

joindre M. de la Rochefoucault, je le trouvai près des Jesuites, tout couvert de sang sur son cheval, & soutenu par deux hommes, ce qui m'affligea beaucoup. Deux jours après étant logé à l'Hôtel de Liancourt on vint m'avertir que mon cheval qui avoit servi à M. de Flammarin à l'affaire du fauxbourg S. Antoine, venoit d'arriver chez un maréchal, qui étoit vis-à-vis, je l'allai prendre & le fis mettre dans l'ecurie, disant à celui qui l'avoit amené, qu'il étoit permis de prendre son bien où on le trouvoit, il s'en alla & je n'en ai pas oui parler depuis.

Dans ce tems-là M. de Lorraine qui avoit pris de l'argent des Espagnols pour venir joindre les troupes de M. le Prince, qui étoit pour lors à Ville-neuve St. Georges, ayant touché de la Cour une somme plus conside-

rable, se retira avec ses troupes, ce qui obligea M. le Prince de retourner à Stenay avec ce qu'il avoit des siennes.

Vers la fin de Septembre M. de la Rochefoucault s'en alla avec une partie de sa famille à Danvilliers, dont M. le Marquis de Sillery étoit Gouverneur. Peu après qu'il y fut arrivé M. le Prince me manda de l'aller trouver & me dit, qu'y ayant beaucoup de desordre à Bordeaux, entre M. le Prince de Conty, Madame de Longueville & un de ses principaux amis, ils desiroit fort retourner en cette Ville, il me proposa de l'y ramener, si je trouvois la chose possible, je lui fis reponse que je n'y trouvois aucune difficulté, pourvû qu'il voulût faire ce voyage seul avec moi, pouvant se souvenir de la peine que nous avoient fait les Seigneurs qui

l'avoient accompagné d'Agen à Paris. Mais quelques jours après S. A. ayant eû des nouvelles de Bruxelles, telles qu'elle pouvoit les desirer, prit bientôt le parti d'aller de ce côté-là; & moi me trouvant à Danvilliers fort desœuvré, je fis reflexion que l'on pourroit bien prendre quelques personnes auprès de Paris, en les menant par le chemin où j'avois voulu conduire M. le Coadjuteur, j'en fis la proposition à M. le Marquis de Sillery Gouverneur & à M. de la Mothe Lieutenant de Roy de Danvilliers, ce dernier qui depuis fut fait Lieutenant General, étoit homme fort entendu; je leur dis que je croyois que l'on pourroit prendre M. Barin (contre lequel j'avois quelques rancunes,) Directeur des Postes, homme fort riche & surtout en argent comptant. Etant

convenu que j'écrirois à Paris, pour ſçavoir s'il n'alloit pas toujours à ſa maiſon de Campagne, comme il avoit accoutumé de faire, on me manda qu'il y alloit encore ſouvent. M. de Sillery & M. de la Mothe jetterent les yeux ſur huit perſonnes pour faire ce coup, les uns Officiers, les autres Cavaliers, de ceux là même, que j'avois fait venir à Paris pour l'affaire de M. le Coadjuteur, on les fit partir & ils réuſſirent ſi bien qu'ils amenerent M. Barin à Danvilliers, où il arriva extrémement fatigué & deſolé, je fis ce que je pus pour feindre de lui être de quelque conſolation, & ayant entrepris de traitter avec lui, je convins à 40000. l. à condition qu'il feroit venir cette ſomme à Verdun & qu'après qu'on l'auroit apporté à Danvilliers, il auroit ſa liberté, l'argent étant

venu quelque tems après, il s'en alla.

M. de la Rochefoucault passa toute l'anné 1653. à Danvilliers, & ayant eu des lettres de Paris, par lesquelles ses amis lui conseilloient de se degager absolument d'avec M. le Prince le plutôt qu'il lui seroit possible, sur tout d'assurer le mariage de M. le Prince de Marsillac avec Mademoiselle de la Roche-Guyon sa cousine germaine, je fus chargé d'aller à Bruxelles pour le dégager d'avec M. le Prince. Je partis accompagné d'un seul Cavalier, y étant arrivé je reçûs beaucoup de témoignages de bonté de la part de M. le Prince, & ayant exposé à S. A. que M. de la Rochefoucault ne pouvant lui être d'aucune utilité & ayant des raisons de famille pour retourner en France, je venois de sa part lui en demander

l'agrément & la permiſſion, M. le Prince entra aſſez bien dans ces raiſons & me donna M. de Ricourſe pour me mener chez M. de Fuenſaldagne, je degageai auſſi M. de la Rochefoucault d'avec les Eſpagnols. M. le Prince m'ayant demandé avec aſſez d'inſtance que je le vinſſe trouver à Bruxelles, lorſque M. de la Rochefoucault auroit la permiſſion de retourner en France, me dit, qu'il auroit ſoin de ma fortune, je luis promis & m'en retournai. Le voyage d'aller & de venir ne fut pas ſans beaucoup de peril, parceque les troupes de M. le Prince ayant pris par force des quartiers d'hyver en pluſieurs lieux du Pays de Liege & aux environs du chemin que je devois tenir, les Payſans s'étoient jettez dans les bois & ne faiſoient quartier à perſonne, mais ma bonne étoile

m'ayant conduit, j'arrivai à Danvilliers. Il fut question d'envoyer quelqu'un à Paris aux amis de M. de la Rochefoucault pour dire, qu'il étoit entiérement dégagé d'avec M. le Prince & les Espagnols, on jetta pour cela les yeux sur un de mes parens que j'avois mis auprès de M. de la Rochefoucault. Je ne puis m'empêcher de dire que j'étois plus propre à cela que l'autre, mais on y trouva bien des difficultez, parcequ'on avoit mandé à M. de la Rochefoucault, que M. le Cardinal avoit montré beaucoup d'aigreur contre moi, cependant on convint, qu'il falloit que j'hazardasse le voyage. Pour cette fois là, c'étoit moins l'envie de retourner à Paris, que l'utilité que M. de la Rochefoucault pouvoit tirer de mon voyage, qui me le faisoit entreprendre, puisqu'il s'agissoit de son

retour en France. Je me mis donc en chemin pour Paris où étant arrivé, j'allai descendre chez Mademoiselle de Lagny, dont le fils avoit été élevé auprès de moi & à qui je donnois mes commissions pendant mon absence, me voyant, elle se mit à pleurer d'une grande force & me dit qu'on avoit mis prisonniers depuis peu de jours, son fils, deux Dames avec qui j'avois quelque commerce, & un valet que j'avois envoyé à Paris il y avoit 3. semaines, & que l'on disoit que M. le Cardinal étoit fort en colere contre moi, cela m'étonna assez; mais ayant pensé à ce que j'avois à faire, je pris la résolution d'aller trouver M. de Liancourt oncle de M. de la Rochefoucault, pour lui dire le sujet de mon voyage & le prier de parler à M. le Cardinal, mais il me dit qu'il étoit bien embarrassé,

rassé, qu'il ne sçavoit cõment s'y prendre, parcequ'il avoit oui dire, qu'on avoit fait entendre à M. le Cardinal que j'avois été en commerce avec le frere de Ricousse, auquel il avoit fait faire le procès ; je l'assurai bien positivement du contraire & le priai de demander à M. le Cardinal s'il vouloit bien m'entendre sur ce pied-là, & qu'en quelque tems qu'il y eut des preuves que je lui accusois faux, je consentois qu'il me fît mourir ; après cela je le priai de dire à S. E. que ce seroit une chose qui tireroit à conséquence pour tous ceux qui étoient attachez à M. le Prince, de voir qu'elle refusoit à M. de la Rochefoucault de le laisser revenir en France, ne lui ayant voulu demander cette grace, qu'après avoir fait ce qu'un honnête homme devoit faire, qui étoit de s'être dégagé entiere-

ment d'avec M. le Prince & les Eſpagnols, que cela pourroit même avoir ſa conſéquence à Bordeaux, parceque M. de la Rochefoucault y avoit beaucoup d'amis & que tous ſes parens & amis ſe diſpoſoient à lui venir demander cette grace & à l'empreſſer, juſqu'à ce qu'ils l'euſſent obtenue. M. de Liancourt me rapporta enſuite, qu'auſſi-tôt qu'il eut dit à M. le Cardinal que j'étois arrivé à Paris, il lui répondit que je pourrois bien n'en pas ſortir, mais après que M. de Liancourt lui eut avancé les proteſtations que je l'avois prié de lui faire, & que j'étois prêt d'aller me mettre à la Baſtille, s'il le ſouhaittoit, pour me faire faire mon Procès, il parût ſur cela fort radouci & écouta tout ce que M. de Liancourt voulût lui faire entendre. Après avoir dit qu'il me connoiſſoit avoir de l'eſ-

prit & capable de ſervir le Roy, il chargea M. de Liancourt de faire ſçavoir que j'euſſe à me trouver le lendemain à dix heures chez ce dernier, où il ſe rendroit pour me parler, en effet il n'y manqua pas. Je commençai par lui faire de nouvelles protestations, à peine de perdre la vie, que j'étois innocent du crime dont on m'avoit accuſé vers lui & lui repetai à peu près les mêmes choſes que j'avois prié M. de Liancourt de lui dire, j'y ajoûtai encore tout ce que je m'étois pû imaginer depuis, pour tâcher de lui faire accorder le retour de M. de la Rochefoucault, ce qu'il fit ſur le champ & après avoir dit ſur mon chapitre beaucoup de choſes obligeantes, même bien au de-là de ce que j'oſois eſperer, il ajoûta qu'il falloit que je m'attachaſſe au ſervice du Roy & au ſien particulier, que c'é-

toit-là le vrai moyen de faire ma fortune, je l'en remerciai fort en le ſupliant de trouver bon que j'écriviſſe à M. Guitaut, pour le prier de dire à M. le Prince de ne plus attendre aucun ſervice de moi contre mon devoir, ni mon retour auprès de S. A. comme je lui avois promis, m'étant engagé à ſervir le Roy & M. le Cardinal, à l'occaſion du retour de M. de la Rochefoucault, que je lui étois venu demander & qu'il avoit fort bien reçû ; enſuite je le ſuppliai de vouloir bien faire mettre en liberté les quatre perſonnes qu'il avoit fait mettre en priſon à mon ſujet, il me répondit qu'il le vouloit bien, mais qu'il ne falloit pas que les femmes demeuraſſent à Paris, je lui répliquai qu'il y en avoit une qui avoit une maiſon à Corbevois & lui demandai s'il vouloit bien leur permettre d'y aller demeu-

rer, il ſe mit à rire & dit qu'il le vouloit bien, que je n'avois qu'à m'en aller chez M. le Tellier prendre le paſſe-port de M. de la Rochefoucault pour aller dans ſes maiſons en Angoumois, & l'ordre au Gouverneur de la Baſtille pour mettre en liberté ces gens pour qui je lui avois parlé: M. de Liancourt qui avoit été preſent à tout cela me donna beaucoup de louanges ſur la conduite que j'avois tenue dans cette affaire, & ſur le zéle que j'avois pour M. de la Rochefoucault; Auſſi-tôt après je m'en allai chez M. le Tellier, qui fut non ſeulement ſurpris de me voir, mais encore plus de ce que je lui venois dire de la part de M. le Cardinal; après m'avoir un peu entretenu, il me dit qu'il ne manqueroit pas ſur le ſoir de voir S.E. & de prendre ſes ordres, que je pouvois revenir le lendemain

à neuf heures, qu'il me remettroit les ordres entre les mains; les ayant reçûs je dépêchai un Courrier à M. de la Rochefoucault & m'en allai à la Bastille avec un Carrosse, d'où je tirai mes Prisonniers, & menai les deux Dames à Corbevois.

Dans le séjour que je fis à Paris en attendant le retour de M. de la Rochefoucault je vis deux ou trois fois M. le Cardinal. Je jugai bien qu'il avoit envie de m'envoyer à Bordeaux, sur ce qu'il me demanda si je n'étois pas bien dans l'esprit de M. le Prince de Conty & de madame de Longueville, je lui dis que j'avois l'honneur d'en être bien connu & que M. de Marsin & M. Lainé étoient très-particulierement de mes amis, que je ne doutois pas que dans le temps que la vendange approcheroit, il n'y eût quelque nouveau mouve-

ment à Bordeaux & qu'il étoit important de tâher à profiter des occasions qui pouvoient se présenter ; comment croyez-vous, me dit-il, pouvoir entrer dans cette Ville, lorsque je penserai que l'occasion me sera favorable, je lui dis que je pourrois y aller sous prétexte d'en faire sortir les meubles que M. de la Rochefoucault y avoit laissé, & sur ce qu'il me demanda encore si j'étois connu de M. de Vendôme & de M. de Candale, je lui répondis que je l'étois très-peu du premier & beaucoup du second, que j'osois même dire qu'il m'honoroit de sa bienveillance, il me répliqua qu'il en étoit bien aise, que je pourrois m'addresser à lui & à M. d'Estrades. Il me sembla que tout cela lui faisoit plaisir & il ajoûta, qu'il me donneroit des Lettres de Créance pour M. de Candale, qu'après cela il s'en remet-

toit à mon ſçavoir faire, dont il avoit bonne opinion, que je n'avois qu'à venir le lendemain matin prendre la lettre, Bernouin ſon valet de chambre me la remit & me donna 200 piſtoles. M. de la Rochefoucault étant arrivé en Angoumois je me rendis auprés de lui & lui racontai tout ce qui m'étoit arrivé, dont il me parut fort aiſe. Je m'acheminai enſuite pour joindre M. de Candale qui étoit aux environs de Bordeaux. Je paſſai dans un endroit qu'on appelloit le Fort-Ceſar, que M. de Vendôme avoit fait faire ſur le bord de la rivierre, il y avoit beaucoup de canons, par le moyen deſquels on prétendoit empêcher que la Flotte d'Eſpagne commandée par M. le Marquis de Sainte-Croix ne montât plus haut, oú étoit l'armée navale de M. de Vendôme. Je trouvai M. de Chavagnac qui

avoit été du voyage d'Agen, il commandoit dans ce poste-là, il me fit conduire au camp de M. de Candale, qui témoigna une grande joye de me voir, laquelle s'augmenta encore de beaucoup, quand je lui eu donné ma Lettre de Créance, parcequ'il esperoit que si je pouvois trouver l'occasion de faire quelque chose, il en auroit l'honneur dans la suite, nous parlames à M. d'Estrades & j'appris d'eux que l'armée commençoit à perdre son crédit, c'etoit une cabale de séditieux que M. de Marsin & M. Lainé avoient formé pour le service de M. le Prince, qui pendant quelque tems s'étoit maintenue avec beaucoup d'autorité, le nommé Duretesté en étoit comme le Chef & M. le Prince de Conty depuis peu de jours étoit entré par le moyen de M. Choupes dans quelque négocia-

tion. Je fus là quelques jours, nous avions très-souvent des nouvelles de ce qui se passoit dans la Ville, nous apprîmes un jour qu'il se faisoit des assemblées de plusieurs personnes qui ne parloient que de paix. Je crus alors que la conjoncture étoit favorable, je dis donc à ces Messieurs qu'il me paroissoit qu'il n'y avoit plus de temps à perdre, ils trouverent bon que j'écrivisse à M. Lainé pour lui dire, que je souhaitois bien aller à Bordeaux, pour retirer les meubles de M. de la Rochefoucault; il me manda que je pouvois venir, que M. de Marsin s'étoit chargé de dire à la porte qu'on me laissât entrer quand je voudrois, & que l'un & l'autre auroient bien de la joye de me voir, ce qui me fit dire à M. de Candale & à M. d'Estrades que cela me paroissoit de bon augure. M'étant mis en che-

min j'arrivai après la nuit fermée & m'en allai chez M. Lainé, qui ayant fait avertir M. de Marſin, nous paſſâmes une bonne partie de la nuit en conference. Ils m'avouerent bonnement l'embarras où ils étoient, qui étoit fort grand; je vois bien, leur dis-je, par ce que je ſçai déja & par ce que vous venez de me dire, que la fortune m'a amené ici bien à propos, je leur fis entendre que trouvant les choſes bien diſpoſées, comme elles me paroiſſoient, je croyois qu'il n'y avoit pas un moment à perdre. Enfin je m'ouvris à eux du commerce que j'avois eu avec M. le Cardinal en le quittant, & j'avançai que j'étois en état de faire un Traité avec eux, que je ferois ſigner à M. de Candale, leur diſant auſſi ce qui s'étoit paſſé de lui à moi, je m'apperçus qu'il falloit qu'ils ſe cruſſent bien preſſez

par la joye qu'ils témoignoient à mesure que je m'ouvrois; cela alla jusqu'à entrer dans les conditions du Traité, je ne trouvai de difficultez dans ce qu'il me proposoient, que de vouloir que les Troupes qui étoient au service de M. le Prince pussent l'aller joindre à Stenay & qu'on leur donnât l'Etape sur toute la route, où elles devroient passer. Je reduisis cela à quelques Regimens d'Infanterie qui portoient le nom de M. le Prince & de M. le Duc d'Enguyen, & qu'en licentiant toutes les autres Troupes ils pourroient choisir les meilleurs hommes pour mettre dans leurs Regimens, pourvû qu'on ne passât pas le nombre de deux mille quatre à cinq cent hommes. Ayant jugé parce que M. le Cardinal m'avoit témoigné que la joye qu'il auroit de voir Bordeaux réduit, lui feroit agréer le reste,

J'appris de M. de Marſin que lorſqu'on avoit dit chez M. le Prince de Conty que j'avois demandé à venir pour retirer les hardes de M. de la Rochefoucault, M. l'Abbé de Conac & Guilleragues, qui s'étoient emparez de l'eſprit de ce Prince, dirent qu'il me falloit jetter dans la riviere, mais je dis à Meſſieurs de Marſin & Lainé qui connoiſſoient bien M. le Prince de Conty & de quelle maniere j'avois été avec lui, qu'il n'étoit pas impoſſible que dans le ſoupçon qu'on lui avoit donné de mon arrivée, il ne voulut entrer en quelque conference avec moi, pour que je lui rendiſſe compte de ce qui s'étoit paſſé, je cherchai le moment favorable pour cela. Je pris mon temps quand il iroit à la meſſe ; je me mis à portée de me préſenter à lui quand il monteroit en carroſſe;

en effet m'ayant apperçû il me dit d'un air goguenard, apparemment vous venez ici pour quelques bonnes affaires, je lui dis qu'elles n'étoient pas grandes, puiſque ce n'étoit que pour retirer les meubles de M. de la Rochefoucault, il monta en carroſſe avec deux de ces Meſſieurs; moi, ſans m'étonner de rien, je ſuivis le carroſſe juſqu'à l'Egliſe où il étoit entré & l'ayant apperçû au côté droit du chœur, je m'allai mettre proche la baluſtrade du côté gauche, afin qu'il me pût voir, & après l'élevation s'étant tourné du côté où j'étois, comme j'avois toujours les yeux ſur lui, je m'apperçû qu'il me faiſoit ſigne de m'approcher, je paſſai par deſſus les baluſtrades pour aller à lui; en paſſant pardevant ces Meſſieurs qui étoient reſtez à la baluſtrade je les ſaluai. Il commença à me dire, que ce

n'étoient pas les meubles de M. de la Rochefoucault qui m'avoient amené, & m'ajoûta qu'il avoit sçû que j'avois couché chez M. Lainé où j'avois vû M. de Marsin, qu'apparemment nous n'y avions pas seulement parlé des meubles; je lui répondis, que si par hazard j'étois chargé de choses de plus grande conséquence S. A. trouveroit bon que je ne m'en découvrisse point si-tôt à elle. A la fin de la messe, il me dit de le suivre & étant dans son carrosse, il m'ordonna d'y monter avec ces Messieurs que j'ai nommé. Lorsqu'il fut arrivé chez lui, il se mit au lit, comme il avoit accoutumé & me fit dire d'entrer, il fit de plus mettre une table auprès de son lit & me commanda de dîner seul avec lui, au grand étonnement de tout le monde, sur tout de ces Messieurs, qui avoient dit

qu'il falloit me jetter dans la riviere. Après dîné M. le Prince de Conty me dit que si je ne voulois pas lui dire mon secret, dont je m'étois ouvert à Messieurs de Marsin & Lainé, du moins je lui dise, si j'étois chargé de quelque chose qui le regardât, je lui dis alors que puisqu'il me le commandoit, je pouvois lui dire qu'en l'état où étoient les affaires de leurs Altesses, je me trouvois assez heureux d'avoir occasion de pouvoir leur rendre service & à tout ce qui étoit du parti de M. le Prince dans Bordeaux. Il me parut qu'il se sçavoit bon gré de m'en avoir fait tant avouer, il me découvrit son inquietude d'esprit, que je n'eusse déja arrêté quelque chose avec Messieurs de Marsin & Lainé, & qu'ils ne fussent déja entrez là-dessus en négociation avec Madame de Longueville, je lui dis qu'en

qu'en tous cas, s'il vouloit bien m'honorer de ſa confiance, je lui promettois de ne rien faire avec perſonne ſans ſa participation & que je m'en allois chez Madame de Longueville, que je n'avois pas encore eu l'honneur de voir, il me demanda donc en confidence quelle conduite il auroit à tenir, ſur cela je luis dis, qu'aſſûrément Meſſieurs de Marſin & Lainé ne manqueroient pas de lui parler, pour voir avec Madame de Longueville ce qu'ils auroient tous à faire dans une conjoncture auſſi fâcheuſe que celle où ils ſe trouvoient, & que quand ils ſeroient enſemble, il falloit oublier toutes les petites diviſions & partialitez qu'il y avoit eu entr'eux & faire un Traité le plus avantageux qu'ils pourroient, pour tout ce qui pouvoit regarder les interêts de M. le Prince. Il m'en remercia & me

dit, que je visse donc ces Messieurs, pour les obliger à lui parler. Je sortis de là avec esperence que je ne manquerois plus mon affaire, j'allai dire à Messieurs de Marsin & Lainé ce qui venoit de se passer, dont ils furent fort aise; de là je m'en allai pour faire la reverence à Madame de Longueville à qui M. Lainé avoit déja parlé. Elle me reçut assez froidement, ayant pensé à mettre la negociation entre les mains de M. Matha, pour aller traitter avec M. de Candale. Je convins avec Messieurs de Marsin & Lainé, qu'il falloit incessamment faire un Traité particulier, selon le pouvoir que j'en avois & que je le mettrois sous le nom de M. de Candale, afin de le lui faire signer, & qu'aprés cela ils pussent entrer en negociation avec Messieurs de la Ville, pour faire un

Traité de concert avec eux, de crainte qu'ils n'en commençassent un sans leur participation; le peuple s'échauffant & demandant la paix. M. le Prince de Conty, Madame de Longueville, Messieurs de Marsin & Lainé s'assemblerent chez Madame la Princesse, où étoit M. le Duc d'Enguyen fort jeune, M. le Prince de Conty dit dans l'assemblée tout ce que je lui avois dit l'après-dinée, & tous ensemble resolurent de faire le lendemain un Traité avec moi, chacun exposa ce qu'il pouvoit souhaitter qui y fut employé, & Messieurs de Marsin & Lainé insisterent toujours pour que l'on tâchat que les troupes de M. le Prince eussent l'Etape par la France, pour se rendre à Stenay. Messieurs de Marsin & Lainé à onze heures du soir me conterent tout ce qui s'étoit passé, & que M. le

Prince de Conty avoit parlé à merveille. Nous remimes au lendemain à faire un projet de Traité ; dès six heures du matin j'envoyai un homme à M. de Candale pour lui dire, que dans le jour j'esperois faire un Traité en son nom, que je fairois signer & lui en porterois un double, afin qu'il le signat ; que je n'étois embarassé qu'au sujet des troupes que l'on vouloit faire passer à Stenay, & en ayant parlé à M. le Comte d'Estrades en presence de l'homme que j'y avois envoyé ; ils me manderent de tâcher à les réduire au plus petit nombre que je pourrois, mais qu'après tout il falloit finir le Traité, qu'il signeroit le double quand je le lui envoyerois. Dès que mon homme fut revenu avec cette reponse, je proposai à ces Messieurs de commencer à faire un memoire de ce que

nous avions à traiter, & prenant la plume, je leur dis de me faire leurs propositions.

Le premier Article fut que le Roy donneroit une Amnistie générale pour tous ceux qui avoient suivi le parti de M. le Prince.

2°. Que les troupes qu'avoit M. le Prince à Bordeaux seroient conduittes par Etape à Stenay, sur quoi je leur repondis que cela étoit impossible, & après quelque contestation, je leur dis, qu'il falloit réduire cela aux Régimens de M. le Prince & de M. le Duc d'Enguyen, mais qu'ils pouroient choisir entre toutes les troupes, les Officiers & les soldats qu'ils voudroient, pourvu que cela ne passât pas le nombre de deux mille quatre à cinq cent hommes, & nous terminames sur ce pied-là le second Article du Traité.

3°. Que M. le Duc & Madame la Princesse auroient la liberté de s'en aller en Flandres trouver M. le Prince avec tous leurs domestiques, Messieurs de Marsin & Lainé avec les leurs, & un nombre d'Officiers principaux qui pouroient s'embarquer aussi. Que les autres Officiers qui voudroient s'en aller par terre, pouroient se mettre dans le Régiment.

4°. Que M. le Prince de Conty auroit la liberté d'aller faire son séjour à Pezenas & Madame de Longueville à Montreüil-Bellay, & moi je leur demandai une lettre signée de tous pour M. de sainte Croix commandant l'armée navale des Espagnols, laquelle étoit dans la Garonne, portant qu'ayant été obligez de signer un Traité avec M. de Candale qui avoit pouvoir du Roy, ils le prioient de s'en re-

tourner, & qu'en cas que la Ville de Bordeaux n'eut pas fait la paix dans un mois, ils promettoient d'en ſortir avec leurs troupes.

Dans le temps que ces Meſſieurs s'en allerent chez Madame la Princeſſe où l'on devoit ſigner le Traité & d'où ils me devoient mander quand je m'y rendrois, je dreſſai les deux Traitez de ma main & les portai lorſque l'on m'envoya chercher. Ces Meſſieurs ayant rendu compte à l'Aſſemblée de ce que nous avions arreſté enſemble, le Traité fut bien-tôt ſigné, & l'ayant porté ſur le champ à M. de Candale, il le ſigna avec bien de la joye, & ſi je l'oſe dire, il me donna beaucoup de louanges ſur la maniere dont j'avois conduit le tout, je lui repondis que le principal gré étoit du à ceux qui en avoient fait naître

l'occasion, & m'en retournai aussi-tôt.

M. de Candale s'étant approché beaucoup de Bordeaux. Messieurs de Marsin & Lainé qui avoient déja commencé à parler à ceux de la Ville pour faire un Traité avec M. de Vendôme, conduisirent les choses au point, que l'on convint du Château de Lormont pour traitter de la paix ; cependant j'allois & venois a Bordeaux & au Camp de M. de Candale. Le jour que l'on devoit s'assembler étant arrivé, je me rendis à Lormont, comme un curieux. Dans le temps que l'on étoit presque convenu des demandes que faisoit la Ville de Bordeaux, qui alloient à peu de choses après l'Amnistie. Les Députez de la Ville étant chargez de proposer ce qui regardoit Messieurs les Princes, la proposition fut faite

faite pour les troupes de la maniere que M. de Marsin me l'avoit expliqué, ces Messieurs parurent faire sur cela beaucoup d'instance & Messieurs de Candale & d'Estrades, sçachant de quoi j'étois convenu, le proposerent comme un expedient pour terminer l'affaire & il passa. M. d'Estrades sortit à l'instant, vint dans la chambre prochaine, où j'étois avec beaucoup d'autres gens, & m'ayant tiré à part, il me dit que l'affaire des troupes étant accordée le reste des autres conditions passeroit sans beaucoup de peines ni de difficultez. Ainsi la paix fut signée sur les dix heures du soir. J'étois convenu avec M. de Candale & M. d'Estrades que je partirois dans le moment pour en porter les premieres nouvelles à M. le Cardinal ; M. de Candale m'avoit donné dès la veille une let-

tre de créance à M. le Cardinal, & y avoit ajoûté beaucoup de choses obligeantes pour moi. Etant prêt à partir M. de Candale me dit, que M. de Vendosme avoit chargé M. de Montesson d'en porter la nouvelle à la Cour, mais que si je pouvois partir sur l'heure, assurément je serois rendu le premier. Comme j'avois gardé ma chaloupe, je m'embarquai aussi-tôt & me fis mener à l'endroit où l'on avoit mis des chevaux de poste pour aller regagner la grande route. Je montai à cheval, ne doutant plus, que je ne portasse la premiere nouvelle, me proposant bien de faire une extrême diligence. En passant la poste de Villefagnan, j'écrivis un mot à M. de la Rochefoucault, qui étoit à Vertheüil, pour lui donner avis que la paix étoit faite, & que je continuois ma route. Je fis si

bien que j'arrivai le ſurlendemain au Louvre comme on ſortoit de la Comedie, M. le Cardinal m'ayant apperçû s'approcha de moi, je lui dis que la paix de Bordeaux étoit ſignée, & ſans vouloir en apprendre davantage, il me dit de m'en aller à ſa chambre, & porta la nouvelle au Roy & à la Reine. Il vint auſſi-tôt à ſon appartement & me demanda les conditions tout au long. A l'article des troupes de M. le Prince qui devoient aller à Stenay, il me dit que ſi on avoit pû éviter cette condition, cela auroit été mieux; mais lorſque je lui eu rendu compte en détail de la maniere dont cela s'étoit paſſé & que je ne l'avois fait que de concert avec M. de Candale & M. d'Eſtrades, l'ayant même prié de ſe ſouvenir, que, lorſque j'avois reçû ſes derniers ordres pour aller à Bor-

deaux, je lui avois exposé que l'on pourroit faire une instance sur ce chapitre, & que m'ayant dit seulement, *tâchons d'avoir Bordeaux*, je crus bien alors qu'il ne feroit aucune difficulté. Après avoir lû la lettre de M. de Candale & le petit Traité écrit de ma main, il me parut fort content, il me dit de le venir trouver le lendemain au matin, aussi-tôt qu'on lui eut annoncé que j'étois là, il me fit entrer, & repassant sur toute l'affaire, il me dit que ces Messieurs auroient bien dû excepter de l'Amnistie Dureteste & quatre ou cinq des principaux Séditieux avec lui; j'avouai bonnement que je n'en avois pas entendu parler, mais que quand cela n'y seroit pas on pourroit peut-être y remedier, & m'ayant demandé comment je l'entendois, je lui dis que je croyois qu'on pouvoit faire deux

Amnisties, l'une conforme au Traité & l'autre pour en exclure Duretesté & quatre autres que je lui nommai, que s'il vouloit me renvoyer avec les deux Amnisties, je ne doutois pas que je ne vinsse à bout de faire accepter celle de l'exclusion de ces Séditieux, ce qui me parut lui faire un grand plaisir. Il me dit de revenir le lendemain, qu'il vouloit encore m'entretenir là-dessus, ne doutant pas qu'alors M. de Montesson ne fût arrivé avec le Traité, & en effet il arriva le soir, mais plus de vingt-quatre heures après moi. Le lendemain S. E. ayant vû le Traité me dit d'aller voir M. de la Vrilliere pour lui faire entendre mon expédient, j'y fus, lui ayant proposé la chose, il me dit qu'il étoit bien vieux, mais qu'il n'avoit jamais vû ni entendu dire qu'on eût donné deux amnisties pour la

même affaire, & ſur ce que je lui repreſentai que l'intention de M. le Cardinal étoit que l'on préſentât celle de l'excluſion de Dureteſte & des autres, la premiere, pour tâcher de la faire recevoir, & qu'en cas d'impoſſibilité on donneroit l'autre; mais que j'étois fort perſuadé que la ville de Bordeaux ayant déja joui du plaiſir de ſçavoir la paix faite & de voir éloigner les Troupes auſſi-tôt que l'Amniſtie auroit été acceptée, on ne feroit pas de difficulté de la recevoir, que du moins c'étoit mon opinion. Il me dit qu'il s'en alloit prendre les ordres de M. le Cardinal ſur cela; cependant les deux Amniſties ayant été miſes en la meilleure forme qu'il fut poſſible, S. E. me les remit & me fit donner deux mille écus, je lui parlai du paſſage des Troupes de M. le Prince, elle me dit qu'elle al-

loit envoyer M. de Villautrais, l'un des Gentilshommes du Roy, pour donner les ordres & faire fournir l'Etape, qu'elle le feroit partir inceſſamment, m'ajoûtant que je ferois un bon ſervice au Roy ſi l'Amniſtie avec les reſerves pouvoit être acceptée, & après m'avoir fait beaucoup d'honnêtetez, elle m'aſſura qu'elle auroit ſoin de ma fortune. Je partis & m'en retournai à Bordeaux, où l'affaire ſe paſſa comme je l'avois eſperé, Dureteſte fut arrêté peu après, roué & mis en quartiers ſur les Portes de la Ville, on peut dire que cet homme avoit maîtriſé Bordeaux & pendant un temps maintenu le parti des Princes, on fit ſauver deux des autres à qui M. le Prince de Conty après ſon mariage fit donner des Lettres de Graces. Je portai en même tems une lettre de M. le Cardinal à M.

de Candale laquelle lui fit grand plaisir, M. le Prince de Conty me reçut fort bien, M. l'Abbé de Conac & les autres ne purent s'empêcher de se divertir un peu avec moi de l'avanture de la messe, nous fûmes tous bons amis. Chacun prit sa route conformément au Traité, M. le Prince de Conty s'en alla à Pezenas, & ces Messieurs enmenerent avec eux une Dame de Calvemont, dont le Prince étoit amoureux. Pour moi je retournai à Paris & passai à Vertheüil où étoit M. de la Rochefoucault qui fut fort réjoui de me voir, pendant deux jours que j'y restai je lui rendis compte de mon bonheur & de mes avantures. M. de Vendosme ayant sçû comme les choses s'étoient passées ne me l'a jamais pardonné. Je fus parfaitement bien reçû de M. le Cardinal qui peu de tems après

me fit donner deux mille écus de pension sur des Bénéfices. Dans ce tems-là M. l'Abbé de Conac & ces autres Messieurs penserent à faire le mariage de M. le Prince de Conty avec Mademoiselle de Martinosy niece de M. le Cardinal. M. l'Abbé de Conac eut peu de jours après ce mariage l'Evêché de Valence, & presentement il a celui d'Aix.

Après avoir demeuré pendant quelque temps à Paris je fis un tour à la Cour. Le siege d'Arras étant fort avancé M. le Cardinal me dit qu'il voudroit bien que je pusse parler à M. le Prince & lui donner idée d'une Souveraineté, par où il croyoit pouvoir le tenter; mais je lui representai que M. le Prince n'étoit nullement capable d'entendre aucune proposition de cette nature dans l'état où étoient les choses; que quand même Arras

ſeroit pris, M. le Prince pourroit avoir des vûes pour un accommodement general, où il trouveroit bien ſon compte, ce qui me fit penſer pour la ſeconde fois, que M. le Cardinal enviſageoit dans ce temps, que la paix generale étoit neceſſaire & il conclut qu'il étoit toujours d'avis que j'allaſſe ſans eſcorte au Camp de Turenne, dans la penſée que je pourrois être pris priſonnier & mené à M. le Prince, comme il l'auroit deſiré; mais par hazard j'y arrivé avec mon valet ſans aucune avanture & étant fort connu de M. le Marquis dH'umieres, depuis Maréchal de France, j'allai à ſon quartier, il me témoigna beaucoup de joye de me voir & me donna une petite chambre dans le logis qu'il occupoit. Je fus bien ſurpris le ſoir quand on lui ſervit à ſouper, de voir que c'é-

toit avec la même propreté & la même delicateſſe qu'il auroit pû être ſervi à Paris. Juſques-là perſonne n'avoit porté ſa vaiſſelle d'argent à l'armée, ni s'étoit aviſé de donner de l'entremets & un fruit regulier; mais ce mauvais exemple en gâta bien-tôt d'autres, & cela s'eſt pouſſé ſi loin j'uſqu'apreſent, qu'il n'y a aucuns Officiers généraux, Colonels ni Meſtres de Camp, qui n'ayent de la vaiſſelle d'argent & qui ne ſe croyent obligez à faire une dépenſe prodigieuſe; auſſi-tôt qu'on eut ſoupé M. le Marquis d'Humieres me mena dans ſa chambre, où après m'avoir entretenu quelque tems ſur ce qui ſe paſſoit à la Cour, je lui demandai quelle opinion il avoit ſur le ſecours d'Arras, il me repondit qu'on avoit de grandes eſperances de forcer les lignes, mais qu'il étoit perſuadé que les

Officiers généraux n'en ſeroient pas mieux traitez ; le lendemain j'allai voir M. de Turenne & j'eus l'honneur de dîner avec lui, il n'avoit que de la vaiſſelle de fer-blanc avec une grande table ſervie de toutes ſortes de groſſes viandes en grande abondance, il y avoit plus de vingt Officiers à cette table & quelques autres petites tables ſervies de jambons, de langues de bœuf, de cervelats & du vin en quantité. M. de Turenne en quelqu'occaſion où j'eus l'honneur d'être ſeul avec lui, me dit qu'il eſperoit de pouvoir forcer les lignes, mais qu'il doutoit fort, que quand même il en viendroit à bout, il en fût pour cela mieux dans ſes affaires ; il y avoit une aſſez grande gayeté parmi les Officiers & je leur entendis ſouvent dire, nous ſecourerons Arras, & nous en aurons de plus méchans quartiers d'hiver.

Le lendemain M. le Marquis d'Humieres étant de garde, me demanda ſi je voulois aller avec lui, je lui repondis que j'en ſerois fort aiſe. Après dîné les ennemis ſortirent en très-grand nombre, M. de Turenne accourut après avoir donné ſes ordres pour être ſuivi de beaucoup de troupes, il y eut quelques décharges de part & d'autre, M. le Duc de Joyeuſe de la Maiſon de Lorraine y reçut une bleſſure au bras, dont il mourut peu de temps après. Sur le ſoir M. de Turenne ayant appris que M. le Prince avoit marché, & ſe trouvant ſix ou ſept mille hommes avec lui, leſquels étoient ſortis à cette allarme, marcha pour pouvoir le rencontrer, & même aſſez avant dans la nuit, mais n'en ayant aucunes nouvelles il voulut s'en retourner, un Officier de Cavalerie qui ſervoit

de guide, (je crois que c'étoit M. d'Eſpagnet)ne ſçachant pas bien où il étoit, aperçut quelque feu & croyant que ce fût dans notre Camp, alla aſſez près d'une barriere des eſpagnols, d'où ayant été crié, qui vive ? Le guide repondit, c'eſt M. de Turenne, les autres croyant qu'il avoit dit Lorraine, firent répeter une ſeconde fois, qui va-là ? Et celui-ci ayant encore repondu M. de Turenne ils firent une décharge de quelque mouſqueterie & tirerent un coup de canon, la ſurpriſe fut ſi grande, que tout le monde s'enfuit dans le plus grand deſordre du monde, enfin le guide reprit ſes eſprits & trouva notre Camp. Il y a peut-être des Officiers qui ont fait vingt Campagnes ſans avoir vû deux fois des terreurs panniques comme celle-ci & celle que j'avois vû à ſaint Denis.

Deux ou trois jours après je m'en retournai à la Cour & rendis compte à M. le Cardinal de tout ce que j'avois fait pour tâcher de me faire prendre, mais que j'avois joué de malheur, cela le fit rire & il me dit, qu'il étoit bien vrai, puiſque ſouvent il entendoit parler de gens qui étoient pris en allant de la Cour à l'Armée ; alors la nouvelle vint que les lignes avoient été forcées & Arras ſecouru. L'Archiduc qui commandoit l'Armée d'Eſpagne & les autres Officiers ſe retirerent de bonne heure en grand deſordre, & ſans la fermeté & l'experience de M. le Prince cette Armée auroit été entierement défaite ; mais il fit une ſi belle retraite, qu'elle fut admirée en France, & elle lui donna une ſi grande reputation en Eſpagne, qu'il en fut traité de mieux en mieux.

L'année d'après M. le Prince de Conty fut fait General des Armées du Roy en Catalogne. Il écrivit à M. de la Rochefoucault la lettre dont voici la copie qui m'a été remise, il y a environ trois mois, par une personne des amis de Mademoiselle la Rochefoucault.

Copie de la Lettre écrite par M. le Prince de Conty à M. le Duc de la Rochefoucault au Camp de saint Yordy le 17 Septembre.

Quoique j'eusse resolu de faire reponse à votre lettre & de vous rendre grace de votre souvenir, j'ai presentement la tête si pleine de Gourville que je ne puis vous parler d'autre chose ; comment ! Ce diable-là a été à l'attaque des lignes d'Arras, la destinée veut qu'il ne se passe rien de considerable dans le monde,

monde, qu'il ne s'y trouve, & toute la fortune du Royaume & de M. le Cardinal n'eſt pas aſſez grande pour nous faire battre les ennemis s'il n'y joint la ſienne, cela nous épouvante ſi fort M. de Candale & moi, que nous ſommes muets ſur cette matiere-là, ſerieuſement je vous ſuplie de me l'envoyer bien vîte en Catalogne, car comme j'ai fort peu d'Infanterie & que ſans Infanterie, ou ſans Gourville, on ne ſçauroit faire de progrès en ce pays-ci, je vous aurai une extrême obligation de me donner lieu, en le faiſant partir promptement, de faire quelque choſe d'utile au ſervice du Roy. Si je manque de Cavalerie la campagne qui vient, je vous prierai de me l'envoyer encore, car ſur ma parole la preſence de Gourville remplace tout ce dont on manque. Il eſt en toutes choſes ce

que les Quinola ſont à la petite Prime, & quand j'aurai beſoin de canon je vous demanderai encore Gourville. Au reſte je vous garde un commentaire aſſez curieux que j'ai fait ſur des lettres que Madame de Longueville a écrites à Madame de Châtillon, je pretend vous le dedier, ainſi avant de le faire imprimer, je veux qu'il ait votre approbation, ce ſera à notre premiere vûe, en attendant je vous ſuplie d'être perſuadé que je ſuis pour vous, comme je le dois, dans les termes de notre traité.

ARMAND DE BOURBON.

P. S. Nous marchons après demain pour aller attaquer une place en Sardaigne apellée Puycerda, j'attends Gourville pour en faire la capitulation.

Quoique la lettre de M. le Prince de Conty parût fort pressante pour me faire aller en Catalogne, je craignois de n'y point avoir de satisfaction, par la cabale qui étoit si animée contre moi, de plus je me trouvois bien à Paris, ainsi je pris le parti d'y passer l'hiver ; neanmoins au printemps je me résolus de faire ce voyage, & auparavant j'allai prendre congé de M. le Cardinal. Je lui dis que M. le Prince de Conty avoit témoigné qu'il seroit bien aise que j'allasse le trouver, il me fit l'honneur de me dire que quand j'y serois, s'il se presentoit quelque chose à lui mander qui en valût la peine, je pourrois lui écrire. Quelqu'un manda à ces Messieurs qui étoient auprès de S. A. qu'ils n'avoient qu'à se bien tenir & que j'allois partir pour la Catalogne ; quoiqu'ils se cruf-

ſent maîtres de l'eſprit de M. le Prince de Conty, ayant dans leur cabale M. le Marquis de Villars, qui avoit été fait premier Gentil-homme de ſa Chambre, ils ne laiſſerent pas, à ce que j'ai ſçu depuis, d'être beaucoup embarraſſez à mon arrivée, ſe ſouvenans de ce qui s'étoit paſſé à Bordeaux. Je ne ſçai comment ils avoient fait; mais je fus ſurpris d'être reçû de M. le Prince de Conty avec un peu de froideur, & ces Meſſieurs me regardant fort de côté, à proprement parler, perſonne n'oſoit m'approcher, ni entrer en converſation avec moi. La nuit étant venue & ne ſçachant où la paſſer, l'Aumônier de M. le Prince de Conty, à qui j'ai eu depuis occaſion de faire plaiſir, me donna la moitié de ſon matelas; le lendemain M. le Prince de Conty, qui faiſoit le ſiege

de Castiglionne, devant aller à la tranchée, je montai sur mon cheval de poste & allai l'y attendre, m'étant approché de lui quand il mit pied à terre, il s'appuya sur mon bras pour lui aider à marcher; il me demanda comment j'étois avec M. le Cardinal, je lui dis, que depuis la paix de Bordeaux j'en avois toujours reçû de bons traitemens, & qu'en prenant congé de lui pour venir trouver S. A. il m'avoit chargé de lui écrire quand je serois auprès d'elle, s'il y avoit quelque chose qui en valût la peine; il s'assit dans la tranchée & causa quelque temps avec moi; il me demanda des nouvelles de M. de la Rochefoucault. Après lui avoir fait des complimens de sa part, je lui dis que c'étoit M. de la Rochefoucault qui m'avoit conseillé de venir auprès de S. A. sur une

lettre qu'elle lui avoit écrite il y avoit quelque temps, paroiſſant le deſirer ainſi, il me dit qu'on lui avoit donné de l'ombrage de mon arrivée; mais qu'il étoit très-perſuadé de mon affection. Quand il fut queſtion de ſe mettre à table, il m'ordonna de m'y mettre au grand étonnement de la compagnie, & le ſoir j'eû un lit par ſon ordre; M. le Prince de Conty avoit autant d'eſprit qu'un homme puiſſe en avoir, même de la ſcience, agreable dans la converſation, du cœur & d'autres bonnes qualitez; mais avec tout cela, il avoit toujours quelqu'un à qui il donnoit grand pouvoir ſur ſon eſprit.

La premiere occaſion qu'il y eut d'envoyer à la Cour, M. le Prince de Conty m'en chargea, j'allai pour lors trouver la Cour en Picardie, on me donna 1000

éçus pour mon voyage. En repaſſant par Paris pour m'en retourner, je trouvai fortuitement un nommé M. Roſe qui avoit acheté une Charge d'Intendant des vivres des Armées, avec pouvoir de commettre quelqu'un dans chacune, il me donna une Commiſſion pour en faire les fonctions en Catalogne, où j'appris que M. de Bezons Intendant, s'en étoit allé à Pezenas où étoit Madame la Princeſſe de Conty, & enſuite à Paris, à cauſe de quelque petite ſédition qu'il y avoit eu dans les Troupes contre lui ; je m'inſtallai dans ma Commiſſion d'Intendant des vivres, & m'en trouvai parfaitement bien.

A la fin de la Campagne M. Jaquier qui avoit les vivres, ayant eu beſoin de moi, pour beaucoup de ſignatures, afin de mettre ſon compte en état d'ê-

tre rendu, me fit present de quinze mille livres. Je m'en retournai auprès de M. le Prince de Conty, & M. le Marquis de Villars vivant fort bien avec moi, les autres prirent le parti de garder la bienseance, mais non pas sans chagrin de me voir aller & venir, & toujours bien avec M. le Prince de Conty. La campagne finie il s'en retourna à Pezenas, & comme Gouverneur de Languedoc il étoit chargé de la part du Roy, de prendre des mesures pour la tenue des Etats. Sa Majesté souhaitoit qu'on lui donnât 1500000 livres, & Messieurs les Evêques avec de grandes remontrances, prétendoient que la Province ne pouvoit pas passer un million, le pays étant fort ruiné. Je m'avisai d'écrire à M. le Cardinal, que pour avoir 1500000 livres des Etats, & peut-

être

être plus ; & en même temps pour lever toutes les difficultez, il n'y avoit qu'à faire expedier des quartiers d'hiver pour toutes les Troupes de Catalogne dans le Languedoc, que j'étois bien persuadé qu'aussi-tôt que cela seroit sçû, on feroit de grandes instances auprès de M. le Prince de Conty pour recouvrer les 1500000 livres; qu'il faudroit en même temps envoyer les expeditions pour les quartiers d'hiver en Guyenne, & charger le Courrier de rendre à M. le Prince de Conty celles qui regardoient le Languedoc, & me faire remettre entre les mains le paquet qui regardoit la Guyenne. M. le Cardinal goûta fort cet expedient & ordonna que la chose fût executée, ainsi il me fit réponse qu'il avoit si fort aprouvé ma pensée, qu'il mandoit à M. le Prince de

Conty de prendre confiance en moi pour tout ce qui regardoit la tenue des Etats. Le paquet étant venu à M. le Prince de Conty, cela fit une grande rumeur parmi ceux qui étoient déja à Pezenas, où se devoit faire l'Assemblée, & Messieurs les Evêques d'Alep & de Comminges qui étoient les plus fermes, pour ne donner qu'un million, furent les premiers à venir prier M. le Prince de Conty d'avoir pitié de cette pauvre Province, qui alloit être ruinée & à le suplier de vouloir la garantir du naufrage. Je convins avec M. le Prince de Conty qu'il leur diroit qu'il ne pouvoit pas s'en mêler à moins qu'on ne donnât les dix-huit cent mille liv. qu'on avoit demandées Comme les troupes marchoient & s'approchoient, M. de Comminge, que je connoissois fort, m'ayant parlé de cette affaire,

je lui dis que je croyois qu'il fairoit bien d'offrir vitement 1600000 livres, à M. le Prince de Conty, puiſque cela évitoit à la Province ſa totale ruine, (c'étoit le langage qu'il me tenoit,) & m'ayant demandé comment cela ſe pouvoit faire, je lui repondis que j'étois perſuadé que M. le Prince de Conty à cette condition pourroit faire paſſer les troupes en Guyenne, on en convint bientôt après, parceque l'affaire preſſoit beaucoup, & les paroles étant données, toutes ces troupes allerent prendre leur quartier en Guyenne. M. le Prince de Conty fut fort aiſe de recevoir une Lettre de M. le Cardinal, qui lui mandoit que le Roy étoit extremement ſatisfait de la conduite qu'il avoit tenue & de ce qu'il avoit obtenu de la Province. Cela augmenta beaucoup la confiance

qu'il avoit en moi, & je puis dire, que particulierement pour tout ce qui regardoit la Cour, j'étois le ſeul à qui il en parloit.

N'ayant plus d'affaires en ce pays là je m'en revins à Paris & louai un apartement aſſez honnête dans le petit Hôtel de Bourbon, j'achetai un carroſſe & des chevaux, entretenant toujours un commerce de Lettre avec M. le Prince de Conty; quelque temps après Madame la Princeſſe de Conty étant venue à Paris, je lui faiſois regulierement ma cour & peu après la Reine de Suede y étant arrivée, M. le Cardinal qui en ſortoit avec le Roy pour quelque temps, m'ordonna de prendre garde qu'elle traitât Madame la Princeſſe de Conty comme elle fairoit Mademoiſelle, & que cela ſe pratiquoit ainſi. Je ne ſçai ſi quelqu'un lui

avoit dit qu'elle y devoit mettre quelque difference ; quoiqu'il en ſoit, elle donna un fauteuil à Mademoiſelle, & quand Madame la Princeſſe de Conty y alla, elle fit ôter les deux fauteuils qui étoient dans la chambre & n'y laiſſa que des ſieges pliants, elle-même n'en ayant qu'un pareil. En écrivant à M. le Cardinal la choſe comme elle s'étoit paſſée, je lui dis, que je ne m'amuſerois point à lui témoigner le chagrin que j'en avois, mais que j'allois donner toute mon application à faire enſorte que la Reine de Suede réparât ce qu'elle avoit fait. J'avois l'honneur d'en être un peu connu dès le jour de ſon arrivée. Je l'allai trouver pour lui dire que j'étois au deſeſpoir de la difference que Sa Majeſté avoit miſe entre Mademoiſelle & Madame la Princeſſe de Con-

ty, que c'étoit une nouvauté en ce pays-ci, que si quelqu'un lui avoit dit le contraire, ce ne pouvoit être que dans la vûe de faire donner cette mortification à M. le Cardinal, qui s'en prendroit à moi de ce que je ne l'avois pas avertie, quoique pourtant elle sçavoit bien que j'avois pris cette liberté & que je croyois que cela fâcheroit fort M. le Cardinal. J'ajoûtai tout ce que je crus capable de lui faire prendre le parti de réparer ce qui s'étoit passé, & que je serois bien aise de pouvoir mander à M. le Cardinal qu'elle avoit traité Madame la Princesse de Conty avec le même cérémonial que Mademoiselle, presqu'aussi-tôt qu'il auroit apris la difference qu'elle y avoit mise. Elle s'y résolut sur le champ & me marqua une heure pour le lendemain, à laquelle

Madame la Princesse de Conty pourroit venir : en effet elle lui donna un fauteuil comme elle avoit fait à Mademoiselle, & je l'écrivis aussi-tôt à M. le Cardinal.

Quelque temps après je fus connu de M. Fouquet qui me goûta assez, en me parlant un jour de la peine qu'il y avoit à faire verifier des Edits au Parlement, je lui dis, que dans toutes les Chambres il y avoit un nombre de Conseillers qui disposoient de la plûpart des autres, & que je croyois qu'on pourroit leur faire parler par des gens de leur connoissance, leur donner à chacun 500 écus de gratification, & leur en faire esperer autant dans la suite aux Etrennes. J'en fis une liste particuliere, & je fus chargé d'en voir d'autres que je connoissois. M. Fouquet me parla de M. le

Preſident le Cogneux, comme d'une perſonne qu'il falloit tâcher d'avoir, je lui dis que j'allois quelquefois à la chaſſe avec lui & que je verrois de quelle maniere je pourrois m'y prendre. Un jour me trouvant avec lui il me parla des ajuſtemens qu'il faiſoit faire à ſa maiſon de campagne, je lui dis qu'il falloit faire enſorte, que M. le Sur-Intendant lui aidât à achever une terraſſe qu'il avoit commencée, deux jours après j'eus ordre de lui porter deux mille écus & de lui faire eſperer que cela pourroit avoir de la ſuite. Il ſe preſenta une occaſion au Parlement, où M. Fouquet jugea que ce qu'il avoit fait, avoit utilement réuſſi. Il me chargea encore de quelques autres affaires, & étant fort content de moi, j'eus lieu d'eſperer que je pourrois faire quelque choſe par

ce chemin-là, mais tous mes projets s'évanouirent pour quelque temps par une avanture qui me conduisit dans un autre chemin, voici le fait.

M. le Cardinal se trouvant fatigué des demandes que M. le Prince de Conty lui faisoit pour lui & pour ses amis, qui étoient appuyez par Madame la Princesse de Conty, un de ces Messieurs de la cabale contre moi, qui étoient auprès de S. A. & qui ne m'aimoit pas, étant venu à Paris & se trouvant avec M. le Cardinal dans le temps qu'il se plaignoit de ces frequentes demandes, lui dit, que c'étoit par mes conseils & que j'avois beaucoup de pouvoir sur l'esprit de Madame la Princesse de Conty, que si S. E. vouloit me faire mettre à la Bastille & faire venir M. le Prince de Conty, elle verroit que ce Prince

ne lui feroit pas la moindre peine. Au commencement d'Avril 1656. M. le Cardinal donna ordre à M. de la Barrilliere Gouverneur de la Bastille de m'y mener, il vint pour cela le lendemain à mon appartement accompagné de quelques gens, & ayant trouvé mon laquais à la porte de ma chambre, il lui demanda si j'étois chez moi & ce que je faisois, le laquais lui répondit, que j'étois avec mon maître à danser. M'ayant trouvé répetant une Courante, il me dit, en riant, qu'il falloit remettre la danse à un autre jour, & qu'il avoit ordre de M. le Cardinal de me mener à la Bastille. Il m'y conduisit dans son carrosse, & comme il n'y avoit alors aucune personne de qualité, il me mit dans une chambre au premier étage, qui étoit la plus commode de tou-

tes. J'y fus renfermé avec mon valet pendant huit jours sans voir personne, que celui qui m'apportoit à manger, mais ce Gouverneur m'étant venu voir me dit, que M. le Sur-Intendant l'avoit prié de me faire les petits plaisirs qui pourroient dépendre de lui, & que je pouvois communiquer avec les autres prisonniers, mais qu'il ne falloit pas qu'aucun de mes amis demandât à me voir, cela ne laissa pas que de me faire un grand plaisir, m'étant déja ennuyé au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer. Peu de temps après ayant fait venir un brochet fort raisonnable, un jour maigre, je priai M. le Gouverneur d'en vouloir bien manger sa part, ce qu'il m'accorda, nous passames une partie de l'après dîné à jouer au Trictrac, & j'en fus dans la suite

traité avec beaucoup d'amitié. J'avois la liberté d'écrire & de recevoir des Lettres autant que je voulois, & quelque-fois une perſonne de mes amis venoit demander à voir d'autres priſonniers qui étoient proche de ma chambre, ainſi j'avois occaſion de pouvoir parler; mais cela n'empêcha pas que je ne m'ennuyaſſe beaucoup, ſur tout depuis les neuf heures du ſoir que l'on fermoit ma porte, juſqu'à huit heures du matin. Je m'amuſai pour paſſer le temps à me faire apporter des féves que je fis mettre dans des papiers ſéparez par nombre, je me promenois dans ma chambre qui avoit onze pas entre les encognures des fenêtres, & chaque tour que je faiſois mon valet tiroit une féve du papier & la mettoit ſur la table, comme le nombre étoit fixé, quand

j'avois achevé j'avois fait deux mille pas. Je fis venir des livres, mais en les voulant lire mon esprit passoit aussi-tôt aux moyens que je pourrois trouver pour me tirer de là. Cependant mes amis ne voyoient pas jour à m'en retirer, mais y ayant trouvé entr'autres prisonniers six personnes raisonnables, je pensois que si j'avois les clefs de leurs chambres & de la mienne, je pourois faire cacher mon valet un soir avant qu'on fermât ma porte, que lui ayant donné la clef pour l'ouvrir j'irois faire sortir les autres & que nous pourrions descendre dans le fossé par un endroit que j'avois remarqué & remonter par l'autre. Pour y parvenir je gagnai celui qui avoit soin d'ouvrir nos portes afin de pouvoir en examiner les clefs, & je pris mes mesures avec de la cire, que j'appliquai sur cha-

cune de ces clefs, que j'envoyai dans une boëte à la Rochefoucault pour en faire faire de pareilles, par un ſerrurier habile qui y demeuroit; mais vers le mois de Septembre ſçachant que M. l'Abbé Fouquet étoit fort employé par M. le Cardinal pour faire mettre des gens à la Baſtille & pour en faire ſortir, je tournai toutes mes penſées de ce côté-là. (A ce propos je me ſouviens de la raillerie d'un Procureur qui avoit de l'eſprit & qui avoit été mis à la Baſtille par ordre de M. Fouquet; comme nous nous promenions un jour enſemble, un homme qui venoit d'entrer dans la cour ſurpris de voir un levrier, quand il fut auprès de nous demanda comment ce levrier étoit-là, le Procureur répondit avec ſon air goguenard, M. c'eſt pour avoir mordu le chien de M. l'Abbé

Fouquet.) Pour revenir à mon dessein, je fis proposer à mes amis du dehors de parler à M. le Sur-Intendant, & de voir avec M. son frere, si en parlant de tems en tems des autres prisonniers à M. le Cardinal, comme il faisoit ordinairement, il ne pouvoit point trouver le moyen de me faire sortir, cela reussit si bien, que M. le Cardinal devant partir deux ou trois jours après avec le Roy pour aller à la Fére, M. l'Abbé Fouquet lui porta la liste de tous les prisonniers qui étoient à la Bastille, comme il avoit accoutumé de faire de tems en tems, S. E. ordonna la sortie de trois, dont j'en fus un. Ayant reçû l'ordre de sortir j'allai dès le soir dans l'antichambre de M. le Cardinal, pour le remercier. M. Roze son Secretaire, en passant me felicita de ma sortie, je le priai

en entrant de vouloir bien dire que j'étois là, M. le Cardinal lui dit, je ſçai que je l'ai fait ſortir, mais je ne ſçai pas bien qu'en faire, dites-lui qu'il vienne à la Fére & que là je le verrai; m'y étant rendu & preſenté un ſoir devant lui, comme il venoit de chez le Roy, je lui fis la reverence diſant, que j'avois bien des remercimens à faire à S. E. de m'avoir fait mettre à la Baſtille & de m'avoir donné lieu de bien reflêchir ſur ma conduite, que j'avois reconnu n'être pas trop bonne, il ſe mit à rire & me dit de le venir trouver le lendemain à ſept heures du matin, ce que je fis, & auſſi-tôt que je parus un valet de chambre alla lui dire que j'étois là, il me fit entrer & congedia M. Vallot Premier Medecin qui étoit avec lui. Le voyant ſortir je dis à M. le Cardinal qu'il s'en falloit bien

que

que M. Vallot ni tous les autres Medecins connussent aussi bien que S. E. les remedes qui étoient propres à chacun, puisque je pouvois assurer, par ma propre experience, qu'un seul remede qu'elle m'avoit fait donner à propos, m'avoit si bien gueri d'une maladie presque incurable, que ceux qui avoient crû me connoître ci-devant ne me reconnoissoient plus à present, tant j'avois bien profité du tems que S. E. m'avoit donné pour faire des reflexions, qui me seroient d'une grande utilité pour le reste de mes jours, que j'avois bien compris, qu'aulieu de chercher à amener les autres à mon point, je ne devois songer qu'à entrer dans l'esprit de ceux à qui j'avois à faire. Après m'avoir écouté patiemment en souriant, il me fit juger que mon discours ne lui avoit pas déplû,

il me dit vous vous êtes donc un peu ennuyé à la Bastille ? Je lui répondis beaucoup, Dieu merci, & j'ai bien résolu d'éviter tout ce qui pourroit jamais m'y faire retourner, que si S. E. vouloit me faire l'honneur de m'employer à quelque chose, elle auroit le plaisir de voir combien son remede m'avoit été salutaire, il me dit qu'il y avoit long-temps qu'il s'étoit senti de la bonne volonté pour moi, qu'il étoit encore dans ces mêmes sentimens, qu'il songeoit à me faire Secretaire de l'Ambassade de Portugal, pour laquelle M. de Comminge étoit destiné, & que le Roy me donneroit des appointemens. Je lui répondis, que j'étois bien obligé à S. E. de vouloir couvrir d'un prétexte honnête l'exil où elle vouloit m'envoyer, que je la suppliois très-instamment d'a-

voir la charité de me donner du tems pour lui faire connoître la verité de ce que j'avois avancé à S. E. qu'elle m'avoit fait aſſez de bien par les penſions qu'elle m'avoit donné ſur des benefices, quoique j'en euſſe amorti une partie, pour être encore en état de vivre doucement. Il me dit qu'il le vouloit bien, mais que je priſſe garde de me mettre en bon chemin, parceque ſi je ne tournois pas mon eſprit tout à fait au bien, il ſe tourneroit au mal, je lui repondis en ſouriant, que je pouvois avoir été dans le mauvais chemin, mais qu'il m'avoit bien donné occaſion de m'en retirer & de changer comme j'avois fait. Je me ſentis bien content du tour que j'avois donné à mon diſcours & j'avois lieu d'eſperer qu'il avoit fait impreſſion.

Deux jours après la nouvelle

vint que M. le Prince avoit ſecouru Valenciennes, & que le Maréchal de la Ferté avoit été fait priſonnier, M. le Cardinal me parla fort de cette affaire & m'inſtruiſit, en m'envoyant à Paris, de quelle maniere il falloit que j'en rendiſſe compte à M. le Chancelier & M. le Premier Préſident, & m'ordonna de la débiter dans le monde en gardant la vraie-ſemblance, parcequ'il craignoit que cette nouvelle ne fît beaucoup de bruit à Paris; c'étoit à peu près dans ce tems-là que M. le Coadjuteur ſe ſauva du Château de Nantes. Etant revenu auprès de S. E. & lui ayant rendu compte de la maniere avec laquelle je m'étois condui à Paris en exécution de ſes ordres, elle me parut fort contente, & me dit ce jour-là, que je ferois bien d'entrer dans quelque affaire de

Finance, qu'elle voyoit tant de gens y faire leur fortune, qu'elle étoit persuadée que je ne pouvois mieux faire, que de me tourner de ce côté-là, je lui répondis, que je m'en allois donc faire la cour de mon mieux à M. le Sur-Intendant.

M. de Langlade dont j'aurai occasion de parler cy-après, qui étoit fort de mes amis avoit continué pendant ma prison à me donner des marques de son amitié, mais dans la suite elle me causa bien des peines. Il étoit toujours en commerce avec une certaine Madame de S. Loup & ma memoire me fournit une Historiette à cette occasion que je trouve assez singuliere pour la rapporter ici.

Madame de S. Loup craignoit d'un côté le Diable, & de l'autre elle trouvoit tant de commodité à l'empire qu'elle avoit

ſur M. de Langlade, qu'elle ne pouvoit apparemment ſe réſoudre à le perdre. Elle ſongea aux moyens d'accommoder tout cela enſemble, & pour y parvenir elle en choiſit un qui lui réuſſit parfaitement bien, mais qui l'auroit brouillé & fait mépriſer par tout autre. Pour en commencer la ſçêne elle prit un jour que je devois partir fort matin en poſte pour faire un voyage en Guyenne, elle m'envoya prier à deux heures après minuit de ne pas ſortir ſans la voir, & y étant allé dans le moment pour ſçavoir ce qu'elle me vouloit, je la trouvai au coin de ſon feu appuyée ſur ſa table avec un air triſte & dolent, après avoir gardé quelque temps le ſilence, je ſentis quelque effroi ne voyant pas à quoi ce prélude pouvoit aboutir, enfin elle me dit qu'elle n'avoit pas vou-

lu me laisser partir sans m'avoir conté ce qui lui venoit d'arriver, qui me surprendroit fort, elle me dit donc, qu'après qu'elle eut été couchée & fait sa priere, commençant à s'assoupir, elle avoit entendu tirer son rideau, qu'ayant sorti sa main de dessous sa couverture elle avoit senti quelque chose à cette main, & s'étant fait apporter de la lumiere elle y avoit trouvé une Croix qu'elle me montra parfaitement bien faite. (Je n'ai jamais pû sçavoir si elle s'étoit servie pour cela d'un fer chaud ou de quelque eau brulante.) La premiere chose qui me vint dans l'esprit fut que le miracle auroit pû se faire, les rideaux fermez, en un mot je n'y ajoutai aucune foi, elle me pria d'aller dire cette nouvelle à M. de Langlade, je sentis bien qu'il falloit au moins en faire sem-

blant, elle me dit enſuite qu'elle croyoit que ce miracle ne s'étoit pas fait pour elle ſeule, je lui répondis, qu'à mon égard j'attendois à mon retour pour voir le changement que cela porteroit en elle. Je m'en allai dans un grand embarras conter l'avanture à M. de Langlade, qui s'étant levé auſſi-tôt vint avec moi chez elle, ce furent de grands cris & beaucoup de larmes de leur part, elle répeta à M. de Langlade que ce miracle n'avoit pas été fait pour elle ſeule. Il convint que ſon cœur le lui marquoit bien, puiſqu'il ſe trouvoit déja tout changé, & comme je ne ſçavois que penſer ni que dire à cette ſçêne, je m'en allai monter à cheval pour faire mon voyage, rêvant fort à tout cela, ayant de la peine à croire ce que je venois de voir & d'entendre.

A mon retour de Guyenne j'allai voir Madame de S. Loup, je trouvai sa tapisserie couverte de petits cadres où il y avoit des Sentences & des dictons pleins de dévotion, avec un assez gros chapelet qui pendoit sur son écran, elle me dit qu'elle avoit bien prié Dieu pour moi, & qu'elle souhaittoit fort que je fisse mon profit de ce qui lui étoit arrivé, comme avoit fait M. de Langlade, je la remerciai de ses vœux & de ses prieres, ne me trouvant pas encore touché, mais quand l'heure du dîné fut venue, je le fus encore bien moins voyant servir deux potages, l'un à la viande pour eux & un maigre pour moi, me disant qu'ils avoient été bien fâchez de rompre le carême à cause de leurs indispositions; on ôta les potages & on servit une poularde devant eux, avec un

petit morceau de morue pour moi. Madame de Saint Loup voyant que je la regardois, me dit qu'elle auroit bien mieux aimé manger ma morue que sa poularde, M. de Langlade citoit à tous propos S. Augustin, elle le faisoit souvenir des passages de ce Saint, & tous deux me jettoient de temps en temps quelques propos de dévotion. J'avoue que je ne me suis jamais trouvé dans un embarras pareil à celui où j'étois, & n'y pouvant plus tenir, aussi-tôt après dîné je sortis sous prétexte de quelques affaires, & m'en allai chez M. de la Rochefoucault lui raconter mon avanture, en lui disant, que je ne pouvois pas m'empêcher d'ouvrir les yeux à M. de Langlade, mais il me dit qu'il falloit bien s'en garder, qu'il avoit fait ce qu'il avoit pû pour tâcher d'entrer avec lui en

matiere ſur ce ſujet, mais qu'il étoit de toute impoſſibilité de lui faire entendre raiſon. Il convint avec moi que cela lui donnoit un grand ridicule & que force gens étoient curieux d'aller voir cette Croix, ſouvent Madame de S. Loup la montrant, leur demandoit quelque choſe pour les pauvres. M. de la Rochefoucault me recommanda encore fortement de ne point entrer en diſcours ſur cette matiere avec M. de Langlade, parcequ'aſſurement je me brouillerois irréconciliablement avec lui. Le temps qui s'étoit écoulé avoit effacé la Croix, mais (ce qu'on aura peine à croire) c'eſt qu'elle ſuppoſa, que par un autre miracle la Croix avoit été renouvellée. Elle diſoit qu'étant aux Peres de l'Oratoire fort attentive, comme on levoit le Saint-Sacrement, elle

avoit encore ſenti à ſa main ; qui étoit gantée, la même choſe que la premiere fois, & qu'ayant ôté ſon gand, elle avoit trouvé la Croix très-bien faite, mon étonnement augmenta beaucoup, mais M. de Langlade parut ſi perſuadé de ce ſecond miracle qu'il l'atteſtoit avec des ſermens effroyables. Cela n'empêcha pas que quelque temps après il ne ſongeât à ſe marier, apparemment ſuivant les regles de S. Paul, & qu'il ne ſe mît en tête d'aller en Périgord pour épouſer Mademoiſelle de Champagnac, fille de qualité ſans aucun bien, qu'il avoit connû fort jeune. Je me ſouviens qu'un ſoir, après avoir ſoupé avec lui à S. Mandé, nous partîmes à pied en cauſant, faiſant ſuivre notre carroſſe, nous continuâmes notre chemin ſans y monter juſqu'à

la porte S. Antoine, où j'avois une petite maiſon, je n'oubliai rien de tout ce qui pouvoit me venir dans la penſée pour tâcher à le diſſuader de ſon mariage, lui répetant que du moins il devoit rompre avec Madame de Saint Loup, quoique je vouluſſe bien croire que leur commerce etoit innocent, mais qu'il étoit difficile de s'imaginer que la femme qu'il épouſeroit, s'ccommodât de la societé qu'il auroit avec cette Dame, ſi ſon intention étoit de la continuer, & qu'il devoit eſſayer pendant quelque temps, s'il pourroit ceſſer de la voir, mais comme il préſumoit, que n'étant point amoureux, il pourroit bien ſe marier & vivre honnêtement avec Madame de Saint Loup, & que la Damoiſelle à qui il penſoit étant dans une extrême neceſſité, conſentiroit aiſément à tout ce qui pourroit lui plaire.

Tout ce que je pû lui dire ne changea en rien la résolution qu'il avoit pris de s'aller marier, & ce qu'il y a encore de singulier & de très-veritable, c'est qu'il m'écrivit deux jours avant d'arriver chez Mademoiselle de Champagnac, qu'il me prioit de faire dire des Messes à son intention, afin que Dieu lui envoyât des inspirations sur ce qu'il avoit à faire. Mais j'appris bien-tôt qu'il avoit terminé son mariage sans attendre l'effet des prieres qu'il avoit demandées. Ma condescendance pour lui alla encore jusqu'à louer une maison proche la mienne, pour les nouveaux mariez, laquelle je fis meubler très-proprement. J'eus bien-tôt accasion de m'appercevoir que Madame de Langlade ne s'accommodoit pas du commerce de son mary avec Madame de S. Loup, comme il se l'é-

toit imaginé, en effet il causa beaucoup de brouilleries; mais comme il se flatoit que cela ne venoit que de la forte amitié qu'elles avoient toutes deux pour lui, il s'en consoloit. Je n'ai pas sçû s'il avoit été désabusé des miracles de Madame de S. Loup, ni que jamais personne eût osé lui en parler, mais pour elle l'ayant mis quelques temps après sur ce chapitre, elle me les abandonna volontiers, & elle m'avoüa se sçavoir bon gré de la conduite qu'elle avoit tenue depuis qu'elle croyoit fortement avoir effacé le passé. Madame de Liancourt étant venue à mourir, elle s'étoit persuadée que M. de Liancourt ne pouvoit jamais mieux faire que de l'épouser & elle le disoit à bien des gens; mais n'ayant pas trouvé jour à pouvoir réüssir, elle me parla fort souvent & croyoit me dire

de fort bonnes raiſons, pour me prouver que je ſerois trop heureux en l'épouſant. Si j'avois eu foi aux ſortiléges, j'aurois craint que par-là elle ne fût venue à bout de ſon deſſein, tant elle en avoit envie, autant pour mon bonheur, me diſoit-elle, que pour le ſien. Elle me fit preſent un jour d'un ſac de ſenteur pour mettre ſur mon lit, qui me donna ſi fort dans la tête, que je m'en réveillai la nuit tout troublé, mon premier mouvement fut d'examiner ſi ce n'étoit point quelque ſecret pour me porter au mariage. Après tout il faut convenir qu'elle avoit l'eſprit fort amuſant dans la converſation, & qu'elle a eu toujours beaucoup d'amis, elle n'ignoroit rien de tout ce que ſçavoit Madame de Langlade, & je lui dois cette juſtice que je n'ai jamais apris qu'elle eût parlé

de ce qu'on lui avoit confié. Il n'en étoit pas de même de M. de Gondrin Archevêque de Sens qui la venoit voir fort ſouvent, il avoit beaucoup d'eſprit & parloit extrêmement bien, mais à mon avis un peu trop. Il auroit fort ſouhaité d'entrer en quelques affaires, comme c'étoit aſſez la mode en ce temslà, tout étant en cabale. Je fus fort d'avis que l'on ne s'ouvrît pas beaucoup avec lui, parceque je trouvois que ſa vanité le portoit à aimer mieux le bruit d'une affaire que la réuſſite, au ſurplus il étoit de très-bon commerce.

Etant revenu à Paris je m'attachai fortement à faire ma cour à M. le Sur-Intendant, il me parloit de beaucoup de choſes & m'employa dans une affaire dont je m'acquitai bien. Le bruit ayant couru qu'il avoit de

la bonne volonté pour moi, quelques personnes me chargerent de quelques propositions, il me dit que je n'entendois pas assez cette matiere, & M. Girardin ayant été enlevé proche de Paris par M. de Barbezieres, il vint dans l'esprit à M. le Sur-Intendant, de faire contribuer tous les Gens d'Affaires à m'acheter la charge de Prevôt de l'Isle, pour les garantir de pareilles avantures. Le Roy fit mettre M. le Comte de Chemezant frere de M. de Barbezieres à la Bastille, dans une chambre sans en sortir. M. le Cardinal me chargea de le voir, pour tâcher à traiter de la liberté de M. Girardin & il me dit de promettre pour cela jusqu'à cinquante mille livres, mais que je fisse ensorte de ménager quelque chose dessus, si cela étoit possible. M. de Chemezant me dit bonnement, que

n'ayant point de pouvoir de son frere, il ne sçavoit pas ce que nous pourrions faire, je lui dis que je croyois que nous pourrions fixer une somme qui le pût mettre en état de servir honorablement M. le Prince, & ayant compté à peu près ce qu'il lui en couteroit pour lever un Regiment de Cavalerie, nous trouvames que cela ne pourroit aller au dessus de vingt cinq à trente mille livres, mais qu'il falloit encore ajoûter pour le mettre en équipage, sur quoi m'ayant dit de faire ce que je jugerois à propos, il m'assura qu'il écriroit à son frere tout de son mieux. Je conclus donc qu'il falloit lui faire donner quarante cinq mille livres. Il me pria de lui dicter la Lettre que je pensois qu'il devoit écrire, nous commençames par dire qu'il avoit bien souffert dans une chambre

pẽdant quelques jours, ſans preſque avoir de la lumiere, que j'avois eu ordre de M. le Cardinal de lui venir parler de la liberté de M. Girardin, & que nous avions eſtimé que cela devoit aller à quarante cinq mille livres, en y ajoûtant les raiſonnemens que je viens de dire, que je l'avois fait mettre en liberté à la Baſtille pour quinze jours, pour lui donner le temps d'avoir ſa reponſe & qu'il ſeroit renfermé de nouveau s'il n'acceptoit pas ces offres, que ce n'étoit pas là ſeulement ce qui devoit l'y obliger, mais encore la conſideration, que ſi le chagrin prenoit à M. Girardin dans ſa priſon & qu'il vînt à mourir, ils ſeroient tous deux dans une méchante poſture. M. le Cardinal à qui je rendis compte de tout cela, m'en parut content & me dit, que ſi l'affaire s'accommodoit, il étoit

d'avis que je prisse des Lettres de credit sur Anvers, & que sous pretexte d'y aller faire compter de l'argent & ramener M. Girardin, j'aurois occasion de voir M. le Prince, que l'on disoit en ce temps-là n'être pas trop bien traité des Espagnols & que s'il se trouvoit quelque disposition en lui pour son retour en France, je pourrois l'assurer des bonnes graces du Roy & d'une amitié très-sincere de la part de S. E. & qu'on le rétabliroit dans tous ses biens & toutes ses charges. Mais comme je representai que M. le Prince auroit peine à manquer aux Espagnols, il me dit que je pourrois encore lui proposer de chercher des moyens pour pouvoir le dégager d'eux avec bienséance. Je fondois déja mes esperances, que cela pourroit bien produire la Paix entre les deux Couronnes, sçachant que les

uns & les autres étoient bien las de la ſituation où ils ſe trouvoient ; mais en attendant la reponſe de M. de Barbezieres à ſon frere, on apprit la mort de M. Girardin, M. le Cardinal me dit qu'il étoit bien fâché que je n'euſſe pas eu ce prétexte pour voir M. le Prince, ſçachant bien certainement qu'il n'étoit pas content de la maniere dont M. de Fuenſaldagne vivoit avec lui.

L'année ſuivante M. de Turenne mit le Siége devant Cambray, & M. le Prince qui étoit avec ſes troupes du côté de Valenciennes en ayant eû avis & voulant joindre les troupes d'Eſpagne aux ſiennes, pour tâcher de le ſecourir, ſe reſolut ſur le champ d'en aller faire la tentative, & mena M. le Marquis d'Yenne Gouverneur de Franche-Comté, qui étoit le ſeul des troupes Eſpagnolles qui ſe trou-

va avec lui, pour être témoin de sa bonne volonté, sçachant bien qu'il alloit exposer ses troupes, qui étoient ce qu'il avoit de plus précieux. Il marcha le long du chemin & s'étant avancé sur une hauteur assez près de Cambray, il remarqua lui-même la situation du Camp & envoya faire une fausse attaque à main gauche, à environ un bon quart de lieue de là, avec ordre à toutes ses troupes de ne point combattre, de ne songer qu'à passer avec la plus grande diligence, & que les troupes le suivissent de fort près. Il passa sur le ventre aux troupes que M. de Turenne avoit posté de ce côté-là, sans tirer un seul coup, & secourut par ce moyen la place, ce qui accrut grandement sa considération parmi les Espagnols, on ne fit que trois prisonniers des gens de M. le Prince, & le pauvre M.

de Barbezieres fut aſſez malheureux pour être du nombre, on lui fit faire ſon procès, pour avoir enlevé Mademoiſelle de Bazinieres, qu'il avoit amenée à Stenay, où je l'avois vû à un voyage que j'y fis pour lors, & il parut qu'ils vivoient bien enſemble après avoir fait un mariage, il fut condamné d'avoir la tête tranchée & executé.

Environ ce temps-là le Roy étant à Metz M. le Sur-Intendant m'envoya à M. le Cardinal pour lui propoſer de récompenſer celui qui avoit la charge de Controlleur Général, qui ne la faiſoit point, & qu'en la partageant entre Meſſieurs de Breteüil & Hervart, il en reviendroit dans les coffres du Roy de groſſes ſommes. En même tems il fut d'avis que je lui parlaſſe de la penſée qu'il avoit eu de me faire acheter par les Gens d'Affaires

faires la Charge de Prevôt de l'Isle, M. le Cardinal accepta volontiers le secours que je lui proposois de la Charge de Controlleur Général, mais il parut fort éloigné que j'eusse celle de Prevôt de l'Isle, prenant pour prétexte qu'il faudroit faire une taxe sur les Gens d'Affaires, qu'il ne le jugeoit pas à propos, & je ne sçai ce qui lui passa dans l'esprit, mais il rebuta fort la proposition. Le lendemain en prenant congé de M. le Cardinal il me dit qu'il m'avoit déja parlé autrefois de me mettre tout-à-fait dans les Finances, & ayant fait réflexion qu'on donneroit au moins quatre sols pour livre à ceux qui se chargeroient du recouvrement des Tailles de Guyenne, qui alloient à de grosses sommes, & qu'en me chargeant d'en faire la recette pour le compte du Roy, on me donneroit dix à

12000 écus par an d'appointemens, il y auroit un gros benefice pour le Roy. Il voulut me charger de ce recouvrement. Mais quoique celà me parût fort beau, je ne pû m'empêcher de lui représenter que je n'entendois pas assez ces sortes d'affaires pour m'en charger, & que j'avois peur de ne pouvoir pas faire ce qu'il attendoit de moi, il me répondit qu'il avoit une parfaite connoissance de la plûpart de ceux qui passoient pour habiles gens en ces matieres, & qu'il ne croyoit pas qu'ils eussent autant d'esprit & d'industrie qu'il m'en connoissoit. Après l'avoir remercié de la bonne opinion qu'il avoit de moi, je lui fis la révérence & m'en allai. Quand je fus de retour à Paris je rendis compte à M. le Sur-Intendant de tout ce qui s'étoit passé à mon voyage, & je lui trouvai

autant de répugnance à me charger de l'affaire de Guyenne, dont M. le Cardinal m'avoit parlé, que S. E. en avoit eu pour la charge de Prevoſt de l'Iſle; je me remis dans mon train ordinaire.

Le Roy étant revenu à Paris, M. le Cardinal ſe reſſouvint de ce qu'il m'avoit propoſé pour la Guyenne & parla à M. le Sur-Intendant qui lui repreſenta, que cela paroiſſoit impoſſible, parceque ceux qui faiſoient ces Traitez étoient obligez de faire de groſſes avances, qu'ils ſe mettoient pluſieurs enſemble, tous gens ayant du credit, qui trouvoient de l'argent pour l'Epargne, que je n'avois ni l'un ni l'autre. M. le Cardinal lui répondit qu'il lui étoit dû deux millions ſept cent mille livres, des avances qu'il avoit fait pour le ſervice du Roy, dont M. Fouquet devoit

des aſſignations, qu'il ſe contenteroit qu'il lui en donnât ſur le Traité que je ferois, M. Fouquet lui dit qu'il m'en parleroit, pour voir ſi je trouverois des aſſociez qui entraſſent avec moi, & qui vouluſſent faire les avances. Me l'ayant dit auſſi-tôt, je le priai de conſiderer que cela pourroit faire ma fortune, & que pour peu qu'il voulut paroître ſeconder les bonnes intentions de M. le Cardinal, je ne doutois point que je ne trouvaſſe des aſſociez, que j'avois déja penſé, que ceux qui avoient fait des Traitez pour les Generalitez de Guyenne les années paſſées & qui étoient dans de grandes avances, voyant que j'en ſerois le Maître, lorſque je ferois ſemblant d'en chercher d'autres pour m'accommoder avec eux, ſe trouveroient bien-heureux de me mettre dans leur ſocieté &

de faire les avances pour moi, ſurtout me ſçachant ſous ſa protection. Je ne me trouvai pas trompé dans ce que j'avois penſé, puiſqu'en peu de jours je fus en état de faire voir mon projet à M. Fouquet, qui conſiderant que ſi M. le Cardinal n'avoit pas inceſſamment ces aſſignations, il en demanderoit ſur d'autres fonds, mais je conviens qu'à cauſe de la bonne volonté que M. le Cardinal paroiſſoit avoir pour moi, M. Fouquet m'aida beaucoup & me conſeilla d'aller au plûtôt parler à S. E. & prendre mes meſures avec elle;

J'allai ſur le champ me préſenter à M. le Cardinal pour lui dire, que j'étois en état de faire le Traité de Guyenne, ayant trouvé des aſſociez, & que je pouvois l'aſſurer qu'il ſeroit payé très-ponctuellement, il me parut que cela lui fit plaiſir, il me

dit qu'il chargeroit M. Villacerf, qui tenoit les registres pour les Finances, de convenir avec moi; ayant donc conferé ensemble je lui fis un billet portant promesse de payer à l'orde de S. E. deux millions sept cens mille livres en quinze payemens égaux, de mois en mois, le premier commençant au mois d'Octobre prochain, & après l'avoir datté & signé, M. de Villacerf le porta à M. le Cardinal, qui l'ayant vû s'écria, regardant M. de Villacerf, ah? *Bestia*, *Bestia*, M. de Villacerf étonné lui demandant ce que c'étoit, M. le Cardinal lui répondit, Gourville n'a pas mis dans son billet valeur reçûe, M. de Villacerf lui répondit qu'il croyoit qu'il n'en seroit gueres meilleur, mais qu'il me le fairoit refaire, celui-ci me le vint dire & me raconta comme la chose s'étoit passée,

(il m'en parla plusieurs fois depuis & à d'autres gens, parce-qu'il avoit trouvé la chose fort singuliere.) J'en refis un autre, où je mis valeur reçûe, & le priai de dire à M. le Cardinal que je n'y avois point entendu de finesse, mais que c'étoit le premier billet que j'eusse jamais fait & que je n'y avois pas observé toutes les formalitez. Je fus assez heureux pour faire payer tous les mois à l'échéance le contenu de mon billet à M. Colbert, qui étoit pour lors Intendant de M. le Cardinal, il me donnoit des décharges, que je remettois ensuite à mes associez. Ma faveur fit tant de bruit parmi les Gens d'Affaires, que la plûpart de ceux qui avoient quelque chose à proposer à M. le Sur-Intendant s'addressoient à moi, M. Fouquet trouva bien-tôt que je m'étois fort stilé, il étoit auf-

ſi bien aiſe que je lui fiſſe venir de l'argent.

Il arriva quelque temps après que M. Fouquet ayant laiſſé aller ſon autorité à M. de Lorme ſon premier Commis, au point de ne regarder preſque plus ce qu'il lui faiſoit ſigner, le rendit par là Maître des Gens d'Affaires. L'Abbé Fouquet qui n'étoit pas bien avec ſon frere & qui trouvoit plus de facilité avec le Commis pour avoir de l'argent, ſe mit en tête de faire tomber M. ſon frere, faute de credit, M. Fouquet m'en ayant parlé en me diſant, qu'il falloit neceſſairement qu'il ſe défît de M. de Lorme, je le priai de trouver bon que je parlaſſe à celui-ci avant de ſe déterminer tout à fait. Je l'allai trouver & lui dis, que comme il m'avoit fait plaiſir, j'étois bien aiſe de lui rendre ſervice, je lui fis entendre que M.

Fouquet

Fouquet étoit mal ſatisfait de lui, étant perſuadé qu'il étoit ſoutenu de M. l'Abbé ſon frere, qu'il m'avoit permis néanmoins de lui parler avant de prendre ſes dernieres réſolutions, & que je venois l'exhorter de tout mon pouvoir à ſe reconcilier avec M. le Sur-Intendant & à faire tout de ſon mieux, comme il avoit fait par le paſſé ; mais M. de Lorme, qui de ſon naturel étoit orgueilleux & préſomptueux, ne parut pas faire grand cas de tout ce que je lui diſois, ce qui m'obligea de lui dire en le quittant, que j'avois voulu m'acquitter de l'obligation que je lui avois, que peut-être s'appercevroit-il dans la ſuite, que lui & M. l'Abbé Fouquet n'en étoient pas où ils penſoient. M. Fouquet ſe trouvant fort en peine quand je lui eu rapporté ce qui s'étoit paſſé, me demanda ce que je penſois

qu'il pût faire, je lui dis que j'eſtimois qu'il falloit commencer à chercher du crédit d'une ſomme un peu conſiderable ailleurs que chez les Gens d'Affaires, & qu'après cela nous pourrions bien les mettre à la raiſon, que je ne voyois perſonne plus propre à cela que M. Heruart qui avoit un grand crédit, en étant convenu j'allai trouver M. Pelliſſary qui étoit un galant homme, fort de mes amis, comme auſſi lui & ſon frere l'étoient anciennement de M. Heruart. Après avoir confié à M. Pelliſſary toute l'affaire & ce que j'avois penſé, je le priai d'en jetter quelques propos à M. Heruart, en lui faiſant voir de quelle utilité cela lui ſeroit, M. Heruart accoutumé à fourager dans les Finances avoit trouvé quelquefois M. de Lorme dans ſon chemin, ce qui fit eſperer à M.

Pellissary & à moi que nous pourrions bien venir à bout de notre dessein. Pour y parvenir il résolut de nous donner à dîner le lendemain, où se trouverent M. Stoupe & M. de S. Maury, tous deux amis de M. Heruart. Avant de nous séparer M. Heruart me donna sa parole de prêter deux millions dans le temps que nous convinmes, en lui donnant les assignations, dont il me parla avec de gros interêts, qu'il avanceroit quatre cent mille livres comptant, & dans quelques jours encore autant. Je donnai une grande joie dès le soir à M. Fouquet, en lui portant cette nouvelle je lui dis, qu'il falloit qu'il marquât son mécontentement contre M. de Lorme, particulierement à quelques-uns de ceux que nous croyons être plus particulierement attachez à lui, sans pourtant leur demander au-

cun ſecours ; le bruit s'étant répandu du mécontentement de M. Fouquet chacun commença à ſe détacher de M. de Lorme. Comme j'avois mis un homme à ſa porte pour examiner tous les Gens d'Affaires qui y ſeroient entrez, dès le lendemain M. Fouquet ou moi leur en parlions, & avant qu'il fut trois ſemaines le crédit de M. Fouquet ſe rétablit ſur tous ceux qui étoient les plus puiſſans. D'ailleurs les amis de M. de Lorme propoſant d'eux-mêmes de faire des avances, les choſes vinrent bien-tôt en tel état, que M. Heruart étoit en peine de ſçavoir ſi on exécuteroit ce qui avoit été arrêté avec lui, par les avantages qu'il y trouvoit, ainſi les affaires reprirent leur train ordinaire, & M. de Lorme fut diſgracié. Le déſordre étoit grand dans les Finances, la banqueroute générale

qui se fit lorsque M. le Maréchal de la Meilleraye fut Sur-Intendant des Finances, remplit tout Paris de billets de l'Epargne, que chacun avoit pour l'argent qui lui étoit dû, & en faisant des affaires avec le Roy on mettoit dans les conventions que M. Fouquet renouvelleroit de ces billets pour une certaine somme, on les achetoit communément au denier dix, mais après que M. le Sur-Intendant les avoit assigné sur d'autres fonds, ils étoient bons pour la somme entiere. Messieurs les Trésoriers de l'Epargne s'aviserent entre eux d'en faire passer d'une Epargne à l'autre, pour en faire leurs profits, ce qui en ôtoit la connoissance, c'est que M. Fouquet en rétablissoit beaucoup & ces Messieurs s'accommodoient avec ceux qui avoient des fonds entre les mains, cela fit beaucoup de

personnes extrêmement riches, cependant parmi ce grand nombre le Roy ne manquoit point d'argent, & ayant tous ces exemples devant moi je profitai beaucoup.

Je reviens à M. l'Abbé Fouquet, qui fut si outré de voir chasser M. de Lorme, croyant bien que ç'avoit été par mon sçavoir faire, qu'il jurat ma perte d'une façon ou d'autre, ce qui fit peur à beaucoup de mes amis, parcequ'il entretenoit à ses depens cinquante ou soixante personnes, la plûpart gens de sac & de corde, qui lui servoient d'espions & le faisoient craindre, mais je me mis en tête de de n'avoir point de peur. Il n'oublia rien alors pour se raccommoder avec M. son frere à toutes conditions, pensant par là me faire plus de mal. Il s'efforça de donner de la jalousie à M.

Fouquet ſur mon chapitre en toutes façons, je m'appercevois que cela faiſoit quelque fois impreſſion, mais ſans m'arrêter à beaucoup de particularitez, je veux rapporter ici un tour de ſon metier.

Il machina toute une hiſtoire, pour y donner plus de créance, il la fit tenir à M. le Sur-Intendant comme une relation d'un Confeſſeur conſentie néanmoins par le Penitent. Ayant fait choix pour cela d'un Jeſuite qu'il crut être bien aiſe de faire ſa cour, il envoya une de ces bonnes gens qui feignit de ſe confeſſer à lui & qui à la fin de ſa prétendue confeſſion le pria de vouloir bien l'éclaircir ſur un cas de conſcience, il lui dit, qu'étant venu un jour pour me parler & étant entré dans ma chambre comme je venois de ſortir, il eut peur m'ayant entendu revenir, que je ne

fusse fâché de l'y trouver, & qu'étant près d'un Alcove il s'étoit caché derriere le rideau, qu'étant entré avec moi un autre homme, cet homme avoit dit qu'il seroit bien aise de me parler en secret & que je fermasse ma porte, qu'il avoit debuté par me dire qu'il y avoit une grande cabale qui avoit juré la perte de M. Fouquet, d'une façon ou d'autre, & qu'il étoit chargé de s'informer si je voulois y entrer, sçachant que depuis quelque temps M. Fouquet n'avoit plus la même confiance en moi, & qu'ayant baissé sa voix il m'avoit parlé quelque temps sans qu'il eût été possible à cette bonne ame d'entendre que quelques mots entrecoupez, dont il n'avoit pû tirer autre chose, sinon qu'il falloit que ce fût quelque affaire bien considerable, qu'il lui avoit parû cependant que je

n'y étois point entré, le bon Jesuite après l'avoir entendu & questioné, lui dit, qu'il croyoit qu'en conſcience, il étoit obligé de faire ſçavoir à M. Fouquet le peril où il étoit, & celui-ci qui s'y étoit bien attendu lui repondit, qu'il ne ſçavoit comment s'y prendre & qu'il le prioit de vouloir bien s'en charger, il lui déclara ſa demeure au cas qu'on eût beſoin de lui pour quelque éclairciſſement; le Pere ne perdit pas de temps à faire ſçavoir à M. Fouquet ce qu'il avoit appris, & ayant ſçû par lui la demeure du Penitent, il le pria de l'aller trouver & de l'amener chez lui, pour l'interroger en ſa preſence, lui marquant une certaine heure pour cela. Le drole s'étant bien ſouvenu de ce qu'il avoit dit au Jeſuite, parut le conter très-naïvement à M. le Sur-Intendant, qui lui demanda s'il

avoit vû cet homme-là, il lui dit qu'il n'avoit pû le voir que fort peu, mais que s'il se présentoit devant lui, il pourroit le reconnoître, M. le Sur-Intendant aussi-tôt fit appeller Vater son Maître-d'Hôtel, homme de confiance, pour lui dire ce qui venoit d'arriver, & pour voir avec cet homme comment on pourroit faire pour connoître la personne dont il étoit question. Apparemment qu'ayant rendu compte de tout cela à son bon Abbé, celui-ci dit, qu'il falloit aller avec le Maître-d'Hôtel au Louvre, pour voir les gens comme ils y arrivoient, l'ayant donc proposé au sieur Vater pour le mener avec lui & voir s'il le pourroit connoître, ils y allerent trois jours de suite & ayant vû venir M. de la Rochefoucault, qui avoit un bâton à la main, il lui dit que c'étoit l'homme qu'il

avoit vû avec moi dans ma maison, qu'il se souvenoit qu'en me parlant il avoit laissé tomber son bâton, que je lui avois ramassé, ce que le Maître-d'Hôtel rapporta à M. Fouquet. Il ajoûta, que quoiqu'il ne pût point deviner ce que ce pouvoit être, il trouvoit étrange que je ne l'eusse point averti de ce que j'avois sçû. Après que j'eus appris tout cela du sieur Vater que je trouvai en Angleterre pendant qu'on instruisoit le Procès de M. Fouquet, & m'étant fait dire dans quel temps cela étoit arrivé, je rappellai dans ma memoire, qu'à peu-près au temps qu'il me citoit M. Fouquet m'avoit paru plus réservé, & que lui ayant parlé d'une affaire de M. de la Rochefoucault, il me rebuta fort, en me disant, qu'il sçavoit bien que M. de la Rochefoucault n'étoit pas de ses amis,

mais il ne voulut jamais s'ouvrir à moi davantage ſur cela.

Auſſi-tôt que je me trouvai en argent comptant je ſongeai à traiter des anciennes dettes de la Maiſon de la Rochefoucault. Enfin m'étant trouvé aſſez bien dans ce temps & ayant appris que M. Châtelain vouloit vendre ſa Charge de Secretaire du Conſeil, j'en fis le prix à onze cent mille livres & en très-peu de jours, s'il m'eſt permis de le dire, il ſe trouva des gens en grand nombre qui s'offrirent à me prêter pour en faire le payement, juſqu'à ſept cens & tant de mille livres. Avant de conclure j'allai en demander la permiſſion à M. le Cardinal, il me témoigna qu'il en avoit de la joye, qu'il ſe ſçavoit bon gré de m'avoir mis dans un bon chemin & de m'y avoir favoriſé, qu'il voyoit avec plaiſir que

j'en avois profité. Il me demanda en riant jusqu'où je poussois mon ambition, je lui dis que sous son bon plaisir s'il se trouvoit quelque Charge de Trésorier de l'Epargne à vendre, ce seroit là que je voudrois me borner, il me dit que je ne pensois pas trop mal, & que si l'occasion s'en présentoit il m'y serviroit volontiers.

Le Roy étant allé en Provence & M. le Cardinal étant à S. Jean de Luz, où il avoit bien avancé le Traité de Paix, M. Fouquet se mit en chemin pour aller joindre la Cour, & comme j'étois alors assez bien avec lui, il désira que je l'accompagnasse. Le lendemain que nous fumes arrivez à Bordeaux, il m'envoya chercher en toute diligence pour me montrer un grand projet que M. Colbert envoyoit à M. le Cardinal pour le rétablissement

les Finances, qui étoient en grand désordre. Il projetoit une Chambre de Juſtice & par conſequent la perte de M. Fouquet, cette Chambre devoit être composée des Membres de tous les Parlemens, il en faiſoit M. Talon Procureur Général, enfin elle fut établie de même, quand M. Fouquet fut arrêté. Après l'avoir lû, je tâchai de le raſſurer un peu, il me dit, qu'il falloit qu'il remît inceſſamment ce papier entre les mains de celui qui l'avoit apporté & qu'il vouloit cependant en garder une copie; il le mit entre lui & moi, nous le copiames lui une page & moi l'autre, ainſi juſqu'à la fin.

Je ne ſçaurois m'empêcher de faire ici une petite diſgreſſion, pour marquer que cette copie après que M. Fouquet fut fait priſonnier, ayant été trouvée parmi ſes papiers, lui ſauva la vie,

parcequ'aussi-tôt qu'il fut arrivé à Nantes, on nomma douze Commissaires pour lui faire son procès, tous, ce me semble, Maîtres des Requêtes, avec M. le Chancelier, dont Messieurs Pussort, Hottman & Pelot, tous trois parens & dans une dependance absolue de M. Colbert, étoient du nombre, la plûpart Intendans dans les Provinces, ou aspirans à le devenir. Le projet qui s'étoit trouvé derriere un miroir dans un cabinet & qui fit tant de bruit alors, que l'on disoit que son intention avoit été d'exciter une guerre civile, tout cela joint à la connoissance que tout le monde avoit de l'extrême dissipation des Finances, faisoit croire par avance que M. Fouquet ne pouvoit pas s'empêcher d'être condamné. L'enlevement des papiers sans aucune formalité, qui depuis fut d'un

grand poids en sa faveur, n'auroit peutêtre pas été relevé devant les Commissaires, mais la copie dont je viens de parler ayant été trouvée dans ce même cabinet, M. Colbert voulut faire connoître au Roy, qu'il avoit pensé au remede qu'on auroit dû apporter il y avoit déja du temps à cette grande dissipation des Finances, mais que c'étoit la faute de M. le Cardinal de n'avoir pas écouté son projet. Il fit faire une nouvelle commission entierement conforme à ce qu'il avoit pensé alors, & en composa la Chambre de Justice, comme elle fut établie. Un de ceux qui avoit été nommé pour Commissaire, & que je puis dire homme d'honneur, aussi-tôt qu'il eut sçû qu'il ne seroit point des Juges de M. Fouquet, me témoigna une extrême joye de ce changement & me dit en ces

propres

propres termes. »Vous sçavez » mieux que personne les obliga- » tions que je lui ai, mais je crai- » gnois extrêmement de ne pou- » voir pas opiner en sa faveur. » Je reviens à la peine que ce projet avoit fait à M. Fouquet; après qu'il m'en eut parlé, je convins que c'étoit une chose facheuse, mais qu'il me passoit dans l'esprit, qu'on s'en pourroit servir, en le faisant regarder à M. le Cardinal comme un effet de l'ambition de M. Colbert. Je lui proposai de trouver un prétexte pour m'envoyer à S. Jean de Luz, que je ne desesperois pas de me servir de la connoissance que j'avois de ce Memoire, pour lui rendre de bons offices auprès de S.E. En effet j'y allai & je fus encore plus heureux que je n'avois osé l'esperer. Dans une seconde conversation que j'eus avec M. le Cardinal, je

lui dis, qu'il couroit des bruits dans Paris, qu'il s'y faisoit une furieuse cabale contre M. le Sur-Intendant, que cela étoit capable de le décrediter, & j'ajoûtai, que je n'étois pas surpris qu'il se formât des cabales contre un Sur-Intendant, ce poste étant si fort à desirer, que pour peu que quelqu'un se flattât de l'esperance d'y parvenir, il n'y avoit point de démarches ausquelles il ne se portât pour y réussir, (cette pensée m'étant venue par les chemins, en réflechissant sur tout ce que je pourrois dire à M. le Cardinal; elle me plut si fort, que je la mis par écrit, pour m'en mieux ressouvenir, trouvant que par là je désignois bien M. Colbert,) & qu'il étoit à craindre que les bruits qui s'en répandroient n'empêchassent M. Fouquet de trouver de l'argent, dont on

avoit grandement besoin, que s'il jugeoit à propos de lui faire un bon accueil quand il le verroit, cela feroit un bon effet. Il ne s'ouvrit de rien à moi, mais il me parut que ce que je lui avois dit lui avoit fait quelque impression. M. le Cardinal étant venu avec le Roy à Toulouze, où étoit M. fouquet, il le reçut assez bien d'abord, mais soit qu'il eût goûté la proposition qu'on lui avoit faite, ou qu'on eût encore écrit quelque chose dans ce même dessein, M. Fouquet étant sur le point de retourner à Paris, il lui ordonna de ne faire aucune Ferme ni Traité sans lui en mander les conditions par un courrier, pour voir s'il les agréeroit. M. Fouquet se souvenant de ce qu'il avoit vû à Bordeaux, se trouva dans un si grand étonnement, que cette fois là il se crut perdu. Il m'envoya cher-

cher en toute diligence & l'ayant trouvé se promenant à grand pas dans une chambre, où il étoit avec M. de Brancas, qui étoit dans la confidence par l'amitié qu'il avoit avec M. du Plessis-Bellieure, il me conta le discours que lui avoit fait M. le Cardinal, ajoûtant qu'il voyoit bien à cette fois qu'il n'y avoit plus de ressources pour lui, & qu'il ne doutoit pas que M. de Villacerf, dont S. E. se servoit pour tout ce qui regardoit les affaires des Finances, proche parent de M. le Tellier & de M. Colbert, ne fût celui qu'ils employoient pour l'aigrir contre lui ; & M. de Brancas m'ayant dit tristement, voilà qui est bien mauvais. Aussi-tôt que j'eus fait un moment de reflexion, je dis, il me semble que M. le Cardinal se met par là dans un étrange embaras, je m'en vais hazarder de lui par-

ler. Etant donc allé à son Logis, après avoir été introduit dans sa chambre, je le priai de me pardonner la liberté que j'allois prendre, & de ne pas regarder si ce pouvoit être dans la vûe de faire plaisir à M. le Sur-Intendant, mais de considerer, si ce que je voulois lui dire pouvoit lui être bon & au service du Roy, & qu'après qu'il auroit eu la bonté d'écouter ce que j'avois pensé lui devoir dire, je n'attendois aucune reponse de sa part, me remettant aux réflexions que je croyois qu'il jugeroit à propos d'y faire.

Je commençai mon discours par lui représenter que M. Fouquet m'avoit conté ce que S. E. venoit de lui dire & qu'il m'avoit parû dans une grande désolation, qu'aprés avoir fait réflexion sur les ordres qu'elle lui avoit donné, j'avois pensé que

dans quelques ſentimens que fût S. E. ſur ſon chapitre, je croyois qu'il y avoit toute autre choſe à faire, parceque dans l'affliction où étoit M. Fouquet, le nombre de ſes amis à qui il conteroit ſa diſgrace en feroit aſſez courir le bruit, qui le devançant à Paris, le mettroit hors d'état à ſon arrivée de trouver aucun des ſecours dont S. E. ſçavoit bien que le Roy avoit beſoin, & que je croyois qu'un parti tout contraire devoit plutôt être du goût de S. E. quand même elle ſeroit prévenue contre M. le Sur-Intendant, (ce que je n'oſois approfondir,) qu'au contraire ſi elle vouloit le bien traiter publiquement & le renvoyer à Paris, avec l'eſperance d'un plus grand crédit qu'il n'avoit eu juſqu'à préſent, il trouveroit tout l'argent qu'elle voudroit, qu'il me ſembloit, que les

dépenses de la guerre & toutes celles que je croyois que S. E. voudroit mettre sous sa disposition, se montoient à vingt-huit millions, mais comme elle m'avoit fait l'honneur de me dire en quelqu'autre occasion, je croyois qu'elle en pourroit demander trente, & convenir du tems du payement, lui laisser à payer les charges ordinaires & les autres dépenses qui pourroient survenir. Je suis persuadé, lui dis-je, que quand V. E. arrivera à Paris, elle trouvera que l'argent sera commun à l'Epargne, & qu'elle sera en état de disposer librement des fonds qu'elle aura réservez; que si elle se trouve bien en ce cas-là, elle laissera subsister M. le Sur-Intendant, en l'accréditant toujours de plus en plus, jusqu'au jour qu'elle en voudra mettre un autre, & soit que de-

vant ou aprés l'avoir ôté, elle voulût faire une Chambre de Justice, V. E. y trouvera beaucoup de facilité, puisque la plûpart des Gens d'Affaires se trouvant en avances pour le moins autant qu'ils ont de bien, ils seront à la discretion de V. E. pour ne leur en laisser que ce qu'elle jugera à propos. De la maniere que S. E. m'avoit entendu parler sans m'interrompre, ne doutant pas que ce que je lui avois dis ne lui eût fait impression, j'y ajoûtai que le poste que M. de Villacerf occupoit auprès d'elle à cause de l'alliance qu'il avoit avec M. le Tellier, qui n'étoit pas des amis de M. Fouquet, étant donné à quelqu'autre à son choix, cela pourroit encore faire un bon effet pour le crédit qu'il devoit tâcher de procurer à M. Fouquet. Aussi-tôt je songeai à entretenir

S. E. de quelqu'autre chose. J'avois alors un champ libre sur le retour apparent de M. le Prince, parceque M. le Cardinal m'en parloit fort souvent, & surtout dans le voyage que j'avois fait à S. Jean de Luz, lorsqu'on étoit sur le point de conclure la Paix. Après cela je fus rendre compte à M. Fouquet de ce que j'avois crû devoir dire dans la conjoncture présente à M. le Cardinal & que j'osois me flater, que les raisons que je lui avois donné étoient si bonnes, que je ne doutois pas que le lendemain il ne le trouvât extrêmement changé, que si par hazard il convenoit de déplacer M. de Villacerf, je tâcherois de m'introduire dans ce poste s'il l'avoit agréable. Je ne sçai ce qui lui passa pour lors dans l'esprit, car il me dit, que si cela arrivoit, il voudroit pouvoir y placer l'Epine, qui étoit

un homme que lui avoit donné Monſieur Chanut & qui véritablement étoit un bon garçon, je lui répondis ingenuement, que je croyois qu'il feroit bien, ce qui ſurprit grandement M. de Brancas qui étoit encore là. M. Fouquet étant ſorti pour un moment, M. de Brancas me dit qu'il ne croyoit pas qu'il eût perſonne au monde capable de faire & de dire ce qu'il venoit d'entendre, je lui dis que je ne doutois point que le ſervice que je venois de rendre à M. Fouquet ne me fît tort auprès de lui dans la ſuite. Un petit moment de colere, cauſé par la réponſe qu'il m'avoit faite, m'y fit ajoûter, que ſi cela étoit ce pourroit être tant pis pour lui. M. de Brancas étoit aſſez de mes amis parceque de temps en temps je lui donnois de l'argent de la part de M. Fouquet & à bien d'au-

tres aussi. Le lendemain M. Fouquet ayant été voir M. le Cardinal, S. E. lui dit, qu'elle avoit fait réflexion sur ce qui s'étoit passé la veille, qu'elle étoit résoluë de prendre encore une veritable confiance en lui, qu'il falloit qu'il s'en retournât à Paris, & que quand elle y seroit de retour, ils verroient ensemble les fonds qui demeureroient à sa disposition, qu'il lui feroit fournir des décharges à mesure qu'il les feroit recevoir, cependant qu'il pourroit faire à Paris tout ce qu'il jugeroit à propos pour le service du Roy.

M. l'Abbé Fouquet étant pour lors à Toulouse & s'étant mis un peu mieux avec son frere, le pria de nous mettre tous deux en bonne intelligence, M. Fouquet me l'ayant dit, je le fus trouver aussi-tôt & lui dit, que tout ce qui s'étoit passé entre nous dans ces

derniers temps, ne m'avoit pas fait oublier le plaiſir qu'il m'avoit fait, en contribuant à me faire ſortir de la Baſtille, quoique ç'eût été à la priere de M. ſon frere ; que j'avois reçû avec joye l'ordre qu'il m'avoit donné de le voir, que je ferois tout ce qui dépendroit de moi pour meriter ſes bonnes graces & ſon amitié. Cela m'attira beaucoup de proteſtations de ſa part, ce qui fit que depuis nous nous vîmes ſouvent & parvinmes à une bonne intelligence, dont on fut aſſez ſurpris dans le monde. Un Courrier qui s'en alloit en poſte ayant attrapé M. Fouquet, lui dit, que nous paroiſſions de bonne intelligence, & qu'on nous voyoit ſouvent enſemble, il m'envoya un homme ſur le champ, par lequel il me manda ce qu'il avoit appris, me priant de ne me pas trop ouvrir à ſon frere, je ne

lui témoignai rien de ce nouvel ordre, devant partir bientôt pour aller à Paris, où j'arrivai peu de temps après. M. le Sur-Intendant qui me marqua beaucoup d'amitié & de confiance me chargea de grosses affaires, sous le nom de gens que je nommois, pour avoir lieu de distribuer beaucoup d'argent de sa part, sans que personne en eût connoissance; j'allai loger dans une maison que Madame du Plessis-Guenegault m'avoit fait bâtir dans une place appartenante à M. du Plessis, tout devant l'Hôtel de Nevers, qui leur appartenoit aussi alors, elle me la fit meubler, c'est aujourd'hui l'Hôtel de Sillery.

Le peu de séjour que je fis à Paris ne laissa pas de m'être d'une grande utilité. M. Fouquet me dépêcha pour aller rendre compte à M. le Cardinal de tout

ce qui s'étoit passé. Je m'embarquai sur le Rhône à Lyon, étant abordé à Thein, j'appris que M. le Prince y dînoit, revenant de la Cour pour la premiere fois depuis son retour en France. Je mis pied à terre pour avoir l'honneur de lui faire la révérence, il me témoigna une grande joye de me voir, & ayant fait sortir ceux qui étoient avec lui, il me remercia d'un plaisir que j'avois fait à M. de Fontenay, sur un billet qu'il m'avoit écrit en sa faveur. Il se mit à me conter tout ce qui s'étoit passé pendant le petit séjour qu'il avoit fait auprés du Roy, & surtout entre lui & M. le Cardinal. La conversation fut rompue par M. de Polastron, que M. le Maréchal de la Ferté envoyoit à la Cour sur la mort de M. le Duc d'Orleans, cette nouvelle l'ayant surpris, il s'infor-

ma de beaucoup de particularitez, mais ayant été averti que ses chevaux étoient au carrosse pour aller coucher à Vienne, il me dit que je lui ferois un grand plaisir si je pouvois l'y suivre, ce que je fis. Après m'avoir beaucoup parlé de tout ce qui le regardoit, il me dit qu'il me découvroit son sentiment, comme à un homme auquel il se confioit entierement, ainsi qu'il avoit fait autrefois. Après l'en avoir remercié & assuré que je lui serois aussi fidele que je l'avois été il me demanda si je croyois que je pusse entrer en conversation avec M. le Cardinal sur cela, je lui répondis, qu'il suffiroit de lui faire dire par quelqu'un que j'avois eu l'honneur de voir S. A. pour lui donner la curiosité de m'entendre à son sujet. Il me demanda en riant, eh bien! Que lui direz-vous? Je lui répliquai

ce que V. A. m'a dit qui pourra lui faire plaisir & tout ce qu'elle auroit pû me dire, si elle avoit eu du temps pour y réflêchir, comme je l'aurois souhaité, sans la nécessité d'arriver à Toulouse, pour cimenter l'amitié qu'il me disoit être commencée entre lui & M. le Cardinal, il m'embrassa fort & me dit que je lui avois fait un grand plaisir de l'avoir cherché comme j'avois fait. M'étant embarqué je me rendis à la Cour, où je dis à M. le Maréchal de Grammont le bonheur que j'avois eu de faire la rencontre de M. le Prince & l'honneur qu'il m'avoit fait de me parler avec la même confiance qu'il avoit eu autrefois. M. le Cardinal se disposa à m'en parler, & à me faire conter tout ce que M. le Prince avoit dit; en effet il ne manqua pas de m'en faire la question, je lui répondis, que

M. le Prince avoit commencé par me faire ſouvenir de la répugnance qu'il avoit eu à ſe ſéparer de la Cour, qu'il avoit ſçû bien mauvais gré depuis à tous ceux qui l'avoient pouſſé à entrer dans le méchant parti, qu'il ſe propoſoit deux choſes qui feroient toute ſon application à l'avenir. La premiere de n'oublier rien pour obliger M. le Cardinal à être de ſes amis, comme je lui avois promis. La ſeconde qu'il donneroit de bons exemples à M. le Duc d'Enguien, pour lui faire comprendre, que les Perſonnes de leur naiſſance ne devoient jamais ſe ſéparer des interêts du Roy. Qu'il tâcheroit de lui ôter l'impreſſion que lui auroit pû faire ſa conduite paſſée, & que ſouvent il lui parleroit de ce qu'il avoit ſouffert avec les Eſpagnols & de la miſere où il avoit été quelquefois.

Qu'il se sentoit fort obligé à S. E. du bon traitement qu'il avoit reçû du Roy ; après tout ce qui s'étoit passé, & des assurances qu'il lui avoit donné de son amitié. De temps en temps je faisois d'autres petits discours qui tendoient à fomenter leur bonne intelligence. Je me persuadai que cela lui avoit fait quelque impression ; en effet j'appris par M. le Maréchal de Grammont, qu'il avoit été fort content de la conversation qu'il avoit eu avec moi, lui en ayant dit même une partie ; il en parla aussi à M. le Maréchal de Villeroy dans le même sens, & ajoûta qu'après ce que je lui avois rapporté, il ne doutoit pas que l'amitié que M. le Prince & lui s'étoient promise, ne fût de longue durée. M. le Cardinal me parut aussi très-content de ce que je lui avois rapporté de la con-

duite de M. Fouquet. Peu de temps après je retournai à Paris où M. le Prince me fit l'honneur de me dire que M. le Maréchal de Grammont lui avoit mandé que M. le Cardinal s'étoit fort réjoui de tout ce que je lui avois dit de ma conversation avec S. A. dont il me remercia fort, il prenoit plaisir à m'en faire conter tout le détail.

Le Roy étant revenu à Paris, j'allois faire ma cour de temps en temps à S. E. tout le monde s'appercevoit qu'elle me regardoit de bon œil. On jouoit alors un jeu prodigieux au trente & quarante. M. de Vardes s'avisa un jour de me venir parler de lui prêter quatre cent pistolles, ayant chargé aussi-tôt un de mes gens de les aller prendre d'un Commis pour les lui porter. Il me dit que c'étoit comme si je

les lui avois prêté, ce que je ne compris point. Il me demanda ensuite de le faire dîner au premier jour avec M. d'Herval de la Baziniere, avec lequel il avoit grande envie de jouer, à condition que je jourois avec eux la somme qu'il avoit feint de m'emprunter. Le jour étant venu, l'après-dîné je proposai à ces Messieurs de jouer au trente & quarante, que n'y ayant jamais joué je serois bien aise de l'apprendre ; je gagnai pour la premiere fois sept à huit cent pistolles. Peu de jours après M. le Sur-Intendant étant à S. Mandé, proposa à M. d'Herval & à d'autres gens de jouer, Monsieur d'Herval ayant dit à M. Fouquet que j'étois joueur & qu'il avoit joué avec moi, il me dit qu'il falloit que je fusse de la partie ; je gagnai dix-sept cent pistolles, j'en donnai cent aux cartes, ne

ſçachant pas trop bien comment il en falloit uſer en ces occaſions. On jouoit preſque tous les jours chez Madame Fouquet aſſez gros jeu, Madame de Launay-Grancé, depuis Marquiſe de Pienne, y jouoit ordinairement avec d'autres Dames & quelque fois auſſi des Meſſieurs, j'étois de ces jeux toutes les fois que je m'y rencontrois. M. le Comte d'Avaux s'y étant trouvé une fois ſe mit au jeu, & comme je me ſentois heureux, je jouois un gros jeu, ſurtout quand je gagnois, M. d'Avaux à la fin de la ſéance me devoit dix-huit mille livres, ces jeux-là ſe jouent ſans avoir de l'argent ſur table, mais à la fin du jeu on apportoit une Ecritoire, chacun écrivoit ſur une carte ce qu'il devoit à l'autre & en envoyant cette carte on apportoit l'argent. M. d'Avaux me donna ſa carte, & me vint prier

le lendemain de vouloir bien faire une constitution de la somme qu'il me devoit, ce que je fis volontiers. On jouoit aussi fort souvent des Bijoux de consequence, des Points de Venise de grand prix, & autant que je m'en puis souvenir on jouoit aussi des Rabats pour soixante & dix ou quatre-vingt pistoles chacun. Un jour M. Fouquet voulant faire une partie de grands joueurs, pria M. de Ricouard de lui donner à dîner dans une maison qu'il avoit proche Paris, M. d'Herval étoit toujours le premier prié aux parties de jeu, c'étoit l'homme du monde le plus malheureux au jeu, M. de la Baziniere, attaqué à peu près de la même maladie, y étoit aussi, je ne me souviens pas bien des autres acteurs, si ce n'est de M. le Maréchal de Clairambault, qui cherchoit fort l'occa-

ſion de jouer avec ces Meſſieurs. Toute la compagnie étant arrivée un peu avant l'heure du dîné on fit apporter des cartes & je gagnai environ quatre à cinq cent piſtoles, avant que l'on ſervit ſur table. Après-dîné M. Fouquet ſe piqua beaucoup contre moi & me jouoit de ſi groſſes ſommes à la fois quand j'avois la main, que ſes marques qui étoient ſur une carte coupée devant moi valoient ſouvent cent piſtoles piéce, cela le fâchoit extraordinairement, & la compagnie étoit étonnée de tout ce qu'il diſoit, mais voyant que le temps de s'en retourner approchoit, il me fit un ſi gros *va* des marques qui étoient ſur ſa carte, que lui ayant donné trente un & à moi quarante, il ſe raquita par ce ſeul coup de plus de ſoixante mille livres, qu'il me devoit. La gayeté le prit & je fus

fort raillé par ces Messieurs de n'avoir pas sçû me retirer avec la meilleure partie du grand profit que j'avois fait, je leur dis en riant qu'en mon pays la bienséance étoit que celui qui gagnoit ne quittoit point le jeu. Tout le monde se leva pour partir, & M. d'Herval ayant amassé des cartes à terre, où il y en avoit un très-grand nombre, s'adressa à moi pour lui faire une masse de quelque chose, je lui en fis une de cinq cent pistolles, qui étoit tout ce que je m'étois proposé de perdre, l'ayant gagné je pris les cartes, il me poussa si fort deux où trois fois de suite, qu'en très peu de temps il me dût cinq mille pistolles, pour lors je jettai les cartes & lui dis que je ne voulois plus jouer, suivant la nouvelle mode de mon pays, cela fit rire toute la compagnie & chacun monta en car-

rosse

rosse pour s'en aller. Il me souvient encore qu'un jour que l'on devoit faire des feux d'artifice sur la riviere, M. de la Baziniere pria à souper M. le Sur-Intendant & beaucoup d'autres personnes, où je me trouvai, sa maison étant vis-à-vis du lieu où l'on devoit tirer le feu, M. le Duc de Richelieu qui étoit là me dit, qu'il avoit oui dire que j'étois grand & beau joueur, & prit un jeu de cartes qui étoit sur la table, les autres pour lors ne songeant point à jouer, en moins d'un demi quart d'heure je lui gagnai cinquante mille livres; mais le feu commençant à paroître, je me souvins de la leçon qu'on m'avoit donné & lui fis une grande reverence, dont il fut surpris & un peu fâché; cela n'empêcha pas que je n'en fusse payé, par une terre qu'il avoit en Xaintonge, qu'il

vendit à M. le Maréchal d'Albret. Mes grands profits venant toujours lorsque je tenois les cartes & que les autres se piquoient pour se racquiter de ce qu'ils avoient perdu. Quand les autres les tenoient je ne joüois jamais gros jeu, je m'étois fait une loi de ne jamais risquer gueres au dessus de mille pistolles. Une seule fois en ma vie m'étant piqué à mon tour je perdis vingt mille livres.

A peu près dans ce temps-là M. Fouquet s'avisa de me dire dans la Galerie de S. Mandé un projet qu'il avoit fait quelques années auparavant, pour se maintenir au cas que M. le Cardinal le voulut pousser. Comme il y avoit des temps où il le craignoit, ce projet étoit rempli de tout ce que ses amis devoient faire en ce cas là. Il comptoit qu'ils feroient un soulevement

d'un nombre de gens, ausquels il avoit fait donner de l'argent de pure grace, & d'un nombre d'autres qui avoient des pretextes pour en demander. Je ne pû l'entendre sans être fort surpris que cela lui fût venu dans l'esprit, comme quelque chose de bon, enfin je lui dis, qu'il comptoit sur M. de la Meilleraye pour lui avoir fait quelques plaisirs, à la verité assez considerables, mais que je le priois de considerer quel établissement avoit ce Maréchal & comment il avoit pû s'imaginer, qu'ayant un fils extrêmement riche, il voulût hazarder sa fortune pour l'amour de lui. Il m'avoit aussi nommé M. de Bar Gouverneur d'Amiens, comme un de ceux qui devoient faire merveille, il fondoit ses esperances sur ce qu'il l'avoit payé de quarante mille livres, en mauvaises dro-

gues. Il me nommoit auſſi pour avoir un Emploi d'Ambulant vers ſes amis. Je pris la liberté de lui dire que je penſois ſi peu comme lui, que ſi dans mon prétendu Emploi j'euſſe été obligé de paſſer auprès d'Amiens pour ſon ſervice & qu'on eût rapporté à M. de Bar qu'il pouvoit me faire arrêter, ſi dis-je, ce Gouverneur feignant de ne pas entendre m'eût laiſſé paſſer à ſa conſideration, je croirois qu'il auroit bien reconnu le plaiſir qu'il lui avoit fait du payement de ces quarante mille livres. Je ne devois pas faire ma cour en parlant ainſi, néanmoins cela lui fit une ſi grande impreſſion, qu'il me dit, il n'y a donc autre choſe à faire qu'à brûler ce projet, en effet il appella un valet de chambre & lui dit d'apporter une bougie allumée dans un endroit où il alloit par un ſou-

terrain qui traversoit la rüe & repondoit par une sortie dans le Parc de Vincennes. Il m'assura qu'il alloit le brûler, mais dans la suite il me fit sçavoir tout le contraire par les Avocats qu'on lui avoit donné pour conseil, car m'ayant fait prier en ce tems-là de venir à Paris, pour concerter avec eux toutes les choses dont il pourroit se décharger par mon moyen. Sur ce que je les priai de sçavoir de lui comment cet écrit s'étoit trouvé, puisque j'avois raison de croire qu'il étoit brûlé, il me fit faire réponse, qu'ayant trouvé une personne qui étoit entrée par les côtez de Vincennes, comme elle avoit accoutumée, au lieu de brûler ce papier, qui étoit un assez gros volume, il l'avoit mis derrire son miroir & s'en étoit si peu souvenu depuis, qu'on le trouva à la même place

après qu'il eut été arrêté. On voulut même en faire un principal chef de son accusation. Il avoit acheté la terre de Belisle dans le dessein de faire fortifier ce Château, en effet il y envoya le sieur Gorard, très-bon Architecte, qui y fit travailler assez long-temps, il y avoit envoyé aussi un parent de M. Chanut, qui avoit servi dans les troupes, pour commander dans cette place & qui excita même beaucoup de bruit.

Pendant le reste de l'année 1660, je fis de grands profits au jeu. M. Fouquet étant un jour à Vaux avec M. le Maréchal de Clairambault m'écrivit de leur amener Messieurs d'Herval. Ayant sçû qu'ils étoient à une maison qu'avoit M. de Pellissary sur le chemin de Vaux, je partis sur le champ pour y aller coucher. M. d'Herval me proposa

alors de joüer aux dez avec lui, mais comme je n'y entendois rien, je le priai de faire le jeu pour tous deux & après que j'eus perdu sept à huit mille livres, je lui dis, que je ne joüerois pas davantage que je n'eusse appris le jeu, il fut très content. Nous joüames ensuite au trente & quarante, à quoi je lui gagnai jusqu'à douze à treize mille livres. Nous convinmes de partir le lendemain pour aller à Vaux, mais comme on mettoit les chevaux au carrosse il me dit, qu'il vouloit s'acquiter de quatre ou cinq mille livres, que je lui avois gagné le soir précedent & nous étant remis au jeu de trente & quarante, je lui gagnai jusqu'à soixante & quatorze mille livres, lui ayant dit que ç'en étoit assez & qu'il falloit partir pour Vaux, il me déclara qu'il n'iroit point à ce Château jusqu'à ce qu'il se

fût acquité, alors je me déterminai d'y aller ſeul; ces Meſſieurs qui attendoient leur proye, impatiens de ſon arrivée, ſortirent ſur le Perron, pour voir mettre pied à terre à M. d'Herval, mais me voyant ſortir ſeul du carroſſe, M. le Maréchal de Clairambault dit à M. Fouquet, oh? oh? Monſieur, il faut lui faire ſon Procès, car aſſurément il a pillé la Voiture. Je contai en riant à ces Meſſieurs comment l'affaire s'étoit paſſée chez M. de Pelliſſary, mais il me parut qu'ils ne trouvoient pas cela auſſi plaiſant que moi. Nous nous mimes au jeu tous trois, M. Fouquet auroit bien voulu me gagner au moins ce qu'il pouvoit perdre, pour ne lui avoir pas amené M. d'Herval, & ſe piquant extrêmement quand j'avois la main, il m'y joüoit des poignées de cartes coupées qui valoient

valoient dix à vingt pistoles chacune, j'en mis pour mille pistoles à part devant moi, ayant presqu'autant d'envie que lui qu'il se racquitât du surplus, ce qui arriva; il ne fut pas content néanmoins de voir que je quitois le jeu. Tout cela se répandit dans le monde; on y parloit fort de ma fortune, & ceux qui comptoient ce que je gagnois, disoient que mon gain alloit à plus d'un million.

Au mois de Novembre je trouvai moyen d'obtenir des Lettres de Conseiller d'Etat, dont je prétai le serment devant le Chancelier Seguier. Cela n'étoit pas alors de beaucoup de considération & ne l'est devenu que quelque temps après, parceque l'on en fit un nombre pour entrer dans les Conseils. Tous les Conseillers d'Etat qui avoient été faits auparavant n'y avoient

point d'entrée, & cette qualité n'étoit utile qu'à ceux qui avoient assez de credit pour se faire payer des appointemens qui y étoient attachez.

Vers le commencement de 1661. Je ne sçai par quel bonheur je me trouvai à l'appartement de Madame la Comtesse de Soissons, où le Roy étant venu pour joüer à la petite Prime, & n'ayant trouvé que Madame la Maréchale de la Ferté, qui avoit accoutumé de joüer avec lui & une autre Dame, Sa Majesté me commanda d'être de la partie, je crûs devoir l'honneur qu'on me fit à Madame la Comtesse de Soissons, qui étoit des amies de Monsieur de Vardes, lequel étoit des miens. Cela fut cause d'une conversation que Monsieur le Prince eut avec M. le Cardinal qui tourna fort à mon avantage, étant conve-

nus ensemble, que lorsque j'avois été dans les interêts de l'un d'eux, j'étois toujours demeuré fidele au parti que je tenois. M. de Nogent étant entré dans la chambre de M. le Cardinal, S. E. lui demanda ce que faisoit le Roy, il répondit qu Sa Majesté jouoit avec Madame la Comtesse de Soissons & d'autres Dames & que je faisois le cinquiéme. Quelques jours après M. le Cardinal dit tout haut que la fortune se jouoit bien des hommes & qu'elle en alloit chercher quelques-fois dans l'obscurité pour les mettre au grand jour. Après que le Roy eut quitté le jeu, Sa Majesté monta chez M. le Cardinal, j'y trouvai M. le Commandeur de Jars qui en sortoit, il m'arrêta pour me dire, qu'il falloit que je fusse un des plus heureux hommes du monde après ce qu'il venoit d'en-

tendre dire à M. le Prince & à M. le Cardinal ſur mon ſujet, il m'ajoûta qu'il étoit impoſſible que quand M. le Cardinal avoit parlé de mon étoile fortunée, il n'eût fait réflexion à la ſienne. Je deſcendis avec M. le Commandeur pour apprendre en détail ce qu'il m'avoit dit en gros, par le plaiſir que j'en reſſentois. Dans la ſuite il m'arriva que ne m'étant pas trouvé avec le Roy Sa Majeſté me demanda quelques jours après, pourquoi j'avois manqué, je répondis que M. le Sur-Intendant m'avoit mené à S. Mandé, elle fit dire enſuite à M. Fouquet, qu'elle ſeroit bien aiſe qu'il m'expediât à Paris, quand il auroit quelque choſe à lui faire ſçavoir.

Au mois de Mars M. le Cardinal tomba malade, & la derniere fois que j'eû l'honneur de le voir, ce fut cinq ou ſix jours

avant sa mort. Comme il se promenoit sous les Pins proche Vincennes, pour y prendre l'air ; je l'apperçû par hazard tout seul avec son Lieutenant des Gardes, qui suivoit sa chaise, je voulus l'éviter, s'en étant apperçû il me fit appeller, ayant fait arrêter ses Porteurs il s'amusa un moment à me parler & me dit qu'il se croyoit à la fin de sa vie, dont je fus fort touché, en effet je remarquai sur son visage le mauvais état où il étoit. Sa mort étant arrivée, le Conseil du Roy fut composé seulement de Messieurs le Tellier, Fouquet & de Lyonne.

M. de la Rochefoucault n'étant pas trop bien dans ses affaires me demanda de vouloir bien lui faire le plaisir de recevoir les revenus de ses Terres, & de lui faire donner tous les mois quarante pistoles pour ses

habits & ses menus plaisirs, ce qui a duré jusqu'à sa mort. Non-seulement j'avois soin de faire payer les arrerages, mais encore d'éteindre beaucoup de petites dettes de sa Maison, tant à Paris qu'en Angoumois, ce qui lui faisoit un plaisir si sensible, qu'il en parloit souvent à bien des gens. M. le Prince de Marsillac voulant aller à l'Armée se trouvant sans argent ni équipage, & desirant d'y porter un service de vaisselle d'argent, sa Famille jugea qu'il lui falloit jusqu'à soixante mille livres, je les prétai & elle m'en fit une constitution, il m'emprunta encore dans la suite jusqu'à cinquante mille livres, & ayant encore eu besoin de vingt mille livres, je me disposai à les lui préter. M. de Liancourt qui sçut jusqu'où ses emprunts alloient, & qu'ils n'étoient pas

trop aſſurez, dit, qu'il s'en rendoit caution.

Dans ce temps-là il ſe trouva des gens qui n'oublierent rien pour me rendre de mauvais offices auprès de M. le Sur-Intendant & m'en ayant témoigné quelque choſe, je lui dis tout ce que je pû imaginer pour effacer cette impreſſion de ſon eſprit. Il eſperoit dès lors de gagner les bonnes graces du Roy. La Cour alla cette année à Fontainebleau, beaucoup plutôt qu'elle n'avoit accoutumé, elle y paſſa tout l'Eté. M. Fouquet, je penſe, ſongea de vendre ſa Charge de Procureur Général, dans le deſſein de mettre l'argent qu'il en tireroit dans le Château de Vincennes, & à la ſeule diſpoſition de la volonté du Roy, penſant par là faire voir à Sa Majeſté, combien il prenoit de confiance en ſes bonnes graces. Il m'avoüa

un jour l'envie qu'il avoit d'en traiter, ſans pourtant me dire ce qu'il vouloit faire de l'argent. Je lui donnai avis, que M. de Fieubet pourroit bien l'acheter, parcequ'ayant eû deſſein d'en avoir une de Secretaire d'Etat ou de Preſident à Mortier, dont il avoit voulu payer juſqu'à ſeize cent ſoixante mille livres, il n'avoit pas pû y parvenir, & que s'il m'en vouloit fixer le prix, peut-être pourrois-je bien lui faire ſon affaire. Il me dit de l'aller trouver & que s'il en vouloit donner treize cent mille livres, je pourrois conclure avec lui, mais que s'il n'en offroit que douze cent mille livres, je vinſſe lui en rendre compte. J'allai donc trouver M. de Fieubet à ſa maiſon de campagne, il étoit pour lors bien de mes amis & nous vivions dans une grande confiance l'un & l'autre, je lui expoſai la

chose telle que je viens de la dire, je lui conseillai en même temps d'en donner plutôt quatorze cent mille livres, que de laisser perdre cette occasion, qu'il ne trouveroit peut-être plus, & que quand M. Fouquet auroit declaré vouloir la vendre, il viendroit peut-être des gens à la traverse, qui feroient des offres plus considerables. Il me dit qu'il goutoit fort mes raisons & qu'il vouloit bien tout ce que je lui proposois. Alors les paroles étant données, je crus avoir bien fait ma cour à M. le Sur-Intendant, mais le lendemain étant venu coucher à Paris, dans le dessein de m'en venir à Fontainebleau ; on vint m'éveiller à environ une heure après minuit, pour me dire que Madame du Plessis-Bellievre me prioit d'être à six heures chez elle. Je repassai dans mon esprit ce que

ce pouvoit être, il me vint en pensée que cela pourroit regarder quelque changement sur les ordres que M. Fouquet m'avoit donné pour la vente de sa Charge, & je me résolus de lui dire en entrant dans sa chambre, comme je fis avant qu'elle m'eût parlé, Madame, si ce que vous voulez me dire regarde la Charge de Procureur Général, je dois vous dire par avance qu'elle est vendue cent mille livres de plus que ce que M. Fouquet m'avoit permis de la vendre, elle s'écria, ah? Mon Dieu voilà un grand malheur. Ayant voulû lui raconter de quelle maniere M. Fouquet m'avoit donné ses ordres, elle me dit qu'elle le sçavoit bien, mais que bientôt après M. de Boisleve l'étant venu voir à Fontainebleau & lui ayant parlé du dessein qu'il avoit de vendre sa Charge, il lui en

avoit offert jusqu'à dix-huit cent mille livres pour M. le Président Barentin son gendre, je lui repliquai que j'étois très-fâché de ce qui s'étoit passé, mais que je ne pouvois pas empêcher que cela ne fût fait. Elle m'avoua que dans le fonds elle voyoit bien que je n'avois pas tort, mais que cela n'empêcheroit pas que M. Fouquet n'en eût bien du chagrin, elle m'ajouta qu'elle alloit partir avec le même relais qui l'avoit amené, & que comme je sçavois bien qu'elle étoit de mes amies, elle feroit tout de son mieux, elle me conseilla de n'arriver à Fontainebleau qu'après elle. Ainsi voyant qu'elle pouvoit être arrivée de bonne heure je pris mon temps pour n'y être que sur le soir, & l'ayant trouvé avec M. le Sur-Intendant, je commençai à lui dire, que j'étois

au deſeſpoir d'avoir ſi promptement exécuté les ordres qu'il m'avoit donné, il n'en diſconvint en aucune maniere, mais il dit qu'il en étoit bien fâché, ſans cependant m'expliquer aucunement le parti qu'il vouloit prendre, je pris quelque temps après celui de me retirer. Auſſitôt cette affaire fit grand bruit, bien des gens, qui n'aimoient pas M. Fouquet, prirent ce méchant prétexte pour lui rendre de mauvais offices auprès de la Reine-Mere, dont Monſieur de Fieubet étoit Chancelier. Cela obligea M. Fouquet de me dire, qu'il ne voyoit pas par où ſe tirer du méchant pas dans le quel je l'avois jetté, qu'en voulant bien prendre l'affaire ſur mon compte & dire que j'avois outrepaſſé ſes ordres, je lui répondis que je ſçavois ce que je lui devois, que j'étois capa-

ble de prendre tel autre parti qu'il voudroit, mais non pas celui-là, que s'il lui convenoit que je sortisse du Royaume pour n'y rentrer que quand il voudroit, j'étois prêt à partir, qu'après cela il pourroit dire tout ce qui lui plairoit, qu'assurement on ne me trouveroit plus pour dire le contraire, mais cela ne le contenta pas. Enfin il se tira de là par declarer qu'il ne pouvoit pas s'empêcher de donner la préference de sa Charge à Monsieur de Harlay son parent & extrêmement de ses amis. En effet il traita avec lui pour les quatorze cent mille livres, qu'en avoit voulu donner M. Fieubet, ce qui fit dire à bien des gens, que cela m'avoit brouillé avec lui; néanmoins je continuai à faire comme auparavant; étant persuadé que sa faveur auprès du Roy augmenteroit de jour en

jour, il négligea bien des gens avec lesquels il gardoit beaucoup de mesures auparavant. Madame de Chevreuse se joignit pour lors à la Reine pour perdre M. Fouquet & mettre M. de Villeroy en sa place. M. de Laigue qui étoit tout-à-fait des amis de Madame de Chevreuse me dit un jour, que l'on publioit dans le monde que je n'étois pas bien avec M. Fouquet & qu'il étoit bien aise de sçavoir, si, en cas que l'on mît un autre Sur-Intendant à sa place, je voudrois bien entrer avec lui, je lui répondis, que je n'étois pas tout-à-fait bien assuré dans quels sentimens M. Fouquet étoit pour moi; mais que s'il lui arrivoit une disgrace, avant qu'il m'eût donné sujet de le quitter & de déclarer que je n'étois plus dans ses interêts, je courrois sa fortune. Le bruit du voyage de

Nantes s'étant répandu un autre de mes amis me dit, que l'on comparoit déja M. Fouquet au favori d'un Empereur qui avoit fait naître une occasion de mener son maître dans un Pays éloigné de sa résidence ordinaire, dans la seule pensée de pouvoir manger des Figues qu'il avoit dans son Jardin, que M. Fouquet n'avoit pensée, en proposant au Roy de faire le voyage de Nantes, qu'à aller voir Belisle. Je repassois tout cela dans mon esprit pour déliberer comment j'en pourrois faire un bon usage envers M. Fouquet, sans commettre mes amis. Le temps du départ s'approchant M. Fouquet me demanda ce qu'on disoit à son sujet & comment on le croyoit avec le Roy, je lui répondis, que les uns disoient, qu'il alloit être déclaré Premier Ministre & les autres

qu'il y avoit une grande cabale contre lui pour le perdre, que ces derniers se croyoient si assurez de faire réussir leur projet, qu'un de mes amis, qui étoit dans la confidence, m'avoit demandé si je voulois bien entrer auprès de son Successeur, & cela sur le bruit qui avoit couru que l'affaire de M. de Fieubet m'avoit entierement brouillé avec lui, mais que j'avois répondu comme je devois. Qu'un autre m'avoit fait la comparaison sur le voyage de Nantes avec le favori d'un Empereur, comme je viens de le dire, & qu'il sçavoit bien que je n'avois pas donné cette comparaison dans la profonde ignorance où j'étois de toutes sortes d'histoires. Il me dit qu'il seroit bien aise que je lui nommasse les gens qui m'avoient parlé, pour en mieux tirer sa conséquence, je m'excu-

sai

ſai, en lui diſant, que je ſouhaiterois fort que ce que je lui diſois lui donnât lieu d'examiner s'il y avoit quelques apparences aux diſcours que l'on m'avoit fait ou non, mais que je ne pouvois ni ne devois nommer les gens qui m'avoient fait une auſſi grande confidence, dans la ſeule vûe de me faire plaiſir. Je voulois prendre la liberté d'y ajouter, que pluſieurs gens ſe plaignoient de ce qu'il n'avoit plus les mêmes égards pour eux, me coupant court, il me dit, qu'il croyoit être par de-là tous mes raiſonnemens. En me retirant je ne pus m'empêcher de faire beaucoup de réflexions ſur tout ce que je venois d'entendre, & je conclus en moi-même, que la trop grande confiance que je voyois en M. Fouquet pouvoit bien venir de trop de préſomption, que je ferois

bien de prendre des mesures sur ce pied-là & faire un tour à Paris, pour y donner quelques ordres à mes affaires, en cas qu'il se trompât ; parce que si au contraire les choses étoient comme il le pensoit, il ne pourroit m'arriver aucun mal de la résolution que je voulois prendre. Aussi-tôt après dîné je retournai chez lui, sous prétexte de quelques affaires, mais c'étoit seulement pour lui demander s'il n'avoit rien à m'ordonner pour Paris, où j'allois faire un petit tour. Quoique j'y fusse arrivé fort tard, je passai une partie de la nuit à mettre tout ce que j'avois de Papiers de conséquence à part & les fis porter chez Madame du Plessis-Guenegault avec presque tout l'argent qui étoit chez moi.

Le départ du Roy étant fixé pour aller à Nantes, Monsieur

Fouquet prit le devant avec Madame ſon Epouſe, pour arriver en même temps que Sa Majeſté. Je partis un jour ou deux après pour m'aller embarquer à Orleans. Quelques jours s'étant paſſez, je me ſouviens que m'étant trouvé avec M. de Turenne & M. le Maréchal de Clairambault dans le Château de Nantes, un homme s'avança de nous pour dire à ces Meſſieurs, que M. Fouquet venoit d'être arrêté en ſortant du Conſeil, par M. d'Artagnan, qui l'alloit conduire au Château d'Angers, je crus voir à la contenance de M. de Turenne qu'il avoit ſçû quelque choſe du deſſein qu'on avoit pris d'arrêter M. le Sur-Intendant. M. le Prince de Marſillac qui m'apperçû, étant venu à moi pour m'aprendre la même nouvelle, je le priai ſur le champ d'aller à mon logis & de vouloir

bien faire apporter chez lui une cassette que mes gens lui donneroient, ce qu'il eut la bonté de faire. Je m'en allai dans le moment chez M. Fouquet, où je trouvai qu'on mettoit le sçellé & qu'on avoit envoyé un ordre à Madame Fouquet de partir incessamment pour s'en aller à Limoges. je la trouvai dans une grande désolation & fondant en larmes, elle me dit qu'elle n'avoit pour tout argent dans sa bourse que quinze Louis d'or, qu'elle ne sçavoit comment faire, je l'assurai qu'elle pouvoit compter sur moi & surtout ce que je pourrois dans le malheur qui lui étoit arrivé, qu'elle n'avoit qu'à faire mettre ses chevaux au carrosse, que j'allois chercher un Gentilhomme de mes amis pour l'accompagner jusqu'à Limoges & de l'argent pour l'y conduire, & prenant

congé d'elle, je m'en retournai chez moi, où je n'appris rien de nouveau. Mais bientôt après un de mes amis me vint avertir qu'on avoit arrêté deux des principaux Commis qui étoient attachez à Monſieur Fouquet, du nombre des quels je crois qu'étoit M. Peliſſon. Après avoir penſé quelque temps au parti que j'avois à prendre, je compris qu'il n'y avoit point eu d'ordre pour moi, je me reſolu d'aller chez M. le Tellier, ayant voulu entrer, ſon Suiſſe me dit qu'on ne le voyoit point, mais par hazard M. le Tellier ayant mis la tête à la fenêtre, pour apeller quelqu'un de ſes gens, m'aperçut & cria au Suiſſe de me laiſſer entrer. Je lui dis en l'abordant, qu'ayant apris qu'on avoit arrêté des gens attachez à M. Fouquet, je venois ſçavoir ma deſtiné, il répondit, qu'il n'a-

voit aucun ordre qui me regardât & que pourvû que je voulusse suivre la Cour jusqu'à Paris, je le pouvois faire en toute sûreté. Voyant l'honêteté avec laquelle il me traitoit, je l'en remerciai; je le priai en même temps d'agréer que je lui representasse que M. Fouquet avoit été incommodé, comme il le sçavoit, qu'il étoit de sa bonté & de sa generosité de lui faire donner son Medecin aulieu d'un valet de chambre, qu'on ne pourroit gueres lui refuser, M. le Tellier me dit qu'il en parleroit au Roy, quoique je sçusse mieux que personne la maniere extraordinaire dont M. Fouquet l'avoit traité, je louai infiniment sa generosité & pris congé de lui. M. le Tellier & encore plus M. Colbert blamoient fort la conduite de M. Fouquet en general, & surtout en particulier, d'avoir fait le ma-

riage de sa fille avec M. le Comte de Charôt, celui de son frere avec Mademoiselle d'Aumont, comme aussi d'avoir acheté la maison de M. d'Emery, qui à la verité étoit fort belle, ils disoient qu'il falloit que sur tout cela il se fût bien oublié. La Cour devant partir j'allai chez M. de Lionne, que je trouvai fort étonné de ce qui venoit d'arriver, je lui racontai ce que j'avois appris chez M. le Tellier de ma destinée, il me dit que si je voulois m'en aller à Paris avec lui, il m'y meneroit volontiers. De là je m'en allai chercher M. Pecquay Medecin de M. Fouquet, pour le disposer à s'aller enfermer avec lui, M. le Tellier m'ayant fait esperer qu'il en auroit la permission; en effet il l'obtint. Je lui donnai un memoire de tout ce qui s'étoit passé & des bruits qui couroient sur sa

détention, je le priai de le mettre en lieu où on ne le pût trouver, si on le visitoit, il l'alla trouver au Château d'Angers où il étoit encore, le lendemain je partis avec M. de Lionne, dans le chemin nous parlâmes souvent de ce qui pouvoit le regarder, étant persuadé qu'on l'avoit crû des amis de M. Fouquet, je lui dis qu'il pouvoit prendre ses mesures sur tout l'argent que je lui avois donné par son ordre depuis deux ans, qui étoit très-considerable, ce qui ne seroit jamais sçû, dont il me remercia fort. Il a toujours depuis conservé beaucoup d'amitié pour moi, & même quand j'étois dans le Pays étranger, il assuroit mes amis qu'il me rendroit tout le service qu'il pourroit. Etant arrivé le lendemain à Orleans, qui étoit un jour de Fête, j'allai entendre

la

la Messe avec lui, M. le Tellier qui sortoit de l'Eglise me dit qu'il avoit mandé à M. * * * de faire mettre le Scellé chez M. du Plessis-Bellievre, qu'il l'avoit fait aussi mettre chez moi, cela ne me fit pas grand peine, par la précaution que j'avois prise avant partir. Nous arrivames à Fontainebleau où étoit la Cour; quelques jours après M. Colbert y ayant fait apporter les coffres qu'on avoit sçellez chez moi, les fit ouvrir, & ne trouvant des papiers d'aucune consequence dans le premier, il fit tirer ceux du second l'un après l'autre, pour voir ce que c'étoit, je lui dis qu'il pouvoit bien s'en dispenser, & qu'assurément il ne trouveroit rien de ce qu'il pouvoit chercher, parceque sur le départ de M. Fouquet & sur la trop grande opinion qu'il m'avoit fait voir de sa

faveur, & aussi sur le discours d'un de mes amis, de ce qui étoit à craindre pour lui, j'avois pris à tout hazard le parti de mettre ordre à mes affaires, il me permit d'emporter les coffres chez moi.

Le bruit du beau projet qu'on avoit trouvé derriere le miroir fit un grand vacarme, & quand on consideroit les Commissaires qu'on lui avoit donné, on le regardoit comme un homme perdu dans peu de temps. La copie du projet de Chambre de Justice dont j'ai parlé, que M. Colbert avoit envoyé à M. le Cardinal, s'étant aussi trouvé, M. Colbert dit, qu'il y en avoit une partie écrite de ma main, il me pria de lui dire qui l'avoit envoyé à M. Fouquet, il me nomma deux ou trois personnes, me disant, qu'il falloit que ce fût un de ces trois là, mais je

l'aſſurai que je n'en ſçavois rien quoique je le ſçûſſe fort bien. M. le Tellier me dit un jour que je m'étois retiré deux fois chez moi à une heure après minuit, que cela faiſoit ſoupçonner que je me donnois quelque mouvement avec les amis de M. Fouquet, je lui répondis que s'il vouloit prendre la peine de s'en informer, il trouveroit que j'avois joüé ces deux fois avec le Roy, mais puiſqu'on m'obſervoit, que je le ſuppliois de me dire, ſi je ne ferois pas bien de m'en aller hors de la Cour, juſqu'à ce que le Procès de M. Fouquet fût fini, il me repliqua, qu'il avoit eu envie de me le conſeiller, & que M. de Langlade qui étoit de mes amis feroit bien de prendre le même parti, je le remerciai & m'en allai chez M. Colbert, qui d'abord me demanda ſi je

n'avois point vû M. le Tellier, je lui répondis que je l'avois si bien vû, que je venois de prendre congé de lui, pour m'en aller en Angoumois, il me dit que je lui ferois un grand plaisir si je voulois bien auparavant porter à l'Epargne quatre ou cinq cent mille livres que je pourrois reprendre ensuite en Guyenne. Comme je voyois bien qu'il prenoit le timon des affaires, quoique M. de Villeroy eût été fait Chef des Finances, & voulant lui faire ma Cour, je lui promis de porter avant la fin du jour cinq cent mille livres de Billets, qu'il pourroit faire recevoir par le Trésorier de l'Epargne, faisant mon compte de les retirer de la Guyenne, & peut-être quelque chose de plus, il me témoigna m'en sçavoir bon gré, mais cela me réussit fort mal, parceque bien-tôt après

on donna un Arrêt qui m'empêcha de retirer ce que j'avois avancé. Le ſoir M. le Tellier m'envoya dire qu'il me vouloit parler, en y allant je ne laiſſai pas de ſentir quelque petite émotion, ne ſçachant pas ce que ce pouvoit être, mais je trouvai que c'étoit pour me prier d'aller à Paris demander à M. le Prince quelque choſe dont on avoit beſoin pour des Octrois que M. le Marquis de Villequier ſon gendre avoit à Mâcon. Je lui dis, que je ne doutois pas que je ne le puſſe en toute ſûreté, & que j'eſperois qu'il ne m'arriveroit rien de ce retardement, il m'en aſſura, trois jours après je lui apportai ce qu'il avoit ſouhaité de M. le Prince. Je pris de nouveau congé de lui, en lui diſant, que je m'en allois auprès de M. de la Rochefoucault, c'étoit vers la fin d'Octobre 1661.

Il me chargea de lui dire, qu'il étoit sur la liste de ceux qui devoient être faits Chevaliers de l'Ordre, la cérémonie devoit se faire le premier jour de l'An. Je m'en vins coucher à Paris & partis le lendemain dans un Carrosse, pour aller à la Rochefoucault avec tous mes Domestiques, qui étoient composez d'un Cuisinier, d'un Maître d'Hôtel qui joüoit de la Basse, d'un Officier qui me servoit aussi de Valet-de-Chambre & de deux Laquais, ils joüoient tous trois du Violon, ç'en étoit la mode alors. J'envoyai en même temps un Service de Vaisselle d'argent que j'avois ..... J'arrivai à la Rochefoucault où je fus très-bien reçû. Deux jours après j'allai à Limoges voir Madame Fouquet, je lui portai de l'argent, dont je sçavois qu'elle avoit grand besoin, étant re-

venu je trouvai M. de la Rochefoucault qui se disposoit à aller à Paris, sur l'avis que je lui avois donné de la part de M. le Tellier, de sa promotion à l'Ordre du Saint-Esprit. Comme il mettoit en déliberation s'il se déferoit de son Equipage de Chasse, qui étoit fort bon, je lui proposai de m'accommoder avec celui qui en avoit soin & d'en payer la moitié, lui faisant entendre qu'il seroit bien aise de le retrouver à son retour, ce qui lui fit grand plaisir, & à mon égard j'étois bien aise de me donner cette occupation, parceque j'avois bien de la peine à passer ma vie sans avoir quelque chose à faire. M'étant ainsi établi je passois les jours assez doucement, je mangeois ordinairemont à la table de M. de la Rochefoucault, avec Madame la Princesse de

Marſillac & Meſdemoiſelles de la Rochefoucault, je leur donnois ſouvent des repas, nous faiſions de petites parties de promenades & de Chaſſe.

Quelques tems après que M. de la Rochefoucault fut arrivé à la Cour, il me manda que les choſes s'aigriſſoient contre les gens qui avoient été attachez à M. Fouquet, parceque l'on commençoit à s'appercevoir que ſon Procès ne finiroit pas ſi-tôt que l'on avoit crû. J'avois eu la précaution en donnant à M. Colbert les cinq cent mille livres qu'il m'avoit demandé, de faire partir un Courrier pour la Guyenne, avec ordre aux Commis de me faire voiturer à la Rochefoucault l'argent qu'ils auroient en Caiſſe, eſperant par là remplacer ce que j'avois avancé en partant de la Cour, effectivement je reçûs bien-tôt cent

mille livres, mais il me fut impossible d'en tirer davantage, parcequ'on donna un Arrêt, qui défendoit à ceux qui faisoient les recettes en Guyenne, de payer à d'autres qu'au sieur Tabouret de la Buissiere, sous le nom duquel j'avois mis le Traité de Guyenne, & dans lequel je lui avois donné une fort petite part, ainsi je n'en reçus pas davantage de ce côté-là, mais j'avois envoyé en Dauphiné un homme qui m'en apporta autant, desorte que cela joint à la petite provision que j'avois faite avant que M. Fouquet fût arrêté, composoit une somme assez considérable.

J'apris en ce tems-là que M. Berrier, qui étoit tout à fait en faveur, avoit une Commission pour faire ma Charge, ce qui me deplut grandement, comme je le connoissois fort, je crus

bien qu'il feroit ſon poſſible pour en jouir le plus qu'il pourroit. J'apris bien-tôt auſſi qu'on avoit arrêté celui ſous le nom du quel je faiſois mes affaires, entr'autres les Traitez de la Generalité de Guyenne de mil ſix cent ſoixante, & toutes les décharges pour retirer les promeſſes qu'il avoit mis à l'Epargne, ce qui paroiſſoit par le procès verbal qui en avoit été fait, mais qui ne ſe ſont pas trouvées depuis. J'apris encore qu'on faiſoit beaucoup de diligence pour découvrir les effets que je pouvois avoir. On mit enſuite un Exempt du Prevôt de l'Iſle en garniſon dans ma maiſon, on me dit qu'il buvoit & faiſoit boire quatre pieces de vin choiſi de l'Hermitage que j'avois fait mettre à ma cave, ce qui ne me fit pas de plaiſir. Lorſque les Courriers arrivoient j'avois toujours

de mauvaises nouvelles, je me levois fort matin & faisois mes réponses après ; cependant on ne s'appercevoit point que cela eût fait aucune impression sur moi, effectivement je me representois ce que j'étois avant ma fortune & l'etat où je me voyois encore. Je trouvois de si grandes ressources en moi-même pour me consoler, que tous ceux qui me connoissoient en étoient surpris ; M. le Marquis de Sillery étant venu à la Rochefoucault avec Mesdemoiselles ses filles, la bonne compagnie fut augmentée ; tous les soirs nous dansions au son du violon, à la verité je ne me souvenois plus de la courante, que j'apprenois quand on vint me prendre pour me conduire à la Bastille, outre que je n'avois pas grande disposition à la danse, étant devenu fort gros depuis ce temps-là.

Mon plus grand plaisir étoit la chasse du Cerf que je courois assez souvent, aussi bien que celle du Lievre, où les Dames venoient dans deux carrosses.

Vers le mois de Juin Monsieur le Marquis de Vardes me pria de faire un tour à Paris, souhaitant extrêmement de me parler, je m'y rendis aussi-tôt. Il me mit en la garde d'un vieux Philosophe nommé Neufé, sans lui dire qui j'étois, cet homme avoit prit une ferme de Séve, où M. de Vardes me vint voir aussi-tôt que je fus arrivé. Il me conta la liaison d'amitié qu'il avoit fait avec M. le Comte de Guiche, la belle Lettre qu'il avoit écrite & fait porter par un de mes gens, (comme s'il arrivoit d'Espagne,) à la Segnora Molina, premiere Femme de Chambre de la Reine & qui avoit beaucoup de credit sur son esprit, mais que celle-

ci l'avoit donnée au Roy & qu'il faiſoit un grand vacarme, je lui dis qu'il m'auroit fait plaiſir de me faire venir avant d'écrire cette Lettre, parceque je l'en aurois bien empêché ; il avoit beaucoup d'eſprit & d'imagination, mais il avoit beſoin d'être conduit ; le bon homme Neuſé fort chagrin, comme le ſont ordinairement les Philoſophes, contre les Gens d'Affaires, à cauſe de leurs grands biens, louoit fort la Chambre de Juſtice & parmi ceux qui lui bleſſoient l'imagination, il me nommoit ſouvent, ſur-tout, parcequ'il avoit vû chez M. de la Rochefoucault une pendule de grand prix qui alloit ſix mois, laquelle m'appartenoit, par conſequent il ne m'epargnoit pas dans ſes diſcours ; je ne manquois pas à l'aplaudir & à rencherir ſur tout ce qu'il diſoit & même contre

moi en particulier. Il me conta un jour, qu'un homme d'affaires qui l'avoit cautionné pour une ferme qu'il tenoit de cinq cent livres ſeulement, avoit fait ſaiſir ſon troupeau, qui étoit ce qu'il avoit de plus cher au monde, je lui demandai, ſi cet homme n'avoit point été contraint de payer pour lui le prix de ſa ferme, il en convint & n'en blâmoit pas moins l'homme d'affaires, comme je n'avois pas envie de le contredire en rien, je demeurois d'accord qu'il avoit grande raiſon.

Je retounai peu de jours après en Angoumois; où je recommençai la même vie que j'y avois mené; je prenois autant de plaiſir à la chaſſe que ſi je n'avois fait autre choſe pendant toute ma vie. M. de la Rochefoucault étant revenu en Angoumois me dit, que je ferois le ſalut de ſa

Maiſon, ſi je voulois acheter ſa terre de Caheuzay, qui valoit dix mille & quelques livres de rente, me propoſant d'en jouir ſous ſon nom, & de la prendre pour trois cent mille livres, parceque dans ce temps-là les terres ſe vendoient au denier trente, il m'ajoûta qu'il prendroit en payement quinze mille livres, que je lui avois prêté pour payer ſes dettes à Paris, qu'il ſouhaitoit extrêmenent d'en acquiter une qu'il devoit à M. de Rouſſy, avec lequel il étoit brouillé, que du ſurplus il retireroit la Terre de Saint Clos, dépendante de ſon Duché, qu'il avoit été obligé de vendre moyennant ſept mille livres, il y avoit quelques années. J'étois toujours ſi diſpoſé à faire ce qu'il ſouhaitoit, qu'il n'eut pas de peine à me faire conſentir à ſa propoſition. Dans ce temps-là M.

de Langlade qui étoit alors tout-à-fait de mes amis ayant un Billet de moi de la somme de cent mille livres pour dés affaires, que je puis dire lui avoir procuré auprès de M. Fouquet, pendant qu'il étoit en place, acheta une Terre en Poitou que je payai en retirant mon Billet, ainsi en peu de jours mes grands fonds se trouverent presque évanouis, & pardessus cela Madame Fouquet qui avoit été transferée à Saintes m'envoya un homme avec une Lettre, par laquelle elle me prioit de lui envoyer 15000 liv. dont elle avoit une extrême besoin, pour payer les dettes qu'elle avoit contractées en cette Ville, & être en état de se rendre à Paris, pour solliciter le Jugement du Procès de son Mari. Je passai le reste de l'année en Angoumois de la même maniere que j'ai dit ci-devant.

Au commencement de l'année ſuivante qui étoit 1663. Encore que l'autorité du Roy fût beaucoup rétablie, M. Colbert voyant qu'il y avoit de la difficulté à condamner M. Fouquet ſur le Peculat, réſolut de faire quelques exemples. M. Berrier me choiſit parmi tous les Gens d'Affaires pour commencer le premier à en ſervir, parcequ'il trouvoit beaucoup de plaiſir & d'utilté à faire les fonctions de ma Charge avec la ſienne. Ayant donc été averti par un Prevôt du voiſinage de la Rochefoucault qu'on lui avoit fait des propoſitions pour me prendre de la part de M. Berrier, je pris la réſolution de partir; mais ce ne fut pas ſans beaucoup de chagrin, parceque je menois une vie aſſez douce & que je ne ſçavois dans quel pays aller pour ne m'y pas ennuyer.

Mes amis m'avoient mandé que la Chambre de Justice finiroit bien-tôt, & comme on m'écrivoit encore la même chose, sans aucune certitude, je fis courir le bruit que j'allois en Espagne, & un beau jour sur le midi je partis avec un de mes beaux-freres nommé de la Motte, un homme qui avoit soin de mes chevaux, un Cuisinier & un Valet-de-Chambre. Je feignis de prendre le chemin de Bordeaux, mais comme il falloit passer par la Forest de Bracogne, après y être entré, je tournai court pour aller coucher chez un autre M. de la Motte qui étoit fort de mes amis, & qui a été depuis Lieutenant Général. Le matin comme je voulois partir je le trouvai botté, il me dit qu'il vouloit me conduire jusqu'à la dînée & mena son Valet avec lui. Il m'assura bien-tôt après

qu'il ne me quitteroit point, que je ne fusse en lieu de sûreté, je lui fis bien des complimens à cette occasion, en l'exhortant de ne pas s'en donner la peine, mais comme c'étoit un homme d'esprit & fort entendu, je me persuadai que son amitié pour moi lui avoit fait prendre ce parti, je le remerciai de bon cœur de son attention. Nous primes notre chemin pour aller droit en Franche-Comté, il me mena chez un nommé M. Dumont qui étoit à M. le Prince, & qui avoit sa Maison à trois lieues de Dole, il nous reçut avec beaucoup de témoignages d'amitié. Après y avoir demeuré quelques jours, M. Dumont ayant fait sçavoir à M. de Guitaut que j'étois dans sa maison, ce dernier l'alla dire à M. le Prince, qui étoit à Dijon pour la tenue des Etats, qui devoient

finir inceſſamment, S. A. lui ordonna auſſi-tôt de m'envoyer un homme pour me dire de le venir voir. J'y fus ſept à huit jours ſans que cela fût ſçû que de très-peu de gens, je reçus mille témoignages de ſa bonté, je lui confiai le deſſein que j'avois de faire un tour à Paris, où j'avois quelques affaires, qui m'étoient de grande conſéquence, il commença par me dire qu'en l'état où étoit mon Procès, qui devoit bien-tôt finir, il craignoit que je ne m'expoſaſſe, mais qu'il pouvoit m'aſſurer que s'il m'arrivoit quelque choſe, je pouvois conter qu'il n'y avoit rien qu'il ne fît pour me ſecourir. Je me mis donc en chemin le jour qu'il partit de Dijon, avec les deux Meſſieurs de la Motte & mon Valet-de-Chambre, les autres étant retirez en Province chez

M. Dumont, qui s'en retourna après m'avoir accompagné à Dijon. En arrivant à Paris à une heure de nuit, la premiere chose que j'apris, fut, que l'on y avoit exposé mon Portrait proche le May du Palais, un homme à M. de la Rochefoucault, en qui j'avois toute confiance, s'offrit de l'aller détacher sur le champ, en effet en moins d'une heure il l'apporta où j'étois & je trouvai qu'on ne s'étoit pas beaucoup attaché à la ressemblance. Je suis bien aise de me souvenir ici, qu'à mon retour d'Espagne, où j'avois été pour les affaires de M. le Prince, après avoir obtenu des Lettres d'Abolition, M. le Premier President & M. de Harlay, pour lors Procureur Général, les firent enthériner au Parlement à la sollicitation de quelques uns de mes amis, pendant qu-

j'étois à Chantilly, cela fut fait ſans aucune autre formalité, ce qui ne s'eſt jamais vû & ne ſe verra peut-être plus, je crois qu'ils ſe fonderent ſur ce que depuis la condamnation j'avois été employé avec les Patentes du Roy, qui me déclaroit ſon Plenipotentiaire auprès de M. de Brunſvick. Le lendemain, lorſque la nuit fut venue je fis avertir M. & Madame Dupleſſis de me faire tenir ouverte une porte de derriere dans la rue Guenegaud, qui entroit dans leur jardin, & les priai qu'il n'y eût perſonne chez eux, parceque je voulois leur rendre viſite. Je mis dans ma poche une obligation en original que j'avois d'eux, de la ſomme de cent cinquante mille livres, & étant entré dans l'apartement qui eſt ſur le jardin, je la tirai, en leur diſant, que s'ils étoient interrogez, ils pouvoient jurer

en toute ſûreté de conſcience, qu'ils ne me devoient rien, puiſque je la leur donnois de tout mon cœur, enſuite je la brûlai, aprés leur avoir fait reconnoître leur ſignature. Il y eut une aſſez longue converſation entre nous & beaucoup de proteſtations d'amitié. Le lendemain dans la journée je donnai quelqu'autres petits ordres & je repartis ſur le ſoir avec les trois perſonnes qui étoient venues avec moi; nous marchames toute la nuit & trois ou quatre jours après nous arrivames à Gray, où nous trouvames M. le Marquis d'Yenne Gouverneur de la Franche-Comté, qui étoit fort de la connoiſſance de M. de la Motte, pour l'avoir ſouvent vû à Bruxelles, quand M. le Prince y étoit, nous en reçûmes mille honnêtetez & nous demeurames environ trois ſemaines ou un mois en ce

pays-là. Etant allé à Bezançon pour voir le Saint Suaire, j'y rencontrai M. le Prince d'Haremberg avec lequel je fis un peu connoissance, ce qui me fit plaisir, parceque j'avois formé le dessein d'aller à Bruxelles. En effet je partis aussi-tôt après & nous allames à Basle en Suisse, M. de la Motte donna un petit memoire de la route qu'il falloit tenir à celui qui avoit soin de mes chevaux, pour aller nous attendre à Vaure proche Bruxelles. Notre intention étant de nous embarquer sur le Rhin, on nous dit qu'il falloit prendre deux petits bateaux fort longs & fort étroits, qui sont attachez ensemble. Nous nous embarquames le matin à six heures, nous arrivames de bonne heure à Strasbourg. La plus grande peine que me fit M. de la Motte qui ne m'avoit pas voulu quitter, quoique

que je fusse en toute sûreté, étoit de ne vouloir jamais me dire en quels endroits il aimoit le mieux séjourner, & de quelle longueur nous devions faire nos journées, s'en remettant toujours à ce que je voudrois ; mais à la fin j'eus contentement à Bacharach, où nous mimes pied à terre à la dînée, à cause de la réputation du bon vin, qu'en effet nous trouvames excellent. Nous avions fait notre compte d'y coucher seulement une nuit, mais notre hôte nous ayant dit sur le soir, que si nous y voulions dîner le lendemain, il nous donneroit une belle carpe, M. de la Motte pour cette fois opina le premier à demeurer & le lendemain en la mangeant nous la trouvames si belle & si bonne, que nous louames fort notre hôte, ce qu'entendant il nous dit, que si nous voulions dîner le lende-

main, il nous en donneroit une encore plus belle, M. de la Motte me regardat pour sçavoir ce que je voudrois, je lui déclarai qu'il y avoit assez long-temps que je parlois le premier & que j'étois résolu qu'il eût son tour pendant le reste du voyage, il me dit que puisque je le voulois ainsi, il étoit d'avis de manger la seconde carpe, ce que nous fimes. Nous avions séjourné un jour à Strasbourg, nous vimes toutes les Villes qui étoient sur la Riviere, nous séjournames encore un jour à Mayence & deux à Cologne. Enfin nous allames à Utrecht, étant entrez du Rhin dans le canal qui nous y conduisoit. En faisant tous ces séjours, nous disions, qu'apparemment nous apprendrions en arrivant à Amsterdam, que le procès de M. Fouquet avoit été jugé, parceque nos dernieres let-

tres nous marquoient, que dans ce temps-là cette affaire devoit être finie ; mais par les lettres que j'y reçûs on me mandoit qu'il falloit encore plus de six semaines, à ce que l'on disoit. J'y appris par des lettres d'Angoulême, que Madame la Princesse de Marsillac depuis mon arrivée étoit acouchée d'un fils, qui est aujourd'hui M. de la Rocheguyon. Mes amis m'écrivirent surtout que je me gardasse d'aller à Bruxelles, de crainte que cela ne donnât des soupçons, qui pourroient empêcher mon retour & me conseilloient d'attendre à Amsterdam l'évenement de l'affaire de M. Fouquet ; nous y demeurames huit jours, où nous nous ennuyames fort. Nous fimes peu de séjour à la Haye. Nonobstant toutes les remontrances que l'on m'avoit faites, nous allames à Anvers &

toujours par eau. Je me résolus d'aller à Bruxelles, parceque suivant ce que l'on m'écrivoit, on me remettroit encore à six semaines, pour voir le jugement du procès qui ne finissoit point, & quainsi j'irois faire un tour en Angleterre, de peur que l'on ne pût m'imputer le séjour de Bruxelles. Pour sçavoir de vive voix des nouvelles de Paris, je donnai rendez-vous à Cambray à une personne de mes amis. Enfin M. de la Motte ayant appris là que quelques affaires l'obligeoient de s'en retourner, prit le parti d'aller à Paris. Dans ce temps-là j'eus avis, que quand même le procès de M. Fouquet seroit jugé, on ne sçauroit pas trop comment on pourroit faire pour parler de mon retour & qu'apparemment M. Colbert voudroit une grosse somme d'argent, ainsi je m'en allai à Bruxelles, où

je trouvai M. de la Freté, qui y étoit très-bien établi parmi ce qu'il y avoit de plus honnêtes gens. Il me presenta à ceux qu'il connoissoit plus particulierement. M. le Prince d'Aremberg que j'avois vû à Bezançon, me fit toutes sortes de protestations d'amitié & me mena chez M. le Duc d'Arcs, où j'en reçûs encore beaucoup, cela me fit prendre la résolution d'y faire mon séjour, pendant tout le temps que je ne pouvois retourner en France; néanmoins j'affectai de ne point faire la reverence à M. le Marquis de Caracenne qui étoit pour lors Gouverneur des Pays bas, quoique j'y eusse été invité par quelques-uns de ceux que j'avois vû, afin de pouvoir écrire à mes amis que j'avois en quelque façon profité de leurs remontrances. Je leur mandois en même temps que je

partois pour l'Angleterre & que si je croyois pouvoir y être aussi bien qu'à Bruxelles, je prendrois le parti d'y demeurer, croyant qu'ils y trouveroient moins d'inconvenient.

Je partis de Bruxelles pour me rendre en Angleterre, j'allai m'embarquer à Ostende, Dom Pedro Savale, qui en étoit Gouverneur, s'étoit trouvé à Bruxelles pendant mon petit séjour, & avoit vû les carresses qu'on m'y avoit fait. Il me reçut parfaitement bien & n'oublia rien pour me marquer qu'il avoit quelque consideration pour moi. Je me mis dans le Paquet-Bot pour aller à Douvres, à deux ou trois lieues au large, il nous prit un grand calme, comme je souffrois beaucoup, j'obligeai les Matelots à jetter en mer un petit Esquif, qui n'avoit pas dix pieds de

long, & s'en étant embarqué deux dedans avec des rames, j'eus aſſez de peine à m'y placer, mais avant que j'euſſe fait deux lieues, il s'éleva un vent qui faiſoit de la peine à mes deux Matelots, à cauſe des vagues qui commençoient à groſſir, ce qui me fit aſſez de peur, pour me faire repentir de mon entrepriſe. J'arrivai à terre cependant, où je trouvai M. de ſaint Evremont, à qui j'avois écrit, pour le prier de m'amener un carroſſe. Je n'eus pas ſi-tôt bû un verre de Vin de Canarie que je me trouvai guéri, M. de ſaint Evremont commença par me remercier de lui avoir ſauvé la Baſtille; (en effet après qu'on eut mis le ſcellé chez Madame du Pleſſis-Bellievre, on y trouva une Caſſette que ſaint Evremont lui avoit donné à garder, dans laquelle il y avoit une copie de

la lettre qu'il avoit fait en plaisantant sur l'entrevûe de M. le Cardinal & de Dom Louis de Haro. Il faisoit entendre par sa lettre que Dom Louis de Haro faisoit convenir le Cardinal de tout ce qu'il vouloit, & que lorsque M. le Cardinal vouloit s'en plaindre, comme il arrivoit quelquefois, Dom Louis de Haro lui disoit *calla, calla Signor es por su bien*), ayant sçû qu'on avoit donné ordre pour l'arrêter, je lui envoyai un homme en poste pour l'en avertir, sçachant qu'il venoit dans le carrosse de M. le Maréchal de Clairambault, mon homme l'ayant joint dans la Forest d'Orleans, il mit pied à terre, & s'en étant allé faire un tour en Normandie, d'où il étoit, il passa aussi-tôt en Angleterre, où il s'étoit assez bien accoûtumé. Etant arrivé à Londres il me mena loger chez le

nommé Giraud qui avoit été Cordelier en France, d'où il étoit venu avec une Religieuſe, & qui tenoit un fort bon cabaret. M. de ſaint Evremont commença par me mener chez le Milord Germain, à qui j'avois eu occaſion de faire plaiſir à Paris, ayant été chargé de lui donner de l'argent de la part de M. Fouquet pour la Reine-Mere, dont il conduiſoit la maiſon. Le Milord me mena faire la révérence au Roy à qui mon viſaſage n'étoit pas inconnu, ayant eû l'honneur de voir quelquefois Sa Majeſté en France, elle me fit conter le ſujet de ma diſgrace & me témoigna beaucoup d'amitié, je reçû le même traitement du Duc d'York. Je trouvai auſſi en ce Pays-là le Milord Craff qui avoit été fort des amis de M. de la Rochefoucault à Paris & à qui j'avois même prê-

té quelque argent qu'il m'avoit rendu depuis le rétablissement du Roy. Je fis connoissance avec Milord Bouquinkam, qui depuis s'adressa à moi à Paris, pour des propositions qu'il venoit faire au Roy, pour faire des cabales dans le Parlement d'Angleterre, ce qui fut fort goûté, & pendant un espace de tems il reçut beaucoup d'argent que je lui donnois à Paris, dans deux voyages qu'il y fit incognito; je lui en envoyai même à Londres, que M. Colbert me faisoit mettre entre les mains, ces Messieurs que j'ai nommé prenoient plaisir à me faire le meilleur traitement qu'ils pouvoient, ils nous donnoient souvent à manger, à M. de S. Evremont, à M. Benet & à moi. Milord Hamilton que j'avois vû aussi en France, fut de ceux qui cherchoient à me faire plaisir. Le Milord Crafft nous mena à

une très-jolie maison de campagne qu'il avoit à dix mille de Londres sur le bord de la Tamise, (autrefois c'étoit une Chartreuse). Pendant tout ce temps-là je prenois grand soin de m'informer du Gouvernement d'Angleterre, ce que c'étoit que son Parlement & généralement de tout ce que je croyois m'être utile à quelque chose. J'allois souvent faire ma cour au Roy, dans le Parc de Saint James, où il faisoit de grandes promenades & où il avoit la bonté de me parler assez souvent. Sa Majesté me fit l'honneur de me dire, qu'elle seroit bien aise si je voulois établir mon séjour à Londres, jusqu'à ce que je pusse retourner en France, tous ces Messieurs m'en parlerent aussi, mais comme ie me défiois de pouvoir apprendre la langue, & encore plus d'y trouver la dou-

ceur que iavois goûté à Bruxelles, pendant le petit séjour que j'y avois fait, où les manieres approchent tellement de celles de Paris, que je n'y voyois presque pas d'autrre difference, que celle des visages. D'ailleurs la facilité que j'avois eu d'y faire des amis, me fit prendre le parti d'y retourner, toute-fois après avoir fait des Memoires sur tout ce qui avoit pû venir à ma connoissance en Angleterre, où je séjournai envion six semaines. J'y trouvai aussi M. de Lépine qui avoit été à M. Fouquet, & le sieur Vater son Maître-d'Hôtel, qui prirent alors le parti de quitter Londres pour venir faire leur séjour à Bruxelles. Je pris la poste pour m'en venir à Douvres, où je m'embarquai dans le Paquet-Bot, pour m'en retourner à Ostende. Le vent ayant été fort contrai-

re, je me trouvai encore plus mal que je ne l'avois été la premiere fois & j'en fus malade pendant trois ſemaines. Etant de retour à Bruxelles, je me remis dans l'Hôtellerie où j'avois déja logé, & l'on me donnoit à manger à table d'hôte de même qu'à ceux qui étoient avec moi. J'appris par des gens de Paris qui m'étoient venu voir, que pluſieurs de mes amis me blâmoient fort du parti que j'avois pris de m'établir à Bruxelles, malgré les avis que l'on m'avoit donné ſur cela, ſous ce prétexte ils blâmoient encore d'autres choſes dans ma conduite, ce qui m'obligea d'écrire à Madame du Pleſſis pour la prier de dire à la Troupe, quand elle ſeroit aſſemblée, que je lui avois mandé que je priois Dieu qu'il me gardât de mes amis & qu'à l'égard de mes ennemis

j'esperois que je m'en garantirois bien. M. de la Freté continuoit à me donner beaucoup de marques d'amitié. Je fus bien-tôt dans le commerce de tout ce qu'il y avoit de gens de qualité ; cependant je me proposai d'être un temps sans faire de liaisons particulieres, jusqu'à ce que j'eusse bien connu les personnes avec lesquelles je voulois me lier d'amitié, pour n'être pas obligé dans la suite de les quitter. Je priai M. d'Aremberg de me présenter à M. le Marquis de Caracene qui me fit assez d'honnêtetez, mais peu de jours après, ayant sçû que je venois d'Angleterre, il me fit entrer dans son cabinet, ayant donné ses audiences comme il avoit accoûtumé, il me questionna beaucoup sur l'état où j'avois trouvé ce Royaume, & sur la maniere du Gouver-

nement Alors les Espagnols n'avoient point d'Envoyé à cette Cour à cause de la disette d'argent où ils étoient aux Pays-Bas, qui étoit si grande, que je ne sçaurois la décrire. J'allois tous les jours à onze heures, comme les autres, faire ma cour, où j'étois très-bien reçû; mais quelques jours après M. de Caracene ayant reçû une lettre de M. le Prince qui me recommandoit à lui, il me traita avec distinction & confiance. Les deux maisons que je fréquentois par préférence, pour m'attacher d'une liaison plus particuliere, furent celles de M. le Prince d'Aremberg & de M. le Comte d'Arcs qui avoient épousé des femmes d'un grand mérite, & je puis dire, que l'amitié que nous contractames ensemble dura jusqu'à la mort. M. le Duc d'Arschot frere de M. le

Prince d'Aremberg eut aussi toujours beaucoup d'amitié pour moi. Je ne me donnois à eux tous que pour ce que j'étois. Quand il étoit question d'en user ainsi, je parlois de la médiocrité de ma condition, comme j'ai fait depuis dans tous les pays où j'ai été & je m'en suis bein trouvé à Bruxelles & ailleurs. J'allai faire un tour à Anvers, ou je trouvai M. de la Fuye qui étoit attaché à M. le Prince & qui avoit une femme fort raisonnable, ils me donnerent un logement chez eux & dans l'espace de sept à huit jours que j'y demeurai, ils me firent faire connoissance avec tout ce qu'il y avoit de gens distinguez dans la Ville, qui sont la plûpart Banquiers, & entre autres avec M. de Palavicine Genois, qui étoit d'une richesse immense & qui vivoit très-frugalement.

Je

Je passois tous mes hivers à Bruxelles dans la même maison. Au printemps M. le Duc d'Hanovre, depuis Duc de Zelle, y vint loger, il avoit à sa suite deux François, dont l'un, qui avoit été à M. le Cardinal de Retz, s'apelloit M. de Villiers, & l'autre M. de Beauregard, qui étoit beaufrere de M. Baltazard, ils étoient tous deux fort honnêtes gens, ils me firent bien-tôt connoître de M. le Duc de Zelle, je fus assez heureux d'acquerir son amitié, si je l'ose dire, & même un peu de confiance. M. le Marquis de Castel Rodrigue devant venir en qualité de Gouverneur des Pays bas, M. de Caracene alla du côté de Louvain audevant de lui avec toute la noblesse, M. le Duc d'Arscot me donna une place dans son carrosse, avec M. le Prince d'Aremberg, & M. le Comte de Fur-

ſtemberg, qui étoient de ſes amis & des miens. Les deux carroſſes s'étant rencontrez dans une pleine campagne, M. le Marquis de Caracene mit pied à terre & ſuivi de tous ceux qui l'avoient accompagné en très-grand nombre, il les preſenta à M. le Marquis de Cartel Rodrigue, en les lui nomant tous, & quand ce fut à mon tour, il lui dit que j'étois un homme pour qui il falloit avoir beaucoup de ménagement.

Peu de temps après M. le Duc d'Hanover m'écrivit, pour me prier d'aller à la Haye. Ces Meſſieurs qui étoient auprès de lui m'avoient déja inſtruit de la grandeur des Etats de ce Prince & de la conſideration qu'il ſe pourroit donner, s'il vouloit ſe tourner du côté de l'ambition. Il avoit juſques-là accoutumé d'aller tous les ans à Veniſe pour ſe divertir, & il y faiſoit une très-

grande dépenſe, qui alloit fort à la ruine de ſon Pays. Ils lui conſeillerent d'entrer avec moi en pourparler, ſur ce qu'il y auroit à faire pour le mettre ſur un autre pied qu'il n'avoit été juſqu'apreſent ; en effet il me parla & me dit qu'il avoit une grande confiance en moi ; je n'eus pas de peine à lui faire comprendre, que s'il avoit mené une certaine vie pendant ſa jeuneſſe, il étoit de la bienſéance, qu'il changeât, & qu'il devoit penſer aux interêts de ſa grandeur & de ſa fortune, comme il lui étoit aiſé de faire. Depuis ce moment il m'a toujours honoré de ſa bonté & d'une veritable confiance. Etant encore retourné à Bruxelles pour quelque temps, il m'envoya un Courrier pour me dire de venir le rejoindre, c'étoit pour m'apprendre la mort de Monſieur ſon frere aîné, &

que ſuivant les diſpoſitions de ſa famille, l'Etat qu'il avoit poſſedé pendant ſa vie, devoit paſſer à M. le Duc Jean-Frederic, quoique ſon puîné. M'ayant expoſé qu'il valloit cent mille ecus plus que celui d'Hanover, nous convinmes des meſures qu'il falloit prendre pour s'en rendre maître & ſurtout de lever & entretenir des troupes. L'affaire réuſſit & fut ſuivie d'un accommodement. Ainſi l'Etat de Zelle lui tomba en partage, en donnant quelque ſuplement à M. le Duc Jean-Frederic, qui eut celui d'Hanover.

Je m'en retournai à Bruxelles vers la fin de l'année 1664, il y avoit déja long-temps que j'avois loué une maiſon proche de la Cour, dont je payois mille livres, il y avoit un joli jardin, la maiſon étoit fort commode & raiſonnablement grande, je l'a-

vois ornée de meubles que j'avois fait venir de Paris, avec un service de vermeil d'argent, j'y donnois souvent à manger. Je n'avois pour lors qu'un carrosse & deux chevaux, que j'avois acheté de M. de la Freté, quand il quitta Bruxelles, mais j'avois quatre ou cinq chevaux de selle. J'allois très-souvent à la chasse du Chevreüil avec M. le Prince d'Aremberg qui avoit une meute, & quelque-fois avec celui qui en avoit une entretenue par le Roy.

Fin du Tome premier.



